

Italo Svevo

SENILITÀ

Traduit de l'italien par Paul-Henri Michel

1898

I

Tout de suite, par les premiers mots qu'il lui adressa, il tint à la prévenir qu'il ne voulait pas s'engager dans une liaison trop sérieuse. Voici à peu près ce qu'il lui dit : « Je t'aime beaucoup et, dans ton intérêt, je désire que nous nous mettions d'accord pour agir avec une extrême prudence. » Phrase si prudente en vérité qu'il était difficile de la croire inspirée par l'amour d'autrui. Avec un rien de franchise, elle fût devenue : « Tu me plais beaucoup, mais dans ma vie tu ne pourras jamais avoir d'autre importance que celle d'un jouet. J'ai des devoirs, moi ! J'ai ma carrière, j'ai ma famille… »

Sa famille ? Une unique sœur, aussi peu encombrante que possible, physiquement et moralement, petite et pâle, plus jeune que lui de quelques années, mais plus vieille par son caractère – ou peut-être par destin. Des deux, c'était lui l'égoïste, l'être jeune. Elle ne vivait que pour lui, avec l'abnégation d'une mère. Néanmoins, quand il parlait d'elle, on sentait qu'elle occupait une grande place dans sa vie, que son sort était lié au sien, pesait sur le sien. Les épaules chargées de cette lourde responsabilité, il traversait l'existence avec précaution, évitant les périls, mais laissant aussi de côté les joies. À trente-cinq ans son âme était en proie, encore, à l'amertume de n'y avoir pas goûté ; il éprouvait une grande peur de lui-même et de sa propre faiblesse – dont à vrai dire il avait plutôt conçu le soupçon qu'il n'en avait fait l'expérience.

Sa carrière était chose plus complexe : elle comportait deux ordres d'activités et tendait à deux fins bien distinctes. D'un modeste emploi dans une compagnie d'assurances, Émilio Brentani tirait tout juste l'argent nécessaire à l'entretien de son petit ménage. Quant à son second métier, celui d'écrivain, il ne lui rapportait d'autre bénéfice qu'un semblant de réputation, de quoi satisfaire non pas une ambition certes, mais une vanité. À vrai dire, il lui coûtait encore moins d'effort que le premier. Depuis le temps déjà lointain où il avait publié un roman que la presse locale avait couvert d'éloges, il n'avait plus rien produit. Non par défiance de soi ; par inertie plutôt. Le roman, imprimé sur mauvais papier, avait jauni en d'obscures librairies, mais, tandis que sa publication avait été saluée comme une « grande espérance », il valait maintenant, par lui-même, à son auteur une sorte

de bon renom littéraire et figurait au bilan artistique de la ville. Le premier jugement n'avait pas été rapporté : il s'était modifié par une lente évolution.

La très claire conscience qu'avait Émilio de la nullité de son œuvre l'empêchait de se faire gloire du passé, mais l'artiste chez lui, tout ainsi que l'homme, croyait en être toujours à la période « préparatoire » ; au plus secret de son cœur, il se considérait comme un puissant mécanisme génial en construction, non encore en activité. Comme si le temps des belles énergies n'était pas, pour lui, révolu, il vivait dans l'attente impatiente de deux choses : l'une devait surgir de son cerveau, l'autre lui viendrait du dehors. L'art était la première et la seconde était le succès – la fortune.

Angiolina – une blonde aux yeux bleus, grande, forte, mais d'une taille élancée et flexible, le visage illuminé de vie, la peau ambrée, avec un fond de teint rose, signe d'une santé florissante – marchait à côté de lui la tête penchée sous le turban d'or de sa chevelure ; elle regardait le sol qu'elle frappait à chaque pas du bout de son ombrelle comme pour en faire jaillir un commentaire aux paroles qu'elle entendait. Quand elle crut avoir compris, elle dit avec un regard en dessous, un peu timide : « C'est étrange ! jamais personne ne m'a parlé ainsi. » Mais elle n'avait pas compris vraiment et elle se sentait flattée de voir Émilio assumer une tâche qui n'était pas la sienne : celle d'éloigner d'elle le péril. L'affection qu'il lui portait eut soudain à ses yeux un air de fraternelle douceur.

Ces principes une fois posés, l'autre se sentit tranquille et reprit un ton plus adapté à la circonstance. Il laissa tomber sur la tête d'Angiolina une pluie de déclarations lyriques – belles phrases mûries par son désir et affinées au cours des ans, mais qui, à les dire, lui semblaient aussi fraîches et neuves que si elles fussent nées en cet instant, sous le rayon de cet œil bleu. Il éprouva que depuis très longtemps il n'avait plus cherché à tirer de lui-même et à composer des idées et des mots. Quel soulagement que ce retour à une action créatrice ! Diversion dans sa morne existence ; étrange sentiment d'une halte, d'une paix retrouvée. La femme entrait dans sa vie. Rayonnante de beauté et de jeunesse, elle allait l'illuminer tout entière, plongeant dans l'oubli un triste passé de désirs et de solitude et ouvrant un avenir de joie. Certes non, elle ne compromettait pas son avenir !

Il s'était approché d'elle pensant trouver l'occasion d'une aventure facile et brève, pareille à tant d'autres dont il avait entendu le récit et dont il ne jugeait que par ouï-dire, car, ses aventures à lui, ce n'était pas la peine d'en parler. Mais celle-ci, réellement, s'annonçait facile et brève. L'ombrelle était tombée juste à temps pour lui fournir une entrée en matière, et même (cela semblait une malice du sort !) elle

s'était si bien accrochée à tous ces volants à jours qu'il n'avait pu l'en détacher qu'au prix de contacts ostensibles. Ensuite, il est vrai, devant ce profil étrangement pur et cette santé magnifique – pour les rhéteurs de son espèce, dépravation et santé sont inconciliables – il avait mis un frein à son premier élan ; il avait eu peur de faire fausse route et, déjà satisfait, déjà heureux, il s'était attardé dans la contemplation de ce mystérieux visage aux lignes précises et douces.

Elle lui avait peu parlé d'elle-même cette première fois ; et le peu qu'elle avait dit, il ne l'avait pas entendu, absorbé qu'il était par son propre sentiment. Elle devait être pauvre, très pauvre ; mais pour le moment – elle l'avait déclaré avec un certain orgueil – elle n'avait pas besoin de travailler pour vivre. Tant mieux. L'aventure n'en serait que plus agréable : là où nous cherchons le plaisir nous n'aimons guère voir rôder la faim. Émilio ne poussa donc pas plus loin son enquête. N'en savait-il pas assez pour être rassuré pleinement ? Si l'enfant, comme le donnait à croire son œil limpide, était honnête, ce ne serait pas lui qui s'exposerait au péril de la corrompre ; si au contraire les apparences le trompaient, eh bien, il ne s'en plaindrait pas. Dans les deux cas il y avait du plaisir à prendre ; dans aucun des deux il n'y avait de danger à courir.

Angiolina n'avait pas entendu grand-chose aux prémisses du discours d'Émilio, mais elle n'avait visiblement pas besoin qu'on lui en expliquât les conclusions : les termes les plus difficiles étaient dits sur un ton qui leur ôtait tout caractère d'ambiguïté. Les couleurs de la vie reparurent sur son beau visage, et sa main, grande mais d'une forme pure, ne se refusa point à un très chaste baiser.

Ils s'arrêtèrent sur la terrasse de Sant'Andrea et, longuement, regardèrent vers la mer calme, colorée aux seuls feux des étoiles, par cette nuit claire et sans lune. Au-dessous d'eux, sur le boulevard, une charrette passa et, dans le grand silence qui les environnait, ils suivirent très longtemps le bruit des roues sur le sol inégal, bruit de plus en plus faible, qu'ils se firent un jeu d'écouter jusqu'au moment où il se résorba dans le silence universel. Ils constatèrent en souriant qu'ils avaient tous deux cessé juste en même temps de l'entendre. « Nos oreilles vont bien d'accord », dit Émilio.

Il s'était expliqué. Il n'éprouvait plus aucun besoin de parler et ne sortit plus de sa méditation muette que pour murmurer : « Qui sait si cette rencontre nous portera bonheur ?… » Il ne jouait pas la comédie. Quelque chose en lui le poussait à exprimer ce doute.

« Qui sait ? » dit-elle à son tour, en s'efforçant de rendre, dans sa propre voix, l'émotion qu'elle avait perçue dans celle d'Émilio.

Il sourit encore, mais d'un sourire, cette fois, qu'il crut bon de

dissimuler. Après les conditions qu'il avait posées, comment diable leur rencontre pourrait-elle porter bonheur à la pauvre fille ?

Ils se dirent au revoir. Elle ne voulut pas qu'il l'accompagnât en ville et lui, incapable de se détacher d'elle tout à fait, la suivit à quelque distance. Oh ! la charmante silhouette ! Sur le pavé légèrement boueux et glissant, elle marchait, tranquille et d'un pas sûr, dans toute la force de son robuste organisme. Que de puissance et que de grâce unies dans ces mouvements de félin, justes et prompts !

Le hasard voulut que, dès le lendemain, il en apprît sur le compte d'Angiolina beaucoup plus qu'elle ne lui en avait confié.

Il la croisa sur le *Corso*, à midi. Bonheur imprévu qui lui inspira un salut plein d'emphase, un grand geste qui porta son chapeau à deux doigts du sol. Elle répondit par une légère inclination de la tête, accompagnée il est vrai d'une brillante, d'une magnifique œillade.

Un certain Sorniani, petit homme jaune et maigre, grand coureur de femmes, disait-on, toujours prêt d'ailleurs à s'en vanter et à nuire, par ses bavardages, à la bonne renommée d'autrui, sans parler de la sienne propre, s'accrocha au bras d'Émilio et lui demanda comment il avait fait la connaissance de cette fille. Les deux hommes, amis d'enfance, ne s'étaient pas adressé la parole depuis des années. Il avait fallu qu'une jolie femme passât entre eux pour que s'éveillât chez Sorniani le désir de renouer avec son ancien camarade.

— Je l'ai rencontrée chez des amis, répondit Émilio.

— Et que fait-elle maintenant ?

Le ton de cette question signifiait que Sorniani en savait long sur le passé d'Angiolina et qu'il était vraiment fâché d'être moins instruit du présent.

— Mais je n'en sais rien, dit Émilio. (Et il ajouta avec une indifférence bien jouée :) Elle m'a fait l'impression d'une honnête fille.

— Pas si vite ! jeta Sorniani résolument comme pour affirmer le contraire. (Il corrigea ensuite cette exclamation, mais après une courte pause :) Je n'en sais pas plus que toi. Quand je l'ai connue, tout le monde la considérait comme honnête, bien que déjà elle se fût trouvée dans une situation un peu équivoque.

Sans qu'Émilio eût besoin de le stimuler davantage, il raconta comment la pauvrette avait passé à côté de la fortune : une aventure qui promettait d'être très heureuse et qui était devenue, par sa faute ou par celle d'autrui, un vrai désastre. Dans sa jeunesse, elle avait inspiré un profond amour à un certain Merighi, très bel homme (Sorniani le reconnaissait, encore qu'il ne fût guère à son goût) et négociant aisé. Ce Merighi donc lui avait fait la cour dans les intentions les plus

honnêtes ; il l'avait enlevée à sa famille qu'il tenait en médiocre estime et avait réussi à l'installer chez sa mère à lui. « Chez sa propre mère ! Quel imbécile ! » hurlait Sorniani, dont le plus pressant désir était de faire apparaître Merighi comme un sot et Angiolina comme une fille de rien. « Il lui était pourtant facile de satisfaire son caprice n'importe où, ailleurs que sous les yeux de sa mère… Quelques mois plus tard, Angiolina revint chez ses parents qu'elle n'aurait jamais dû abandonner, et Merighi, avec sa mère, quitta la ville en laissant croire que des spéculations hasardeuses l'avaient appauvri. D'autres donnèrent de son départ une explication un peu différente : Mme Merighi aurait été informée d'une aventure scandaleuse d'Angiolina et aurait chassé cette fille de sa maison. »

Toujours sans qu'on l'en priât, Sorniani improvisa quelques variations sur ce thème. Mais comme un tel sujet, manifestement, l'excitait et qu'il s'y complaisait d'une façon suspecte, Brentani ne voulut retenir de ses discours que ce qui lui parut vraiment digne de foi, c'est-à-dire l'exposé de faits qui devaient être notoires. Il avait connu de vue ce Merighi et il gardait le souvenir de sa haute stature d'athlète. C'était bien l'homme qu'il fallait à Angiolina. Il se rappelait aussi avoir entendu parler de lui, et sans indulgence, comme d'un idéaliste du commerce : un garçon trop audacieux qui se croyait capable de conquérir le monde. Enfin, par des personnes avec lesquelles son service le mettait quotidiennement en rapport, il avait su que cette audace avait coûté cher à Merighi et qu'il en était arrivé à devoir liquider son affaire dans des conditions désastreuses. Sorniani prêchait dans le désert, car Émilio était en mesure de reconstituer les événements avec exactitude : Merighi, à demi ruiné, avait perdu confiance ; le courage de fonder une famille lui avait manqué et Angiolina, dont il rêvait de faire une riche bourgeoise et une femme sérieuse, allait devenir un simple jouet entre les mains d'Émilio. Ce dernier en conçut une profonde compassion.

Sorniani avait été témoin de certaines manifestations de l'amour de Merighi. Souvent il l'avait vu, le dimanche, sous le porche de Saint-Antoine-le-Vieux, attendre longuement, absorbé dans la contemplation de cette tête blonde qui brillait dans la pénombre, qu'Angiolina, agenouillée devant l'autel, eût terminé ses prières.

— Deux adorations, murmura, tout ému, Brentani qui comprenait aisément quelle tendresse clouait ainsi Merighi sur le seuil de l'église.

Et Sorniani de conclure :

— Un imbécile.

Les révélations de Sorniani accrurent aux yeux d'Émilio l'importance de sa bonne fortune. Il attendit dans la fièvre le jeudi où

il devait retrouver Angiolina, et l'impatience lui délia la langue.

Dès le lendemain, son ami le plus intime, un sculpteur du nom de Balli, fut au courant de tout.

— Et pourquoi, demandait Émilio, ne prendrais-je pas un peu de bon temps moi aussi, quand je puis le faire à si peu de frais ?

Balli l'écouta jusqu'au bout sans cacher son ahurissement. Depuis dix ans il connaissait Brentani et jamais il ne l'avait vu s'échauffer à propos d'une femme. Il mesura aussitôt le danger qui menaçait son ami et lui exprima son inquiétude.

L'autre protesta :

— En danger, moi ? À mon âge ? Avec mon expérience ?

Brentani parlait volontiers de son expérience, mais ce qu'il croyait en droit de nommer ainsi n'était qu'un sentiment, puisé aux livres, de grande méfiance et de grand mépris à l'égard de ses semblables.

Balli au contraire avait mieux employé ses quarante ans sonnés, et son expérience à lui le rendait plus apte à juger celle d'Émilio. Et Émilio, qui des deux était le plus cultivé, acceptait néanmoins et même voulait que Balli exerçât sur lui une sorte d'autorité paternelle, car, en dépit d'une destinée un peu grise mais sans orages et d'une vie sans imprévu, il avait besoin d'être étayé de toutes parts pour se sentir en sûreté.

Stefano Balli était un homme robuste et de haute taille. Les yeux bleus, le regard juvénile, la face bronzée : un de ces visages qui ne vieillissent pas. Des traits nets, un peu durs même. Une barbe en pointe, bien taillée. Seule marque de l'âge : ses cheveux châtains grisonnaient aux tempes. Chaque fois que l'animait la curiosité ou la compassion, son œil observateur se faisait très doux ; il devenait très dur, en revanche, dans la lutte et dans la discussion la plus futile.

Le succès ne lui avait pas souri à lui non plus. Maintes fois, en refusant ses ébauches, des jurys en avaient loué tels ou tels morceaux ; mais pas un de ses ouvrages n'avait eu l'honneur d'être érigé sur quelqu'un d'entre les innombrables places dont l'Italie est couverte. Jamais, pourtant, l'échec ne l'avait abattu. L'estime d'un petit groupe d'artistes lui suffisait ; il pensait que sa manière originale était le seul obstacle qui l'empêchât de conquérir la célébrité, d'atteindre les foules ; et il continuait à suivre sa voie, tendant à un certain idéal de spontanéité, de rudesse voulue, de simplicité ou encore, comme il disait lui-même, à une « clarté » propre à faire surgir son « moi » artistique épuré, dépouillé de toute idée et de toute forme étrangère. Enfin il n'admettait pas que le jugement des autres pût le diminuer à ses propres yeux. Mais toutes ces belles raisons ne l'auraient pas sauvé

du découragement si un succès d'un autre genre, un succès personnel inouï ne lui avait donné des satisfactions qu'il dissimulait, qu'il niait au besoin, mais qui n'en contribuaient pas moins à lui faire tenir l'échine droite et mettre en valeur sa taille bien prise. Encore qu'en véritable ambitieux, il fût incapable d'aimer, l'amour des femmes était pour lui quelque chose de plus qu'une satisfaction de vanité. Il y trouvait le « succès » – ou quelque chose d'approchant : pour l'amour de l'artiste, les femmes s'éprenaient de l'œuvre, si peu faite qu'elle fût pour leur plaire. Ainsi, aimé, admiré, et profondément sûr de son génie, il gardait avec un parfait naturel son attitude d'homme supérieur. En art, il émettait des jugements sévères et imprudents ; en société, il avait des allures plutôt brusques. Il plaisait peu aux hommes et ne recherchait pas leur compagnie, exception faite pour ceux auxquels il avait su s'imposer.

Quelque dix ans plus tôt, il s'était trouvé dans les jambes Émilio Brentani, alors tout jeune – un égoïste lui aussi, mais un égoïste moins heureux – et s'était pris d'affection pour lui. D'abord, l'admiration d'Émilio le flatta ; l'habitude fit le reste. Une solide amitié fut nouée, amitié que Balli marqua de son empreinte et qui devint plus intime que le prudent Émilio ne l'eût souhaité. Le sculpteur, qui avait peu d'amis, ne concevait l'amitié que sous la forme d'une intimité étroite. Leur commerce intellectuel restait limité au domaine des arts plastiques. Un seul idéal était admis, celui de Balli : reconquête de la simplicité, de l'ingénuité perdues par la faute des prétendus « classiques ». Là-dessus les deux hommes s'étaient mis d'accord parfaitement et d'ailleurs facilement. L'un enseignait, l'autre n'était pas même en mesure d'apprendre. Jamais un mot entre eux des théories littéraires compliquées d'Émilio, pour cette bonne raison que Balli détestait tout ce qu'il ignorait. Émilio subissait jusque dans sa démarche, dans sa façon de parler, dans ses gestes, l'influence de son ami ; Balli, en vrai mâle, ne se laissait pas entamer et, auprès d'Émilio, il pouvait garder l'illusion d'avoir à ses côtés une des nombreuses femmes qu'il avait soumises.

— De fait, prononça-t-il, après avoir entendu le récit détaillé d'Émilio, je ne crois pas qu'il y ait grand risque. Une ombrelle qui tombe si à propos, un rendez-vous si vite accordé, voilà qui suffit à fixer le caractère de l'aventure.

— Très juste, acquiesça Émilio, sans avouer cependant qu'il n'avait attaché aucune importance à ces deux petits faits, lesquels, mis en relief par Balli, le surprenaient même comme des faits nouveaux. Tu crois donc que Sorniani avait raison ?

Il n'avait pas encore rapproché la chute de l'ombrelle et le rendez-vous des révélations de Sorniani !

— Tu me la présenteras, dit Balli sans se compromettre, et puis nous jugerons.

Brentani ne sut pas davantage se taire en présence de sa sœur.

Mlle Amélie n'avait jamais été belle. Longue, sèche, incolore – Balli disait qu'elle était née grise –, elle ne possédait d'autres grâces que deux mains admirables pour leur blancheur, leur finesse et leur galbe, auxquelles elle consacrait tous ses soins.

C'était la première fois qu'il lui parlait d'une femme et Amélie l'écoutait, les traits altérés par la surprise. Il lui tenait des discours qu'il croyait honnêtes et chastes mais qui, dans sa bouche, trahissaient le désir. Il n'avait pas dit trois mots que déjà elle répétait avec épouvante l'avertissement de Balli : « Attention ! Pas de folies au moins ! »

Puis elle voulut tout savoir et Émilio crut possible de lui confier quelle félicité il avait éprouvée en ce premier soir sans pour cela lui faire part de ses projets et de ses espérances. Il ne s'apercevait pas qu'il prononçait des paroles dangereuses. Elle tendait l'oreille tout en servant et desservant la table, muette et prompte, afin qu'il n'eût pas à interrompre son récit pour demander ceci ou cela. L'esprit pareillement avide, elle avait lu les quelques centaines de romans qui encombraient la vieille armoire transformée en bibliothèque, mais le charme qu'elle subissait à présent était d'une tout autre nature, et elle s'en rendait bien compte. Elle ne s'intéressait plus, lectrice passive, à un destin étranger. Son propre destin était en jeu. L'amour entrait chez elle avec son cortège de soucis et de douleurs. D'un souffle, il dissipait la pesante atmosphère de cette maison où, inconsciente, elle avait passé sa vie ; elle regardait en elle-même, se découvrait avec étonnement et se demandait pourquoi, étant ainsi faite, elle n'avait pas encore désiré les joies et les souffrances de la passion. Dans la même aventure, le frère et la sœur étaient emportés.

II

Malgré l'obscurité, il la reconnut tout de suite, au détour du Champ-de-Mars. Désormais, il l'eût reconnue rien qu'à voir son ombre s'avancer de ce mouvement sans heurts, et donc sans rythme, comparable au mouvement d'un objet porté d'une main sûre, avec une amoureuse précaution. Il courut à sa rencontre et, à l'aspect de son visage au teint si étrange, intensément et partout également coloré, il sentit s'élever du plus profond de son être un hymne de joie. Elle était venue, et, quand elle s'appuya à son bras, il lui sembla qu'elle se donnait tout entière.

Il la conduisit vers la mer, loin de l'avenue où erraient encore de rares passants. Sur la plage ils goûtèrent leur solitude. Sans plus attendre, il aurait voulu l'embrasser, mais il n'osait pas ; elle ne disait rien pourtant et souriait d'un engageant sourire. La seule pensée qu'avec un peu d'audace il pouvait poser ses lèvres sur cette bouche ou sur ces yeux l'émouvait au point de lui ôter le souffle.

— Oh ! pourquoi avez-vous tant tardé ? J'avais peur que vous ne veniez plus.

Il se plaignait, bien qu'il eût déjà oublié tout ressentiment. Certains animaux, en amour, éprouvent ainsi le besoin de se lamenter. Il voulut exposer ses griefs, mais ne put mieux faire que de proférer ces mots joyeux : « Je n'arrive pas à croire que vous êtes ici, à côté de moi. » La réflexion lui donnait le sentiment de son bonheur : « Je ne pensais pas qu'il fût possible de vivre une soirée plus belle que notre soirée de la semaine passée. » Et maintenant qu'il commençait à jouir de sa conquête, il ressentait une joie jusqu'alors inconnue.

Trop vite on en arriva au baiser, car, après l'élan de la première étreinte, il se serait contenté de rêver en la regardant. Mais elle comprenait encore moins les sentiments d'Émilio que lui ne comprenait les siens. Il avait osé une caresse timide sur les cheveux : « De l'or », murmurait-il. Et de l'or aussi sa chair, toute sa personne. Il estimait de la sorte avoir tout dit, mais Angiolina n'eut pas cette impression. Elle demeura un instant pensive, puis parla d'une dent qui lui faisait mal : « Ici ! » et elle présenta sa bouche très pure, ses gencives rouges, ses dents blanches et solides, écrin de pierres

précieuses enchâssées et distribuées par un artisan inimitable : la santé. Il ne rit pas ; il baisa gravement la bouche offerte.

Cette vanité infinie, dès lors qu'il en profitait, ne l'inquiétait guère ; il ne s'en aperçut même point. Lui qui, pareil en cela à tous ceux qui ignorent la vie, s'était attribué la force du génie le plus altier et l'indifférence du pessimiste le plus convaincu, contemplait maintenant autour de lui le décor de ce grand acte.

Un décor passable. La lune n'était pas encore levée mais là, en face d'eux, la mer scintillait comme par un effet tardif de la lumière qu'elle avait reçue du soleil. À droite et à gauche, au contraire, l'azur des promontoires lointains plongeait dans la plus sombre nuit. Tout semblait énorme et sans mesure, et l'unique mouvement perceptible était la couleur de la mer. Émilio eut le sentiment qu'à cette heure, en ce vaste désert nocturne, il était le seul être qui agît et qui aimât.

Il parla de ce qu'il avait appris par Sorniani et finit par questionner Angiolina sur son passé. Elle se fit aussitôt une mine très sérieuse et raconta sur un ton dramatique sa liaison avec Merighi. Abandonnée ? L'expression n'était pas tout à fait juste, puisque c'était elle qui avait prononcé le mot décisif et libéré Merighi de ses engagements. Il est vrai qu'il l'avait tourmentée de toutes les manières, lui laissant entendre qu'on la considérait dans la famille comme un boulet à traîner. La mère de Merighi (oh ! cette vieille ronchonneuse, mauvaise et étouffée par la bile !) avait vidé sans phrases le fond du sac : « Tu es notre malheur ! Sans toi, qui sait quelle riche dot trouverait mon fils ! » Alors, de son propre chef, elle abandonna cette maison, elle retourna chez sa mère – ce dernier mot fut prononcé avec toute la douceur voulue – et, peu après, elle devint malade de chagrin. La maladie lui fut d'ailleurs un soulagement ; la fièvre apporte l'oubli.

Puis elle voulut savoir qui avait renseigné Émilio. « Sorniani. »

Ce nom, d'abord, ne lui dit rien, mais presque aussitôt elle s'exclama en riant : « Ah ! oui, cette vilaine face jaune qu'on voit toujours avec Leardi… »

Donc, elle connaissait aussi Leardi. Un garçon qui faisait ses premières armes mais qui y allait d'un tel cœur que toute la ville le considérait déjà comme un viveur de la grande espèce. Merighi le lui avait présenté il y avait des années de cela, quand tous trois étaient encore presque des enfants. Ils avaient joué ensemble. « Je l'aime beaucoup », conclut-elle avec une franchise qui donnait à ses propos un bel air de sincérité. Et Brentani, déjà inquiet de voir apparaître à l'horizon le redoutable Leardi, se rassura à ce simple aveu. « Pauvre enfant, pensa-t-il, honnête et sans malice ! »

Puis il eut une idée géniale : avec un peu d'honnêteté en moins et

un peu de malice en plus, ce serait une femme accomplie. Pourquoi ne pas faire son éducation ? En échange de l'amour qu'elle lui donnerait, il lui apprendrait à jouir de l'existence. Précieux apprentissage car, à cette enfant, parée de tant de beautés et de grâces, il ne manquait que la direction d'un maître habile. Une fois instruite, comment ne sortirait-elle pas victorieuse de toutes les luttes ? Grâce à lui, elle saurait conquérir par ses propres forces la fortune qu'il ne pouvait lui donner. Il voulut sans retard lui confier une partie des projets qui lui passaient par la tête. Il interrompit ses baisers, suspendit ses cajoleries et, pour lui enseigner le vice, prit la mine sévère d'un professeur de vertu.

Il se mit à parler de lui-même avec ironie, suivant sa vieille habitude. Il la plaignit d'être tombée aux mains d'un homme de sa sorte, pauvre d'argent, non moins pauvre d'énergie et de courage. Car s'il avait eu du courage – à cette première déclaration d'amour sérieuse une profonde émotion altéra sa voix – il aurait pris la blonde Angiolina entre ses bras, l'aurait serrée sur sa poitrine et l'aurait emportée à travers l'existence. Mais non ! Il ne se sentait pas de force à tant oser. Oh ! la misère à deux ! Quelle chose horrible ! C'était le plus douloureux des esclavages. Il la redoutait, pour elle comme pour lui.

À ce mot elle l'arrêta :

— Moi, je n'aurais pas peur.

Il eut l'impression qu'elle voulait le prendre au collet et le jeter dans cette condition si affreuse.

— Aux côtés d'un homme que j'aimerais, je saurais supporter la pauvreté avec résignation.

— Eh bien, moi, je ne pourrais pas, dit-il après un court silence, feignant d'avoir un instant hésité. Je me connais. Dans la gêne, je ne serais même pas capable d'aimer.

Et après une deuxième pause, il ajouta d'une voix grave et profonde : « Non, jamais ! » tandis qu'elle le regardait, sérieuse, le menton appuyé au manche de l'ombrelle.

La question ainsi réglée, il remarqua (c'était là un moyen de commencer son éducation) qu'il eût été bien préférable pour elle qu'elle se fût liée avec un autre des cinq ou six jeunes gens qui, le jour de leur rencontre, l'avaient admirée comme lui : avec Carlini qui était riche, avec Bardi qui gaspillait, le sourire aux lèvres, les derniers restes de sa jeunesse et de sa grosse fortune, avec Nelli, homme d'affaires – et qui en faisait d'excellentes. Chacun d'eux, d'une manière ou de l'autre, valait plus que lui.

Pour le coup, elle trouva la note juste : elle se déclara offensée !

Sans doute on voyait trop que son courroux était voulu, et Émilio fut forcé de s'en apercevoir ; mais il ne lui tint pas rigueur de cette feinte. Par un trémoussement de toute sa personne, elle simulait un violent effort pour se détacher de lui, mais cette violence ne gagnait pas ses bras, par lesquels il la retenait et qui demeuraient inertes sous son étreinte. Il finit par les laisser libres, ne les enchaînant plus que par des baisers.

Il lui demanda pardon. Il s'était mal expliqué. Bonne raison pour redire en d'autres termes ce qu'il avait déjà dit. Elle ne releva pas cette nouvelle offense mais elle affecta quelques instants le ton du reproche :

— Je ne veux pas que vous pensiez qu'il m'aurait été indifférent d'être abordée par l'un ou l'autre de ces messieurs. Je ne leur aurais même pas permis, à eux, de m'adresser la parole.

Lors de leur premier entretien, ils s'étaient vaguement souvenus de s'être rencontrés une fois, en ville, l'année d'avant. Donc, concluait Angiolina, il n'était pas pour elle « le premier venu ».

— Moi, je vous méritais, fit Émilio d'un ton pénétré, et c'est tout ce que j'ai voulu dire.

Alors seulement il parvint à parler de ces choses qui devaient être si utiles à Angiolina. Il la trouvait trop désintéressée. Il l'en plaignit. Une fille de sa condition n'avait pas le droit de compter pour rien son intérêt. Qu'est-ce que l'honnêteté en ce monde ? C'est l'intérêt ! Les femmes honnêtes sont celles qui savent trouver acquéreur au plus haut prix, celles qui n'accordent leur amour que si elles y retrouvent leur compte. En discourant ainsi, il s'admirait. Il était bien l'esprit supérieur qui, par-delà toute morale, voit et veut les choses comme elles sont. La puissante machine à penser qu'il se flattait d'être sortait enfin de son inertie. Une onde d'orgueil gonflait sa poitrine.

Étonnée, attentive, Angiolina était suspendue à ses lèvres. Pour elle, elle avait toujours cru qu'honnête femme avait le même sens que femme riche : « Oh ! alors ces dames qui font tant les fières sont faites ainsi ? » Puis, le voyant étonné à son tour, elle se reprit, se rétracta. Mais s'il avait été aussi fin observateur qu'il le prétendait, il se serait aperçu que, maintenant, elle ne comprenait plus rien à l'objet de la conversation.

Il résuma ses idées et les commenta. L'honnête femme sait se mettre à haut prix : c'est là son secret. L'honnêteté est nécessaire – ou du moins les semblants de l'honnêteté. Il était déjà regrettable que Sorniani pût parler d'elle légèrement, très regrettable qu'elle déclarât « aimer beaucoup » Leardi – ici sa jalousie se donna libre cours –, ce coureur de femmes, compromettant comme pas un. Mieux valait mal faire que d'en avoir l'air.

Elle oublia aussitôt les idées générales qu'il développait pour se défendre vigoureusement contre ces attaques directes. Sorniani n'était pas à même de la diffamer ; quant à Leardi, c'était un gamin pas compromettant du tout.

Pour ce premier soir la leçon s'arrêta là, car il pensait qu'une médecine aussi énergique devait être ingurgitée par petites doses. Il estimait en outre avoir déjà fait un grand sacrifice en renonçant pour quelques instants à l'amour.

Le nom d'Angiolina choquait son oreille sensible d'homme de lettres. Il l'abrégea en *Lina*. Puis, mal satisfait de ce diminutif, il se rejeta sur la forme française *Angèle* qui, bien des fois, devenait simplement *Ange*. Il essaya de lui faire dire en français qu'elle l'aimait. Elle ne voulut pas, mais elle retint la formule et, à leur rendez-vous suivant, elle lui déclara avant qu'il le lui eût demandé : *Che tèm bokou*.

Il ne s'étonnait point d'avoir si vite atteint son but. La réalité répondait trop à son désir. Angiolina le trouvait si raisonnable qu'elle croyait pouvoir se fier à lui, et de fait, elle n'eut pas, de longtemps, l'occasion de lui refuser quoi que ce fût.

Ils se retrouvaient toujours dehors. Ils se parlèrent d'amour dans toutes les rues de la banlieue de Trieste. Après leurs premiers rendez-vous, ils renoncèrent à Sant'Andrea, trop fréquenté et donnèrent quelque temps la préférence à la rue d'Opicina – pente presque insensible, solitaire, large, bordée de marronniers touffus. Ils allaient jusqu'à un mur bas où, une fois, ils s'étaient assis et qui, dès lors, devint le but de leurs promenades. Ils s'embrassaient longuement. La ville s'étendait à leurs pieds, muette et morte comme la mer. De là-haut ils ne découvraient qu'une grande étendue aux couleurs mystérieuses et indistinctes ; dans l'immobilité et le silence, ville, mer et collines semblaient ne faire qu'un bloc bizarrement taillé dans la même matière, coupé de lignes droites et ocellé de points jaunes : les lumières des rues.

La lune, à son lever, n'altérait pas la couleur du paysage. Les objets, aux contours devenus plus précis, ne s'illuminaient pas, mais se voilaient de lumière. Sur toutes choses se répandait une blancheur immobile, mais au-dessous la couleur sommeillait, torpide et sombre, et jusque dans la mer qui laissait percevoir son éternel mouvement, la couleur assoupie se taisait. Le vert des collines, toutes les couleurs des maisons demeuraient cachés et la lumière d'en haut, inaccueillie, distincte – effluve saturant l'atmosphère – restait incorruptible et blanche. Rien ne se fondait en elle.

Dans le visage tout proche de la jeune fille, cette lumière s'incarnait, se substituait au rose enfantin sans éteindre le jaune diffus

qu'Émilio croyait goûter par les lèvres ; toute la face devenait austère et Émilio, en la baisant, se sentait plus que jamais une âme de séducteur. Il tenait sous son baiser la chaste, la blanche lumière.

Puis ils préférèrent les bosquets du col du Chasseur. Ils éprouvaient toujours davantage le besoin de la solitude. Ils s'asseyaient au pied d'un arbre, mangeaient, buvaient, et s'embrassaient. Les fleurs, premiers attributs de leur amour, avaient bien vite disparu pour céder la place aux pâtisseries. Ensuite elle refusa les gâteaux : elle craignait de s'abîmer les dents. Ce fut alors le tour des fromages, des mortadelles, des bouteilles de vin et de liqueur, toutes choses déjà fort coûteuses pour la bourse d'Émilio.

Mais il était très disposé à sacrifier à Angiolina les petites économies qu'il avait faites au cours de ses longues années de vie régulière ; sa réserve épuisée, il restreindrait ses dépenses, voilà tout. Certaines questions l'inquiétaient bien davantage : qui avait enseigné à Angiolina l'art de donner un baiser ? Il ne se souvenait pas des premiers qu'il avait reçus d'elle ; il était trop occupé alors de celui qu'il donnait, lui ; le baiser d'Angiolina n'était que le doux et nécessaire complément du sien. Pourtant, si cette bouche avait été animée à ce point, cela l'aurait frappé. Était-ce donc lui, novice lui-même, qui avait été en cela son éducateur ?

Elle fit des aveux ! Merighi l'avait beaucoup embrassée. Elle en parla en riant. Bien sûr, Émilio lui semblait ridicule : croyait-il donc que Merighi n'avait pas profité de sa qualité de fiancé au moins pour l'embrasser tout son saoul ?

Brentani n'était nullement jaloux du souvenir qu'elle gardait de Merighi, qui avait eu tellement plus de droits qu'il n'en avait. Il souffrait même quand elle en parlait légèrement. N'aurait-elle pas dû pleurer à ce seul nom ? Quand il exprimait son propre regret de ne pas la voir plus heureuse, elle, comme pour venir à son secours, donnait à son beau visage un air de tristesse, et pour se défendre du reproche qu'elle devinait, ne manquait pas de rappeler que l'abandon de Merighi l'avait rendue malade : « Oh ! si j'étais morte à ce moment-là, je serais partie sans regrets ! » L'instant d'après, elle riait bruyamment entre les bras qu'il lui avait ouverts pour la consoler.

Elle ne regrettait rien et lui s'en étonnait comme il s'étonnait de sa propre compassion. Un tel amour n'était-il fait vraiment que de sa gratitude envers cette douce créature qui, en tout, se comportait comme si elle eût été créée pour lui, complaisante, sans exigences, maîtresse parfaite ?

Tard dans la soirée, quand il rentrait à la maison, et que la pâle Amélie quittait son ouvrage pour lui tenir compagnie pendant qu'il

dînait, lui, vibrant encore d'émotion, non seulement ne pouvait parler d'autre chose, mais ne réussissait même pas à feindre de s'intéresser aux petites affaires domestiques où se réduisaient la vie et les propos de sa pauvre sœur.

Un soir, elle le regarda longuement sans qu'il s'en aperçût, puis, souriant avec effort, lui demanda :

— Tu es resté jusqu'à maintenant auprès d'elle ?

— Qui, elle ? fit-il dans un rire soudain.

Et il avoua, car il avait besoin de s'épancher. Oh ! Ç'avait été une soirée inoubliable. Il avait aimé à la clarté de la lune, dans l'air tiède, devant un paysage infini et riant, créé pour eux, pour leur amour. Hélas ! il ne savait pas s'exprimer. Et comment donner à sa sœur une idée de ce qu'il avait ressenti sans lui parler des baisers d'Angiolina.

Mais tandis qu'il répétait : « Quelle lumière ! Quelle atmosphère ! » elle devinait sur ses lèvres et dans son souvenir la trace de ces baisers. Elle haïssait sans la connaître la femme qui lui avait dérobé son compagnon et l'avait privée de son réconfort. Maintenant qu'elle le voyait aimer comme tous les autres, elle ne trouvait plus un seul exemple de résignation volontaire à un destin aussi triste que le sien propre. Si triste en vérité ! Elle se mit à pleurer. Ses larmes, qu'elle cachait en travaillant, tombèrent d'abord, silencieuses, sur son ouvrage. Il les aperçut néanmoins et aussitôt elles firent place à d'impétueux sanglots qu'elle s'efforçait vainement de réprimer.

Elle essaya d'expliquer ses pleurs : toute la journée elle avait été indisposée. Elle n'avait pas dormi la nuit précédente. Elle n'avait rien mangé ; elle se sentait très faible.

Il la crut tout de suite :

— Demain, si tu ne vas pas mieux, j'appelle le docteur.

Alors au chagrin d'Amélie s'ajouta de la colère contre son frère qui, vraiment, avait cru trop vite à son excuse ; c'était la preuve d'une complète indifférence. Aussi elle ne se contint plus et elle lui dit de laisser là le docteur, car, pour la vie qu'elle menait, ce n'était pas la peine de se soigner. Pour qui vivait-elle ? Et pourquoi ? Et comme il se refusait encore à comprendre et la regardait hébété, elle lui cria toute sa douleur :

— Toi-même, tu n'as plus besoin de moi !

Il comprenait de moins en moins, c'est sûr, car au lieu de s'émouvoir il se fâcha : il avait passé une jeunesse solitaire et triste ; il était trop juste que de temps à autre il s'accordât quelque plaisir. Angiolina n'avait aucune importance dans sa vie : une aventure qui durerait quelques mois, voilà tout.

— Tu es vraiment mauvaise de m’en faire un reproche !

Mais, voyant qu’elle continuait à pleurer, sans un mot, inerte et désolée, il s’émut enfin. Il promit qu’il viendrait plus souvent lui tenir compagnie. Ils liraient, ils travailleraient ensemble, comme autrefois. Il faudrait seulement qu’elle se forçât un peu à être gaie : il n’aimait pas les gens tristes. Sa pensée vola vers *Angèle* ! Comme elle savait rire longuement, et de quel rire contagieux ! Il ne put s’empêcher de sourire à la seule pensée des échos qu’eussent éveillés, dans sa mélancolique demeure, les éclats de cette gaieté.

III

Un soir, il avait rendez-vous avec elle à huit heures, mais à sept heures et demie il reçut un mot de Balli : il l'attendait à Chiozza et avait des communications très importantes à lui faire. Plusieurs fois déjà Émilio avait reçu des invitations de ce genre. Il s'en moquait. Il savait que leur seul but était de l'arracher à Angiolina. Cette fois pourtant, il se dit que ce serait un bon prétexte pour pénétrer dans la maison de la jeune fille. Cet être si important dans sa vie, il l'étudierait dans son milieu, parmi ses proches… Il conservait encore, dans son aveuglement, l'attitude d'un homme qui voit clair.

La maison d'Angiolina se dressait à quelques pas en retrait de la *via Fabio Severo*. Haute et large, au milieu des champs, elle avait l'aspect d'une caserne. La loge du concierge était fermée et Émilio, un peu incertain de l'accueil qu'il allait recevoir, grimpa au second étage. « Certes, ce ne sont point là les dehors de la richesse », murmura-t-il comme pour fixer ses impressions. L'escalier paraissait avoir été construit à la hâte : pierres mal équarries, rampe de fer brut, murs blanchis à la chaux ; le tout propre, mais misérable.

Une petite fille d'environ dix ans lui ouvrit la porte. Blonde comme Angiolina, mais avec des yeux éteints, une face jaunâtre et anémique, elle portait un vêtement ridiculement long pour elle et mince comme une toile d'araignée. Elle ne sembla pas surprise à la vue d'un visage nouveau ; elle se contenta de croiser sur sa poitrine les deux côtés de sa camisole sans boutons.

— Bonjour, monsieur. Vous désirez ?…

Sa politesse cérémonieuse s'accordait mal à sa petite personne puérile.

— Mlle Angiolina est-elle ici ?

— Angiolina ! cria une femme qui, dans l'intervalle, s'était avancée du fond du corridor, un monsieur te demande.

C'était probablement cette douce mère auprès de laquelle Angiolina avait tant désiré se réfugier après l'abandon de Merighi. Une vieille femme du peuple vêtue de couleurs vives mais un peu défraîchies, un grand tablier bleu à la taille et, sur la tête, un mouchoir bleu noué à la

frioulane. Le visage gardait bien quelques traces d'une beauté passée et même le profil rappelait celui d'Angiolina, mais l'ossature était forte et les traits immobiles, à l'exception de deux petits yeux noirs, inquiets comme ceux d'une bête attentive à se garer des coups de bâton.

— Angiolina ! cria-t-elle pour la seconde fois. Elle vient tout de suite, dit-elle à Émilio très poliment. (Puis, sans jamais le regarder en face, elle répéta à plusieurs reprises :) En attendant, asseyez-vous, monsieur, asseyez-vous.

Sa voix nasale n'était guère agréable. Au début de chaque phrase, elle hésitait, balbutiait, jusqu'au moment où, au contraire, une enfilade de mots sortaient de sa bouche dans un seul souffle sans chaleur.

Mais déjà accourait Angiolina, habillée comme pour sortir. Apercevant Émilio elle se mit à rire et le salua avec cordialité.

— Oh ! monsieur Brentani ! Quelle bonne surprise !

Et, très à son aise, elle fit ces présentations : « Ma mère ; ma sœur. »

Oui, c'était bien la douce mère d'Angiolina. Émilio, heureux d'être si aimablement accueilli par elle, lui tendit la main, et la vieille, peu habituée à ces bonnes manières, allongea le bras elle aussi, mais avec quelque retard ; elle n'avait pas compris du premier coup ce qu'on lui voulait et ses yeux de bête sauvage s'étaient d'abord posés sur Émilio avec une visible méfiance. Après la mère, la petite sœur tendit sa main droite, la gauche restant appuyée sur sa poitrine, et, ayant obtenu l'honneur qu'elle désirait, elle dit avec calme : « Merci. »

— Venez par ici, dit Angiolina ; et elle courut ouvrir une porte au bout du couloir.

Brentani, heureux, se trouva seul avec elle car la vieille et la fillette, après un dernier compliment, étaient restées de l'autre côté de la porte. Celle-ci fermée, Émilio oublia son rôle d'observateur. Il attira Angiolina contre lui.

— Non, dit-elle, j'ai mon père souffrant, il dort dans la chambre voisine.

— Je sais embrasser sans faire de bruit, répliqua-t-il ; et il appuya longuement ses lèvres sur les siennes, tandis qu'elle continuait à protester.

Il en résulta un baiser fractionné en cent morceaux et posé sur un souffle tiède.

Lasse, elle se dégagea et alla ouvrir la porte.

— Maintenant asseyez-vous ici et soyez sage, parce que de la cuisine on nous voit.

Elle ne cessait pas de rire et lui, plus tard, la revit souvent ainsi,

tout à la joie d'avoir joué à celui qu'elle aimait ce tour de gamine espiègle. Comme toujours, il lui avait passé le bras autour de la tête, en sorte que sur ses tempes volaient des mèches en désordre. Il caressa du regard ces traces visibles de sa caresse.

Il eut enfin le loisir d'examiner la chambre. La tapisserie n'était pas trop neuve, mais les meubles, si l'on songeait à l'escalier, au corridor, aux vêtements de la mère, décelaient une aisance qui surprenait. Siège, lit et armoire de noyer ; un couvre-lit à larges franges ; dans un coin, un vase énorme rempli de grosses fleurs artificielles ; sur les murs, groupées avec soin, des photographies en grand nombre. En somme : du luxe.

Il regarda les photographies : un vieillard en posture de grand homme froissait une liasse de papiers. Émilio sourit. Angiolina présenta :

— Mon parrain.

Un jeune garçon vêtu comme un ouvrier endimanché ; figure énergique, regard hardi.

— Le parrain de ma sœur, dit Angiolina ; et celui-ci, le parrain de mon plus jeune frère.

Et elle désigna le portrait d'un autre jeune homme, plus doux et plus fin que le premier.

— Il y en a encore ? demanda Émilio.

Mais la plaisanterie mourut sur ses lèvres, car il venait de découvrir, l'une à côté de l'autre, les photographies de deux personnages qu'il connaissait bien : Leardi et Sorniani ! Sorniani, jaune même sur le papier, le regard torve, semblait continuer, de son mur, à dire du mal d'Angiolina. L'autre photographie était meilleure ; elle reproduisait toutes les gradations du clair-obscur et le beau Leardi semblait peint en couleurs. Il était debout et désinvolte ; ses mains libres et dégantées ne cherchaient pas bêtement l'appui d'une table ; il semblait entrer dans un salon ou quelqu'un l'attendait, une femme peut-être. Il regardait Émilio avec un air protecteur, naturel à son beau visage d'adolescent, et Émilio dut détourner les yeux, plein de rancœur et d'envie.

Angiolina ne comprit pas tout de suite pourquoi le front d'Émilio s'était assombri à ce point. Pour la première fois, brutalement, il trahit sa jalousie :

— Il ne me plaît guère de trouver tant d'hommes dans cette chambre à coucher.

Puis, la voyant stupéfaite du reproche (elle se sentait tellement innocente !) il adoucit sa phrase :

— Je te l’ai déjà dit depuis longtemps ; il n’est pas convenable que tu sois entourée par tous ces individus ; ils peuvent te nuire. Le seul fait de les connaître te compromet.

Une grande hilarité se peignit soudain sur son visage et elle déclara qu’elle était ravie de le voir jaloux.

— Jaloux de ces gens-là ! ajouta-t-elle, redevenant sérieuse et avec une moue de reproche. Oh ! en quelle estime me tiens-tu donc ? (Par malheur, alors qu’il était sur le point de se rassurer, elle commit une faute.) À toi, je te donnerai non pas une, mais deux de mes photos.

Et elle courut à son armoire pour les prendre. Donc tous les autres possédaient une photographie d’Angiolina. Elle l’avait avoué, il est vrai, avec une ingénuité telle qu’il n’osa pas la gronder. Mais après, ce fut encore pis.

S’efforçant de sourire, il contemplait les deux portraits qu’elle lui avait présentés avec une révérence moqueuse. Le premier, de profil, était l’œuvre d’un des meilleurs photographes de la ville ; l’autre était un très bon instantané, où l’on admirait plus, toutefois, l’élégance de la robe garnie de dentelle – la robe qu’elle portait le jour de leur rencontre ! – qu’un visage défiguré par l’effort de tenir les yeux ouverts face au soleil.

— Qui a pris celui-ci, demanda Émilio, Leardi, peut-être ?

Il se souvenait d’avoir vu souvent Leardi un appareil photographique sous le bras.

— Pas du tout ! répliqua-t-elle, jaloux que vous êtes ! C’est un homme sérieux et marié : le peintre Datti !

Marié, oui, mais sérieux ?…

— Je ne suis pas jaloux, dit Brentani d’une voix grave, mais je suis triste, très triste.

Et voici que parmi les photographies il découvrait encore celle de Datti, un grand barbu roux, le modèle préféré de tous les peintres de la ville. Aussitôt Émilio, avec une douleur aiguë, se souvint d’une phrase de cet homme-là : « Les femmes que je fréquente ne sont pas dignes de constituer un tort envers mon épouse ! »

Il n’avait plus besoin de chercher des preuves. Elles lui tombaient sur le dos, l’écrasaient, et Angiolina, dans sa maladresse, s’appliquait à les mettre en pleine lumière, en plein relief ! Humiliée et offensée, elle murmura :

— C’est Merighi qui m’a fait connaître tous ces gens.

Elle mentait. Il n’était pas croyable que Merighi, commerçant laborieux, eût connu tant de jeunes oisifs et d’artistes ou que, les

connaissant, il eût pris soin de les présenter à sa future femme.

Il la regarda longuement, d'un œil inquisiteur, comme s'il la voyait pour la première fois, et elle comprit l'importance de ce regard. Un peu pâle, elle baissait la tête et attendait. Mais soudain Brentani eut conscience du peu de droits qu'il avait d'être jaloux. « L'humilier ? la faire souffrir ? Non, jamais ! » Doucement, pour lui montrer qu'il l'aimait encore (il sentait bien qu'il venait de lui laisser croire le contraire), il voulut l'embrasser.

Elle parut soudain radoucie, mais elle recula et le conjura de se tenir tranquille. Lui, s'étonna de se voir refuser un baiser si riche de sens et finit par s'emporter beaucoup plus loin qu'il n'avait fait jusque-là.

— J'ai tant de péchés sur la conscience, dit-elle avec le plus grand sérieux, qu'il me sera bien difficile aujourd'hui d'obtenir l'absolution. Par ta faute je vais me présenter à mon confesseur avec une âme mal préparée.

Dans le cœur d'Émilio l'espérance ressuscita. Quelle douce chose que la religion. Il l'avait chassée de son foyer et du cœur d'Amélie – ç'avait même été la grande tâche de son existence ! – mais la retrouvant chez Angiolina, il la salua avec une joie ineffable. Dans cette pieuse atmosphère, les portraits d'hommes pendus au mur lui parurent moins agressifs et, en se retirant, il baisa avec respect la main d'Angiolina, qui accepta cet hommage rendu, pensait-elle, à sa vertu. Toutes les preuves recueillies pour l'accabler étaient brûlées à la flamme d'un cierge.

Le seul résultat de sa visite fut donc qu'il apprit le chemin de cette maison. Il prit l'habitude d'apporter chaque matin à Angiolina des gâteaux pour son petit déjeuner. Il passait encore là une heure bien agréable. Il serrait contre lui ce corps magnifique à peine sorti du lit ; à travers le léger vêtement du matin il en sentait la tiédeur et avait l'illusion d'un contact direct avec la chair nue. L'enchantement de la religion s'était bientôt évanoui, car celle d'Angiolina n'était pas telle qu'elle pût protéger et défendre ce qui ne se défendait pas de soi-même, mais d'autre part les soupçons féroces du premier jour ne surgirent plus du cœur d'Émilio. Dans cette chambre, il avait mieux à faire qu'à examiner les quatre murs.

Angiolina eût volontiers continué à feindre une piété dont elle avait si bien tiré avantage, mais elle n'y réussit pas et en arriva assez vite à la bafouer sans pudeur. Saoule de baisers, elle repoussait Émilio en lui disant : *Ite missa est*, salissant à plaisir une idée mystique exprimée à diverses reprises, mais toujours très sérieusement, par Émilio à l'heure des séparations. Demandait-il une petite faveur, elle exigeait un *Deo*

gratias ; devenait-il entreprenant, elle criait *Mea culpa*, ou, si elle ne voulait pas entendre parler d'une chose, *Libera nos Domine*.

Émilio cependant tirait une satisfaction complète de l'incomplète possession de cette femme, et il ne tenta d'aller plus loin que par crainte de devenir un objet de raillerie pour tous ces hommes qui le regardaient. Elle se défendit énergiquement : ses frères l'auraient tuée. Un jour qu'il se montrait plus pressant, elle pleura. Il ne l'aimait pas puisqu'il ne voulait pas la rendre heureuse. Dès lors, tranquille et rassuré, il renonça à ses offensives : elle n'avait appartenu à personne et il pouvait être certain qu'il n'exciterait pas la moquerie.

Toutefois elle lui promit formellement qu'elle serait sienne aussitôt qu'elle pourrait se donner à lui sans l'exposer ni s'exposer elle-même à des ennuis sérieux. Elle parlait de cela comme de la chose la plus naturelle du monde. Elle ébaucha même un projet admirable : il fallait trouver un tiers sur qui retomberait tout le dommage éventuel, et tout le souci, sans parler du ridicule. Émilio écoutait, ravi, ces propos qui chantaient à son oreille comme des déclarations d'amour. Il avait peu de chances de mettre la main sur ce tiers complaisant souhaité par Angiolina, mais du moins pouvait-il se reposer en toute tranquillité dans son propre sentiment. Elle était telle en vérité qu'il l'avait voulue : elle lui donnait un amour sans chaînes et sans périls.

Pour le moment, à cet amour, il est certain qu'il consacrait toute sa vie. Il ne pensait qu'à cela ; il n'écrivait plus ; même son travail au bureau, il était incapable de le faire proprement. Mais tant mieux. Il vivait des jours vraiment rares et, par la suite, ce serait une joie encore que de revenir au calme de jadis. Féru d'images, il se représentait sa propre vie comme une route droite et uniforme, suivant une large vallée ; après la rencontre d'Angiolina le chemin devenait sinueux, s'engageait dans une région accidentée, boisée et fleurie. Court passage après lequel il redescendait vers la plaine facile et sûre, rendue moins ennuyeuse grâce au souvenir d'une course, fatigante certes mais exquise, à travers les coteaux.

Un jour, elle l'avisa qu'elle devait aller travailler dans une famille de sa connaissance, chez les Deluigi. Mme Deluigi était une excellente femme ; elle avait une fille, ancienne amie d'Angiolina, et un vieux mari. Tous étaient très gentils pour elle. Pas de jeunes gens dans la maison. « J'y vais très volontiers ; j'y passe des journées plus agréables que chez nous. » Émilio n'eut rien à redire et se résigna à la voir moins souvent le soir. Elle sortait tard de cette maison et ce n'était plus la peine de se retrouver ensuite.

Il eut donc de nouveau des soirées à consacrer à son ami et à sa sœur. Il essayait toujours de les tromper, comme il se trompait lui-même sur l'importance de son aventure ; il expliquait à Balli qu'il était

très content qu'Angiolina fût occupée le soir de temps en temps ; de la sorte il ne l'avait pas toute la journée sur le dos. Mais Balli, peu crédule, le faisait rougir rien qu'en le scrutant de son œil calme et Émilio, ne sachant plus où cacher sa passion, se moquait d'Angiolina, rapportait quelques observations, d'ailleurs exactes, qu'il avait faites sur son compte, mais qui, à vrai dire, ne signifiaient nullement que sa tendresse fût atténuée. Il en riait d'un air assez dégagé, mais Balli, qui le connaissait, sentait bien que ses paroles sonnaient faux et le laissait rire tout seul.

Elle affectait de prononcer à la toscane et il en résultait un accent bizarre, moins toscan que britannique. « Tôt ou tard, disait Émilio, je la corrigerai de ce défaut qui me donne sur les nerfs. » Elle inclinait toujours la tête sur l'épaule droite : « Signe de vanité, selon Gall », observait Émilio ; et, avec le sérieux du savant qui analyse une donnée expérimentale, il ajoutait : « Qui sait s'il n'y a pas dans les théories de Gall plus de vérité qu'on ne croit généralement ? » Elle était gourmande ; elle mangeait beaucoup et elle aimait la bonne chère – celui qui l'aura à sa charge sera à plaindre ! Ici Émilio mentait effrontément, car il aimait autant la voir manger que la voir rire. Les faiblesses qu'il raillait étaient celles qui, chez elle, le charmaient le plus. Il avait été très impressionné, un jour, par un mot d'Angiolina. Parlant d'une femme très laide et très riche, elle avait laissé échapper cette exclamation : « Riche ? alors pas laide ! » Elle qui tenait tant à la beauté, l'humiliait devant cette autre puissance… Quelle femme vulgaire ! Et, avec Balli, il en riait.

À force de jouer deux rôles, l'un devant Angiolina, l'autre devant Balli, Émilio avait fini par créer en lui deux personnages qui vivaient tranquillement côte à côte et qu'il ne se souciait pas de mettre d'accord. Au fond, il ne mentait pas plus ici que là. En refusant d'avouer son amour il se sentait à l'abri, un peu comme l'autruche qui cache sa tête pour ne pas voir le chasseur. En revanche, quand il se trouvait avec Angiolina, il s'abandonnait à son sentiment. Pourquoi aurait-il dû en diminuer la force et la joie par une résistance qui n'avait aucune raison d'être, puisqu'il ne courait aucun péril ? Non seulement il désirait, mais il aimait ! À la voir ainsi, privée de défense, comme certaines bêtes le sont, par une nature avare, il sentait s'émouvoir en son cœur quelque chose qui ressemblait à une affection paternelle. Le défaut d'intelligence était une faiblesse de plus, qui appelait les caresses, sollicitait la protection.

Ils se rencontrèrent au Champ-de-Mars juste au moment où, irritée de ne pas l'avoir trouvé au rendez-vous, elle se disposait à s'en aller. C'était la première fois qu'il l'avait fait attendre, et d'ailleurs, montre en main, il lui prouva qu'il n'était pas en retard. Radoucie, elle

reconnut que ce soir-là elle était particulièrement pressée de le revoir et qu'elle avait devancé l'heure. Il lui arrivait des choses si étranges et elle avait tant à lui raconter. Elle se pendit gentiment à son bras.

— Hier, tu ne sais pas comme j'ai pleuré !

Et elle essuya des larmes, invisibles dans la nuit. Elle ne voulut rien lui dire avant qu'ils n'eussent atteint la terrasse où ils montèrent en se donnant le bras, par la longue avenue obscure. Il n'avait aucune hâte d'y arriver. La nouvelle qu'il allait apprendre ne pouvait être mauvaise, puisque Angiolina se montrait plus affectueuse que jamais. Il s'arrêta plusieurs fois pour l'embrasser à travers sa voilette.

Il la fit asseoir sur le petit mur et, s'appuyant légèrement sur elle, tint son parapluie ouvert pour la protéger de la pluie fine et pénétrante qui, depuis des heures, ne cessait pas de tomber.

— Je suis fiancée, dit-elle avec un effort pour donner la note sentimentale, effort brisé soudain par une grande envie de rire.

— Fiancée ! murmura Émilio d'abord incrédule au point que sa première pensée fut de rechercher quelles pouvaient être les raisons de ce mensonge.

Il la regarda en face et, malgré l'obscurité, il découvrit dans son attitude l'émotion qui n'était plus dans ses paroles. Il fallait que ce fût vrai. À quoi rimerait un mensonge ? Ils l'avaient donc trouvé ce « tiers » dont ils avaient besoin !

— Tu es content, maintenant ? demanda-t-elle d'une voix câline.

Elle était loin de soupçonner ce qui se passait dans son âme, et lui, par pudeur, ne laissa pas échapper les mots qui lui brûlaient les lèvres. Mais quant à simuler la joie qu'elle s'attendait à lui voir témoigner, impossible ! Sa douleur était si aiguë qu'il ne se rappelait pas qu'en d'autres circonstances il s'était complu à entendre Angiolina parler de ce projet. Elle dut raviver ses souvenirs. Oui, ce beau plan, l'entendre exposer par Angiolina, c'était pour lui comme une caresse. Et que de fois il en avait rêvé la réalisation. Que de bonheur il en avait espéré ! Mais aussi, combien d'autres plans du même ordre avaient passé dans sa cervelle sans laisser de trace… Au cours de sa vie, il avait tout rêvé : le vol, le meurtre, le stupre. Le courage et la force du criminel, et sa perversité, il se les était attribués en songe, ainsi d'ailleurs que les bénéfices du crime, y compris, bien entendu, celui de l'impunité. Après quoi, satisfait du rêve, il avait constaté que rien autour de lui n'avait souffert de ses chimériques ravages et, la conscience en repos, s'était calmé : son délit ne faisait tort à personne ! Aujourd'hui au contraire, le rêve était devenu réalité et lui, lui qui l'avait voulu, s'étonnait, incapable de reconnaître dans cette réalité le visage du rêve.

— Et tu ne me demandes pas qui j'épouse ?

Résolu soudain, il dressa la tête :

— L'aimes-tu ?

— Comment peux-tu poser une telle question ? s'écria-t-elle stupéfaite.

Et pour toute réponse elle baisa la main d'Émilio, celle qui tenait le parapluie.

— Alors ne l'épouse pas ! s'écria-t-il.

Il dut s'expliquer à lui-même cette injonction brutale. Il possédait déjà Angiolina, il ne la désirait plus. Fallait-il, pour la posséder d'une façon différente, la donner à un autre ? La voyant de plus en plus surprise il chercha à la persuader :

— Avec un homme que tu n'aimes pas, comment pourrais-tu être heureuse ?

Mais elle ne connaissait pas ces hésitations. Pour la première fois, elle se plaignit de sa famille. Ses frères ne faisaient rien ; son père était malade. Comment en sortir ? La maison n'était pas gaie. Lui ne l'avait vue que le jour quand les hommes étaient dehors. À peine rentrés, ils se disputaient entre eux, avec sa mère, avec ses sœurs. Évidemment Volpini, modeste tailleur quadragénaire, n'était pas le mari qu'elle s'était souhaité, mais il était doux et bon, et, avec le temps, elle arriverait peut-être à l'aimer. Elle n'avait aucune chance de trouver mieux :

— Toi, tu m'aimes, n'est-ce pas ? Eh bien, tu n'admets pas la possibilité de m'épouser.

Il se troubla à l'entendre faire ainsi allusion, sans rancune, à son égoïsme.

Soit. Elle faisait peut-être une bonne affaire. Faible comme toujours, il renonça à la convaincre et, pour demeurer d'accord avec elle, il entreprit de se convaincre lui-même.

Elle avait connu Volpini chez Mme Deluigi. Un petit homme.

— Il m'arrive là – et elle montra en riant son épaule. Un joyeux compagnon. Il dit qu'il est de petite taille, mais plein d'un grand amour.

Et, craignant soudain qu'Émilio (c'était lui faire tort !) pût être mordu par la jalousie, elle se hâta d'ajouter :

— Laid au possible. Une figure couverte de poils jaunes, couleur paille séchée. La barbe lui vient jusqu'aux yeux, jusqu'aux lunettes pour mieux dire. (L'atelier de Volpini était à Fiume, mais il avait dit

qu'après son mariage il permettrait à sa femme de venir passer une journée à Trieste chaque semaine.) En attendant il n'était presque jamais là et on pourrait continuer à se voir en toute tranquillité.

— Mais nous serons très prudents, dit-il. (Et il insista :) Très, très prudents.

Si vraiment ce mariage devait être son bonheur mieux vaudrait même, peut-être, renoncer à se voir pour ne pas en compromettre le succès ? Pour calmer sa conscience inquiète, il eût été capable de n'importe quel sacrifice. Il prit la main d'Angiolina, y appuya son front et, dans cette posture d'adorateur, il lui dit toute sa pensée :

— Pour ne pas te nuire, je saurais renoncer à toi.

Peut-être comprit-elle : elle ne fit plus allusion à la trahison qu'ils avaient concertée et cette réserve fut cause que leur amour, ce soir-là, eut une douceur insolite. Pour un instant, pour une seule fois, elle se montra à la hauteur des sentiments d'Émilio. Elle ne commit pas une fausse note ; elle évita même de lui dire qu'elle l'aimait. Lui allait caressant sa propre souffrance. La femme qu'il chérissait n'était pas seulement inerte et désarmée, elle était perdue. D'un côté elle se vendait, de l'autre elle se donnait. Oh ! comment oublier cette envie de rire qu'elle avait laissé voir au début de leur entretien. Si elle se préparait de la sorte à l'événement le plus important de sa vie, comment se conduirait-elle, plus tard, vis-à-vis d'un homme qu'elle n'aimait pas ?

Elle était perdue ! Il l'avait saisie de son bras gauche ; il la tenait serrée, serrée, inclinant la tête vers ses genoux et il murmurait avec plus de pitié que d'amour : « Pauvre petite ! » Ils demeurèrent longtemps ainsi ; puis elle se pencha à son tour et, doucement, pour qu'il ne s'en aperçût point, elle le baisa aux cheveux. Jamais, durant leur liaison, elle n'eut un geste plus gentil que celui-là.

Après quoi, tout devint brutal, horrible. La pluie fine et monotone qui avait accompagné la douleur d'Émilio de sa note triste – tantôt compatissante, tantôt indifférente, mais toujours d'une grande douceur – se transforma soudain en une violente averse. Le souffle de vent froid qui, de la mer, venait bouleverser l'atmosphère humide les secouait maintenant et les arrachait tous deux à la rêverie qui un instant les avait bercés. Angiolina, pleine d'épouvante à l'idée que sa robe serait trempée, se mit à courir, refusant le bras d'Émilio : elle avait besoin de ses deux mains pour tenir son parapluie face au vent. La lutte qu'elle soutenait la rendit de méchante humeur et elle ne voulut même pas fixer la date de leur prochaine rencontre : « Pour le moment, tâchons de rentrer chez nous ! »

Il la vit sauter dans un tramway et, de l'obscurité où elle le laissait,



il découvrit, dans la lumière jaune de la voiture, son beau front irrité et ses deux yeux tendus pour vérifier les dégâts de sa toilette.

IV

Souvent, de brusques averses l'arrachèrent ainsi aux délices de leurs entretiens nocturnes.

Le lendemain, il se rendit chez Angiolina de bonne heure. Il ne savait pas encore bien s'il allait se venger, par quelque phrase cinglante, de la façon dont elle l'avait quitté la veille au soir, ou retrouver, à la lumière de son visage, ce sentiment qu'au cours de la nuit une méditation douloureuse avait ébranlé et qui désormais – la hâte angoissée de sa course ne le lui apprenait que trop – était nécessaire à sa vie.

Ce fut la mère d'Angiolina qui lui ouvrit la porte. Elle l'accueillit avec son amabilité coutumière, son visage immobile et parcheminé, sa voix brutalement sonore. Angiolina s'habillait et serait là dans un instant.

— Qu'en pensez-vous ? demanda tout à coup la vieille.

Et elle lui parla de Volpini. Étonné que la mère aussi voulût son consentement, il resta court, et elle, lisant un doute dans ses yeux, mais se méprenant sur la nature de ce doute, chercha à le persuader :

— Rendez-vous compte ! C'est une vraie chance pour Angiolina. Elle ne l'aime pas à la folie, soit ; mais au moins elle aura une existence tranquille et heureuse, parce que lui, il est très amoureux. Il faut le voir !

Elle eut un petit rire bref et bruyant qui n'agita que ses lèvres. Elle ne cachait pas sa satisfaction.

Il finit par être flatté de voir qu'Angiolina n'avait pas laissé ignorer chez elle à quel point elle tenait à son consentement. Il le donna en termes généreux. Il regrettait qu'Angiolina épousât un autre homme, mais puisque c'était pour son bien… La vieille rit à nouveau, d'un rire qui se dessina plutôt sur sa figure qu'il ne retentit dans sa voix – et qui sembla à Émilio plein d'ironie. Serait-elle au courant de son pacte avec sa fille ? Au fond, ce n'était pas pour lui déplaire. Pourquoi se tourmentait-il à cause de cette grimace de dérision ? Elle était à l'adresse de l'honnête Volpini. À coup sûr pas à la sienne.

Angiolina parut, prête à sortir ; elle était pressée ; elle devait être à

neuf heures chez Mme Deluigi. Pour ne pas la quitter tout de suite il l'accompagna, si bien que, pour la première fois, ils marchèrent côte à côte à la lumière du jour.

— Il me semble que nous formons un beau couple, dit-elle avec un sourire, en constatant que chaque promeneur qui les croisait leur lançait une œillade.

Il était impossible de passer près d'elle sans la remarquer.

Émilio la regarda. Son costume blanc, aux lignes exagérées suivant la mode d'alors – taille très fine, manches élargies vers le haut comme des ballons gonflés – était fait pour attirer les yeux et les séduire. De toute cette blancheur émergeait un visage qui n'en était nullement obscurci mais rehaussé dans sa lumière à la fois dorée et effrontément rose. La ligne des lèvres, rouge d'un sang vif, se détachait sur des dents éclatantes à chacun de ces sourires heureux et doux qu'Angiolina jetait au vent et que les passants recueillaient avec joie. Le soleil jouait dans ses cheveux blonds, les dorait et les poudrait.

Émilio rougit. Dans les regards de tous les hommes qu'il rencontrait, il croyait lire un jugement sévère porté sur lui, sinon une insulte. Il l'examina encore. Sans aucun doute il y avait dans son œil une manière de salut à l'adresse de tous les hommes élégants qui passaient : cet œil ne les regardait pas, mais un éclair y brillait soudain. Un mouvement se produisait dans la pupille et à tout instant la direction et l'intensité de la lumière qui en émanait se modifiait. Cet œil pétillait ! Émilio s'attacha à ce verbe qui lui parut caractériser à merveille le phénomène qu'il observait. Il avait l'illusion que chacun de ces feux rapides et imprévisibles s'accompagnait d'un léger bruit.

— Pourquoi fais-tu la coquette ? demanda-t-il en se forçant à sourire.

Rieuse, et sans rougir, elle répondit :

— Moi ? Mais si j'ai des yeux, moi, c'est pour regarder.

Elle avait donc conscience du mouvement de ses yeux ; elle se trompait seulement en appelant cela « regarder » !

Un instant après passa un certain petit employé nommé Giustini, joli jeune homme qu'Émilio connaissait de vue. L'œil d'Angiolina se raviva et Émilio se retourna pour voir à qui venait d'échoir cette faveur. Cet heureux mortel s'était arrêté et contemplait Angiolina.

— Il s'est arrêté pour me regarder, hein ? demanda-t-elle d'un ton joyeux.

— Pourquoi y trouves-tu du plaisir ? fit-il avec tristesse.

Elle ne le comprit pas, et toute son astuce fut alors de lui donner à

entendre qu'elle faisait exprès d'exciter sa jalousie. Elle crut enfin le rassurer en exécutant de ses lèvres rouges, à la lumière du soleil, la grimace impudique d'un baiser. Oh ! comme elle savait peu feindre ! La femme qu'il appelait *Ange* était une pure invention ; il l'avait créée, lui, non sans effort ni patience ; elle ne l'avait pas aidé ; elle ne l'avait même pas laissé faire : elle lui avait constamment résisté. Et la clarté du jour dissipait le songe.

— Trop de lumière ! murmura-t-il, aveuglé. Mettons-nous à l'ombre.

Elle observa curieusement son visage défait :

— Le soleil te fait du mal ? En effet, j'ai entendu dire qu'il y a des personnes qui ne peuvent pas le supporter.

Comme elle avait tort d'aimer le soleil !

Au moment de la quitter, il lui demanda :

— Et si Volpini a vent de cette promenade à travers Trieste ?

— Qui donc s'aviserait de lui en parler ? répondit-elle avec le plus grand calme. D'ailleurs je lui dirais que tu es un frère ou un cousin de Mme Deluigi. Il ne connaît pas un chat ici, en sorte qu'il est facile de lui faire croire ce qu'on veut.

Après qu'ils se furent séparés il voulut encore analyser ses impressions et il continua à marcher seul et sans but. Une flamme d'énergie rendait sa pensée rapide et intense. Le problème qu'il s'était posé, aussitôt il le résolut. Il ferait bien de se séparer d'elle immédiatement et de ne plus la revoir jamais. Il ne pouvait plus se donner le change sur la nature de ses sentiments, trop bien caractérisés par la douleur qu'il avait éprouvée tout à l'heure, douleur mêlée de honte à la fois pour elle et pour lui.

Ses pas le portèrent chez Balli : il allait lui faire une promesse solennelle, grâce à quoi sa résolution deviendrait irrévocable. Par malheur la seule vue de son ami suffit à la lui faire abandonner. Pourquoi ne prendrait-il pas son plaisir avec les femmes, comme les autres ? Il songea à ce qu'eût été son existence sans amour, entre un ami tyrannique et une sœur aux idées noires. Et il ne croyait pas être moins énergique maintenant qu'un instant plus tôt. Au contraire ; maintenant il voulait vivre, il voulait goûter aux joies de la vie, fût-ce au prix de la souffrance. Son énergie, il la montrerait mieux dans sa façon d'agir vis-à-vis d'Angiolina que dans le fait de la fuir lâchement.

Le sculpteur l'accueillit par un juron brutal :

— Alors ? Tu es encore vivant ? Prends bien garde, si tu viens me demander un service, comme on le croirait à voir ta figure de croque-mort, tu perds ton temps et ta peine ! Homme de rien !

Il lui criait aux oreilles et le menaçait comiquement. Émilio fut tiré de son doute. Son ami, en lui parlant de « service », l'avait mis sur la bonne voie. Qui, en effet, mieux que Balli, était capable de lui porter secours ?

— Je t'en prie, supplia-t-il, j'aurais un conseil à te demander.

L'autre partit d'un éclat de rire :

— Il s'agit d'Angèle, n'est-ce pas ? Je ne veux rien savoir de ce qui concerne cette femme. Elle est venue entre nous pour nous diviser. Qu'elle y reste ! Mais qu'elle ne m'assomme pas davantage.

Balli aurait eu beau être plus brutal, Émilio n'eût pas renoncé pour si peu au conseil qu'il sollicitait. De ce conseil dépendait son salut. Stefano, qui connaissait si bien les femmes, ne pouvait pas ne pas lui indiquer le bon moyen pour continuer à profiter de la situation sans plus s'exposer à souffrir. Ainsi, en un instant, Émilio était descendu de la hauteur de son premier et viril dessein à l'abjection la plus basse : conscient de sa faiblesse, il s'y résignait parfaitement. Il criait au secours. Bien sûr, il aurait voulu conserver au moins les dehors d'un homme qui demande conseil, qui veut connaître l'opinion d'autrui, tout simplement ; mais par l'effet d'une réaction mécanique, ces cris dans ses oreilles le rendirent suppliant. Il semblait implorer une main caressante.

Balli en eut pitié. Il le prit rudement par le bras et l'entraîna à sa suite jusqu'à la *Piazza della Legna* où se trouvait son atelier.

— Explique-moi ça. Si je puis t'être d'une aide quelconque, tu sais bien que ce sera avec plaisir.

Émilio, tout ému, se confessa. Oui. Impossible de s'aveugler plus longtemps. La chose était devenue sérieuse. Il décrivit son amour, son désir anxieux de la voir, de lui parler, sa jalousie, ses doutes, son tourment sans cesse et l'oubli total où il laissait tout ce qui ne se rapportait pas à elle ou à son propre sentiment. Puis, passant à Angiolina, il la jugea sans indulgence. Il dit comment elle se conduisait dans la rue, quelles photographies elle accrochait aux murs de sa chambre, et avec quelles arrière-pensées elle se livrait au tailleur Volpini. À en parler, il sourit plusieurs fois. Il l'avait évoquée ; elle était devant lui, saine et joyeuse, ingénument perverse, et il lui souriait sans colère. Pauvre enfant ! Elle y tenait tant à ces photographies ! Et elle aimait tant qu'on la remarquât dans la rue. Comment lui reprocher de vouloir que lui-même tînt le registre des œillades admiratives ? À mesure qu'il parlait, il comprenait qu'il n'avait pas le droit de considérer tout cela comme offensant, après avoir déclaré qu'il ne cherchait auprès d'elle que son plaisir. À dire vrai, il ne fit pas entrer dans son récit l'ensemble de ses observations et de ses expériences,

mais ce qu'il laissait de côté, pour le moment, n'existait plus. Il regarda Balli d'un œil timide, craignant de le voir éclater de rire, et la seule force de la logique l'obligea à continuer. Il avait dit qu'il demanderait un conseil, il le demanderait. Le son de ses propres paroles retentissait encore à ses oreilles et il en tira conclusion comme il eût fait des paroles d'un autre. D'un ton très calme, pour faire oublier, sans doute, la chaleur avec laquelle il avait parlé jusqu'à présent, il demanda :

— Ne crois-tu pas que, puisque je ne sais pas me conduire comme je devrais, je ferais bien de cesser toute relation avec elle ?

Il dissimula un sourire. Il eût été plaisant que Balli, de bonne foi, lui eût donné le conseil de rompre avec Angiolina.

Mais son ami se montra vraiment homme d'esprit et se garda de tomber dans le piège.

— Tu comprendras, lui dit-il affectueusement, que je ne puis te conseiller d'être fait autrement que tu n'es. Je le savais bien, que ces sortes d'aventures n'étaient pas faites pour toi.

Dès lors qu'on lui parlait ainsi, c'était, pensa Émilio, que les sentiments dont il s'était tant effrayé quelques instants plus tôt étaient choses communes : et il en tira une raison de plus de se tranquilliser.

À ce moment parut Michel, le domestique de Balli ; un homme d'un certain âge, ancien militaire. Les talons joints, il dit quelques mots tout bas à son patron puis, après avoir ôté son chapeau d'un geste large mais sans que son corps bougeât d'une ligne, il se retira.

— Quelqu'un m'attend à l'atelier, dit en souriant Balli. Une femme. Et c'est dommage que tu ne puisses assister à notre entretien. Tu aurais là une belle occasion de t'instruire. (Puis, frappé d'une idée :) Veux-tu que nous nous retrouvions un soir tous les quatre ?

Il crut avoir trouvé le moyen de venir en aide à son ami et Émilio accepta avec enthousiasme. Bien sûr ! La première condition à remplir, pour imiter Balli, était de le voir à l'œuvre.

Le soir, Émilio avait rendez-vous avec Angiolina au Champ-de-Mars. Dans la journée il avait médité des reproches. Mais elle vint. Mais elle allait être, pour quelques heures, toute à lui. Si tard, à Sant'Andrea, personne ne la lui disputerait. Pourquoi se serait-il cru obligé de gâter ce bonheur par des querelles ? Il se conformerait mieux à l'exemple de Balli en aimant sans violence et en jouissant de cet amour auquel, le matin, dans un instant de démence, il avait failli renoncer. Son ressentiment ne laissa d'autre trace qu'une certaine excitation propre à animer ses discours. Leur soirée fut d'abord délicieuse. Ils décidèrent de consacrer une des deux heures dont ils disposaient à s'éloigner de la ville, l'autre à y revenir. L'idée était

d'Émilio qui espérait, en marchant aux côtés d'Angiolina, retrouver le calme. Ils mirent une heure environ pour atteindre l'Arsenal, une heure de félicité parfaite dans la nuit claire, dans l'air limpide et rafraîchi d'un automne précoce.

Elle s'assit sur le petit mur au bord de la route et lui resta debout, la dominant de toute sa taille. Il voyait sa tête blonde, éclairée d'un côté par un lampadaire, se détacher sur le fond obscur que formaient les vastes bâtiments de l'Arsenal qui s'étendaient le long de la côte, déserts et morts. « La cité du travail ! » murmura-t-il, étonné lui-même d'avoir choisi ce décor à ses amours.

La mer, fermée au loin par la presqu'île et masquée par un premier plan fait de mille objets divers, avait disparu du panorama nocturne. On voyait seulement, sur la rive, des maisons éparses, comme posées sur un échiquier et, plus loin, un navire en construction. La cité du travail paraissait même plus grande qu'elle n'était : de lointains fanaux la prolongeaient sur la gauche. Émilio se rappela que ces lumières faisaient partie d'un autre établissement situé sur la rive opposée du val de Muggia. Mais ici et là, c'était toujours le travail, en sorte que l'apparence ne trompait guère.

Elle aussi regardait et, pendant un instant, Émilio fut transporté, en pensée, bien loin de son amour. Jadis il s'était épris de doctrines socialistes, sans jamais, bien entendu, lever le bout du doigt pour les mettre en pratique. Comme c'était loin ! Il en éprouva du remords, car il se croyait traître et apostat chaque fois qu'il renonçait, non pas à une action – il n'agissait pas – mais à une idée, à un désir.

Ce petit malaise dura peu. Elle posait des questions. Elle s'intéressait surtout à ce colosse en suspens ; et il lui décrivit le lancement d'un bateau. Dans sa vie de pédant solitaire, il n'avait jamais su adapter sa pensée et ses discours à l'entendement et aux oreilles d'autrui. Vainement, quelques années plus tôt, il avait fait une tentative pour sortir de son trou, pour communiquer avec la foule ; il avait dû battre en retraite, dépité et plein de mépris. Maintenant, au contraire, qu'il était doux de penser et de parler sans effort, d'être compris ! Les concepts se dégageaient des mots, naissaient avec eux et, dans les yeux bleus d'Angiolina, passait, comme un éclair, une lueur d'intelligence.

Hélas ! une pénible fausse note interrompit soudain cette musique. Quelques jours plus tôt, il avait entendu raconter une histoire qui l'avait beaucoup ému. Un astronome allemand vivait depuis une dizaine d'années dans son observatoire, sur l'un des pics les plus hauts des Alpes, parmi les neiges éternelles. Le village le plus proche se trouvait à quelque mille mètres sous ses pieds et, de là, sa pitance quotidienne lui était apportée par une fillette de douze ans. Du moins

avait-elle douze ans au début. Mais avec le temps, et grâce au rude exercice qu'il lui fallait faire chaque jour, elle devint une grande, belle et forte jeune fille – et le savant en fit sa femme. Le mariage avait été célébré récemment en l'église du pays et pour tout voyage de noces, les époux étaient montés ensemble jusqu'à leur demeure. Entre les bras d'Angiolina, il y repensa ; il aurait voulu la posséder ainsi, à mille mètres au-dessus des plus proches humains ; car ainsi – à condition qu'il lui eût été donné, comme à l'astronome, de ne pas renoncer à sa tâche propre – il aurait été capable de se lier à elle définitivement, sans réserves.

— Et toi ? demanda-t-il avec impatience, voyant qu'elle ne saisissait pas encore l'intention de son récit, et toi, tu n'aimerais pas que nous allions demeurer sur une montagne, tous les deux ?

Elle hésita. Il fut clair qu'elle hésita. Un élément de cette histoire, à savoir : la montagne, l'avait aussi frappée. Mais où lui ne voyait que l'amour, elle ne voyait, elle, que le froid et l'ennui. Elle le regarda, comprit quelle réponse il exigeait et par pure complaisance, sans le moindre enthousiasme, elle dit :

— Oh ! ce serait magnifique !

Mais il était déjà offensé profondément. Il s'était toujours figuré que le jour où il lui aurait proposé de la faire sienne, elle aurait accepté avec joie toutes les conditions qu'il lui aurait plu de lui imposer. Eh bien, non ! Si haut, elle ne se serait pas sentie à son aise, même avec lui ; et, dans l'ombre, il vit se peindre sur son visage une surprise apeurée à l'idée d'aller perdre sa jeunesse dans une solitude au milieu des neiges ; sa jeunesse, c'est-à-dire ses cheveux, son teint, ses dents, tout ce qu'elle aimait tant offrir à l'admiration publique. Comment osait-il lui proposer une chose pareille ?

Les rôles étaient intervertis. Il lui avait proposé, par figure de rhétorique, c'est vrai ! mais enfin il lui avait proposé d'être sienne et il avait essuyé un refus. Il était consterné.

— Évidemment, dit-il avec une ironie amère, il n'y aurait personne, là-haut, pour te donner des photographies ou pour se retourner dans la rue à ton passage.

Elle eut conscience de l'amertume, mais ne s'offensa point de l'ironie tant il lui semblait qu'elle avait raison. Elle se mit à discuter : là-haut, il faisait froid et elle détestait le froid ; l'hiver elle était malheureuse même en ville. Et puis, on ne vit qu'une fois en ce monde et, dans ces neiges, on courait le risque de vivre moins longtemps, après avoir vécu moins heureux, car on ne lui ferait jamais croire qu'on puisse éprouver un grand contentement à voir passer des nuages, même sous ses pieds.

Au fond, elle n'avait pas tort ; mais qu'elle était froide et peu intelligente ! Il cessa de discuter avec elle : comment aurait-il pu la convaincre ? Il détourna les yeux, perplexe. Que cherchait-il ? Un mot cinglant et vengeur lui eût sans doute rendu le calme. Mais il resta muet, regardant à l'entour la nuit, les lumières disséminées sur la péninsule, puis la tour qui se dressait à l'entrée de l'Arsenal, dominant les arbres ; ombre immobile, d'un bleu livide, campée en plein ciel, on eût dit une combinaison fortuite de lumières.

— Je ne dis pas non, murmura Angiolina pour le radoucir, ce serait magnifique, mais… (Elle s'interrompit. Puisqu'il désirait tant la voir s'enthousiasmer pour cette montagne qu'elle ne verrait jamais, à coup sûr, elle serait bien sotte, pensa-t-elle, de ne pas le contenter :) Oui… Ce serait très beau !

Et elle répéta cette phrase dans un ravissement croissant. Mais lui, plus que jamais blessé au vif par ce mensonge transparent au point de paraître une dérision, il ne quitta du regard l'horizon obscur qu'au moment où elle l'attira contre elle.

— Tu veux me mettre à l'épreuve ? Partons demain ! Partons tout de suite, et je vivrai seule avec toi, toujours !

Dans un état d'âme identique à celui de la matinée, il repensa à Stefano :

— Ah ! j'oubliais ! le sculpteur Balli voudrait faire ta connaissance.

— Vrai ? dit-elle joyeusement ! Moi aussi ! Elle semblait déjà prête à courir chez Balli. J'ai si souvent entendu parler de lui par une jeune fille qui l'aimait beaucoup, que depuis longtemps j'ai envie de le connaître. Où m'a-t-il donc vue ?

Ce n'était pas une chose rare qu'en sa présence elle montrât de l'intérêt pour d'autres hommes, mais comme il en souffrait !

— Il ne savait même pas que tu existais, répondit-il avec brusquerie. Il n'en sait qu'autant que je lui en ai appris.

Il espérait la vexer. Au contraire, elle était enchantée qu'il eût parlé d'elle.

— Mais qui sait, dit-elle avec un accent de méfiance des plus comiques, ce que tu lui auras raconté sur mon compte ?

— Je lui ai raconté que tu es une traîtresse, dit-il en riant.

Elle rit elle aussi et ils se retrouvèrent aussitôt de bonne humeur et en bonne harmonie. Elle se laissa embrasser longuement, et soudain, tout émue, elle lui souffla à l'oreille :

— *Che tèm bokou.*

Il répéta, tristement cette fois :

— Traîtresse !

Elle se contenta alors d'éclater de rire, mais ensuite elle trouva quelque chose de bien mieux : tout en le baisant sur la bouche, elle lui parla, et avec une grâce que jamais il ne devait oublier ; d'une voix tendre, suppliante, au timbre à tout instant nuancé, elle lui demanda plusieurs fois :

— Ce n'est pas vrai, dis, ce n'est pas vrai que je suis une traîtresse ?

La fin de leur soirée fut délicieuse. Un de ces gestes, une de ces trouvailles d'Angiolina suffisait à réduire à néant son doute et sa douleur.

Sur le chemin du retour, il se rappela que Balli devait amener une femme et il s'empressa de mettre Angiolina au courant. Cela n'avait pas l'air de lui déplaire. Un instant après elle demanda, avec une indifférence qu'il était difficile de croire feinte, si Balli aimait vraiment cette femme. Heureux de ce détachement, il répondit avec sincérité :

— Je ne crois pas. D'ailleurs Balli a une singulière façon d'aimer les femmes ; il les aime beaucoup mais toutes également… toutes celles qui lui plaisent.

— Il doit en avoir eu beaucoup, fit-elle pensive.

Et ici, Émilio crut bon de mentir :

— Je ne crois pas.

Le soir suivant, ils devaient se retrouver tous au Jardin Public. Émilio et Angiolina furent les premiers arrivés. L'attente n'avait rien de trop agréable. Il n'avait pas plu mais quand même le sol était humide, à cause du siroco. Angiolina chercha à dissimuler son impatience sous les dehors de la mauvaise humeur, mais elle ne réussit pas à tromper Émilio, lequel fut envahi d'un intense désir de conquérir cette femme dont il avait l'impression qu'elle lui échappait. Par malheur, il se montra ennuyeux ; il le sentit et elle ne manqua pas de le lui faire sentir mieux encore. Comme il lui demandait, en lui serrant le bras :

— M'aimes-tu autant qu'hier soir ?

Elle répondit sèchement :

— Oui, mais ce ne sont pas des choses à répéter à tout instant.

Balli arriva du côté de l'Aqueduc, donnant le bras à une femme aussi grande que lui.

— Elle n'en finit pas, dit Angiolina, émettant aussitôt sur cette personne l'unique jugement qu'à cette distance il lui fût possible d'émettre.

Balli, s'étant approché, fit les présentations :

— Marguerite, *Ange* !

Il tenta, dans l'obscurité, de distinguer les traits d'Angiolina et il approcha tellement son visage du sien que pour lui donner un baiser il lui eût suffi d'allonger les lèvres. « Un ange, pour de vrai ? » Non satisfait encore, il frotta une allumette et éclaira une figure toute rose qui, très sérieuse, se prêta à l'examen. Ainsi éclairée dans la nuit, elle avait des transparences adorables ; les grands yeux clairs, où le jaune de la flamme pénétrait comme dans une eau limpide, brillaient avec une heureuse douceur ! Sans se troubler, Balli promena ensuite son allumette devant Marguerite et fit apparaître une face pâle et pure, des yeux bleus, grands et vifs, qui attiraient et retenaient le regard, un nez aquilin, une petite tête surmontée d'une lourde masse de cheveux châtains. Les yeux, hardis et espiègles, contrastaient violemment avec des traits de Vierge douloureuse. Marguerite profita de la lumière pour se faire voir, d'abord, mais aussi pour considérer Émilio ; puis, comme l'allumette de cire ne voulait décidément pas s'éteindre, elle souffla dessus.

— Maintenant, vous vous connaissez tous. Quant à celui-là – Balli désignait Émilio –, vous le verrez quand il fera clair.

Et il se mit en route avec Marguerite déjà pendue à son bras. Cette fille si grande et si maigre ne devait pas être belle. Son corps reflétait la double expression de son visage : de vivacité et de souffrance. Sa démarche était mal assurée et son pas trop menu, relativement à sa taille. Elle portait une jaquette rouge feu, mais qui, sur son dos modeste, pauvre et légèrement voûté, perdait toute audace ; on eût dit un uniforme sur un enfant. Au contraire, la couleur la plus éteinte, portée par Angiolina, s'avivait.

— Dommage ! murmura Angiolina avec un profond soupir. Une tête si jolie plantée sur cette perche.

Émilio voulut dire quelque chose. Il s'approcha de Balli et lui glissa à l'oreille :

— Très bien, les yeux de ton amie. Je voudrais savoir ce que tu penses de la mienne.

— Les yeux ne sont pas vilains, déclara Balli ; le nez, en revanche, n'est pas parfaitement modelé ; la ligne inférieure est peu accusée. Elle a encore besoin d'un petit coup de pouce.

— Vraiment ! s'écria Angiolina, interdite.

— Je puis me tromper, dit très sérieusement le sculpteur. On verra cela aux lumières.

Lorsqu'elle se jugea assez à distance de son redoutable censeur, Angiolina dit d'une voix mauvaise :

— Comme si elle était parfaite, sa boiteuse !

Au *Mondo Nuovo*, ils entrèrent dans une salle oblongue, fermée d'un côté par une cloison et de l'autre par un vitrage donnant sur le vaste jardin de la brasserie. À leur entrée, le garçon accourut – un jeune homme de façons rustiques, vêtu en paysan. Il monta sur une chaise et alluma deux becs de gaz qui éclairèrent pauvrement la vaste pièce ; puis, toujours sur son perchoir, il se mit à se frotter les yeux jusqu'au moment où Stefano vint le faire descendre en lui criant qu'il lui défendait de s'endormir si haut. Le jeune paysan sauta à terre en s'appuyant sur l'épaule de Balli et se retira, bien réveillé et d'excellente humeur.

Marguerite qui souffrait d'un pied s'était déjà assise ; Balli, prévenant, s'approcha d'elle et lui dit qu'on était sans cérémonie et qu'elle pouvait ôter sa chaussure. Mais elle refusa :

— Il faut toujours souffrir un peu, dit-elle. Ce soir je le sens à peine.

Quel abîme entre cette femme et Angiolina ! Affectueuse et chaste, elle disait son amour sans parler, sans trahir même la moindre intention de le laisser voir, tandis que l'autre, quand elle voulait donner des marques de sa sensibilité, elle se tendait, se remontait comme une machine qui a besoin, pour se mettre en marche, d'une préparation laborieuse.

Mais cela ne suffisait point à Stefano. Il avait dit à Marguerite d'ôter sa chaussure et il insista pour qu'elle obéît jusqu'au moment où elle déclara qu'elle était prête, s'il le lui ordonnait, à ôter ses deux chaussures qui d'ailleurs ne la gênaient nullement et n'étaient point la cause de son mal. Pendant la soirée elle dut, à plusieurs reprises, donner des signes de soumission, car Balli avait dans l'idée de faire voir comment il se comportait vis-à-vis des femmes. Marguerite se prêtait magnifiquement à la démonstration du système : elle riait mais obéissait. En outre, on devinait dans ses propos une certaine aptitude à penser et sa soumission n'en était que d'un meilleur exemple.

Elle essaya d'abord de lier conversation avec Angiolina qui, dressée sur la pointe des pieds, tendait le cou pour se voir dans une lointaine glace et refaire ses boucles. Elle lui parlait de ses douleurs à la poitrine et aux jambes ; elle ne se rappelait pas une époque de sa vie où elle n'eût pas souffert. Sans détourner les yeux du miroir, Angiolina disait des : « Pas possible ! » et des « Pauvre petite ! » puis soudain, avec une belle simplicité : « Moi, je me porte toujours bien. » Émilio, qui la connaissait, réprima un sourire. Il avait discerné, dans ces paroles, l'indifférence totale d'Angiolina pour les maux de Marguerite et aussitôt après sa pleine satisfaction de sa propre bonne santé. Le malheur d'autrui n'avait d'autre effet sur elle que de lui faire mieux

apprécier sa chance.

Marguerite se plaça entre Stefano et Émilio, Angiolina vint s'asseoir la dernière, en face d'elle, et, debout encore, lança au sculpteur une singulière œillade. Un regard de défi, pensa Émilio ; mais Balli l'interpréta plus judicieusement : « Cette chère Angiolina ! dit-il, sans se gêner, elle me regarde comme ça dans l'espoir que je trouverai que son nez est beau. Peine perdue. Son nez, voilà comment il devrait être fait. » Et il traça sur la table, d'un doigt mouillé de bière, la courbe voulue, une ligne épaisse où il eût été difficile de retrouver la forme d'un nez.

Angiolina contempla cette ligne, comme pour l'apprendre par cœur, puis elle se toucha le nez :

— Il est mieux tel qu'il est, dit-elle à mi-voix, d'un air de se moquer de l'opinion des autres.

— Quel mauvais goût ! s'écria Balli sans réussir toutefois à garder son sérieux.

Angiolina commençait à l'amuser beaucoup. C'était visible. Il lui disait des choses désagréables, mais il semblait ne le faire que pour la provoquer à se défendre. Elle-même prenait plaisir à ce jeu. Dans son œil brillait la même complaisance pour Balli que dans l'œil de Marguerite. Une femme copiait l'autre, et Émilio, après quelques vains efforts pour placer un mot, en venait à se demander pourquoi on avait organisé cette réunion !

Stefano, lui, ne l'avait pas oublié. Il suivait sa méthode qui apparemment ne consistait qu'à être brutal. Il le fut même avec le garçon. Il l'accabla de reproches parce qu'il ne lui offrait pour dîner que du veau, à toutes les sauces ; puis, s'étant résigné à manger du veau, il fit son menu et, au moment où le garçon quittait la salle, il lui cria encore, dans un accès de colère injustifiée et comique : « Canaille ! Fils de putain ! » Le garçon riait de bon cœur et il exécuta les ordres reçus avec un empressement extraordinaire. Ainsi ayant dompté autour de lui tout le monde, Balli eut conscience d'avoir donné à Émilio une leçon dans toutes les règles.

Mais celui-ci, même dans les plus petites choses, se révéla incapable d'appliquer le système. Marguerite n'avait pas faim : « Prends garde ! dit Stefano, c'est la dernière soirée que nous passons ensemble ! Je ne peux pas souffrir les simagrées ! » Alors elle se laissa servir. D'un seul coup, l'appétit lui vint, et Émilio songea que jamais Angiolina ne lui avait donné pareille preuve d'amour. Or Angiolina venait justement de déclarer qu'elle ne voulait manger de veau à aucun prix.

— Tu as entendu ? dit Émilio, Stefano n'admet pas les simagrées !

Elle haussa les épaules : elle ne tenait à plaire à personne – et Émilio estima que ce mépris tombait moins sur son ami que sur lui-même.

— Ce dîner de veau, cria Balli la bouche pleine, en regardant en face ses trois compagnons, manque décidément d'harmonie. Vous détonnez ensemble. Toi, noir comme du charbon, elle, blonde comme les blés en fin juin. Beau contraste ! On vous croirait assemblés par un peintre académique. Quant à nous deux, on pourrait faire notre portrait sous le titre : Un grenadier et sa femme blessée.

Avec un sentiment très juste, Marguerite répondit :

— On ne sort pas ensemble pour se faire admirer.

Et Balli, sérieux et brusque même dans ce geste affectueux, la récompensa d'un baiser sur le front.

Angiolina, avec une pudeur inattendue, s'était mise à regarder en l'air. Balli fronça le sourcil :

— Ne faites donc pas la mijaurée ! Comme si vous ne faisiez pas bien pis tous les deux !

— Qui vous l'a dit ? demanda Angiolina avec un coup d'œil sévère du côté d'Émilio.

Celui-ci protesta sottement :

— Pas moi !

— Et alors, que faites-vous ensemble tous les soirs ? Je ne le vois plus ; c'est donc qu'il passe ses soirées avec vous. À un âge si vert, il a besoin d'amour, ce garçon. Adieu les promenades, adieu les parties de billard ! Je me morfonds à l'attendre ou, si je ne veux pas rester seul, je me contente du premier imbécile venu. Ah ! nous avons passé de si bons moments tous les deux : moi, la personne la plus intelligente de la ville, et lui qui occupe le cinquième rang ; et autant dire tout de suite qu'il est second parce que, après moi, il y a trois places vides.

Marguerite, à qui le baiser de Stefano avait rendu toute sa sérénité, eut pour Émilio un bon regard :

— C'est vrai, vous savez. Il me parle constamment de vous. Il vous aime beaucoup.

Angiolina au contraire dut trouver que la cinquième intelligence de la ville, ce n'était pas grand-chose et elle réserva toute son admiration à la première.

— Émilio m'a raconté que vous chantiez si bien. Chantez un peu. J'aimerais tant vous entendre.

— Il ne manquerait plus que ça ! Après dîner, moi, je me repose.

J'ai la digestion aussi difficile qu'un serpent.

Seule Marguerite devina l'état d'esprit d'Émilio. Ses yeux, en se posant sur Angiolina, devinrent graves ; puis elle se pencha vers Émilio pour lui parler de Balli :

— Il est parfois brusque, c'est vrai, mais pas toujours ; et dans ses moments de brusquerie il n'inspire pas la terreur. On fait ce qu'il veut parce qu'on l'aime bien. (Et d'une voix modulée, elle ajouta :) Un homme qui pense n'a rien de commun avec ceux qui ne pensent pas.

On comprenait qu'en parlant de ces derniers elle songeait à des hommes qu'elle n'avait que trop connus, et Émilio, distrait pour un instant de son douloureux embarras, la regarda avec compassion. Elle avait raison d'aimer chez les autres la force qui lui faisait défaut. Faible et douce comme elle était, elle n'aurait pu se défendre toute seule.

— Comme te voilà muet ! s'écria soudain Balli.

Puis, s'adressant à Angiolina, il demanda :

— Il est toujours comme ça pendant les longues soirées que vous passez ensemble ?

Et elle, oublieuse apparemment de ses hymnes d'amour, répondit avec mauvaise humeur :

— Que voulez-vous ? c'est un homme sérieux.

Balli eut la bonne intention de porter secours au pauvre Émilio et il improvisa une apologie un peu outrée :

— Pour ce qui est de la bonté, à lui le premier rang et à moi le cinquième. C'est le seul garçon avec qui j'aie jamais pu m'entendre. C'est mon *alter ego*, mon autre moi-même ; il pense comme moi… et il se range à mon avis aussitôt que je ne suis pas du sien.

L'esprit qui avait inspiré le début de ce petit discours s'était retiré avant la dernière phrase, où Stefano, avec un joyeux entrain, écrasait son ami sous le poids de sa propre supériorité. Émilio ne sut pas faire mieux qu'une ébauche de sourire.

Puis il comprit que ce genre de sourire laissait trop deviner l'effort et, pour mieux jouer la désinvolture, il voulut dire quelque chose. On avait parlé en ville – il ne savait plus chez qui – de faire poser Angiolina pour une figure que Balli devait exécuter. Pour sa part, il n'y voyait aucun obstacle.

— C'est pour la tête seulement, dit-il à Angiolina comme s'il n'avait pas su qu'elle eût accordé davantage sans difficulté.

Mais elle, un instant plus tôt, alors qu'il causait avec Marguerite, avait déjà accepté sans prendre son avis, et, tandis qu'il s'acheminait

vers une péroraison aussi contrainte qu'inutile et déplacée, elle lui coupa brutalement la parole :

— Mais puisque j'ai déjà dit oui !

Balli remercia et dit qu'il ne manquerait pas d'en profiter, mais pas avant quelques mois car il avait beaucoup de travail. Il regarda longuement Angiolina, cherchant la pose qu'il lui ferait prendre. Elle devint rouge de plaisir. Si au moins Émilio avait trouvé un écho à sa souffrance ! Mais non. Marguerite n'était pas jalouse et elle aussi regardait Angiolina d'un œil d'artiste. Stefano, disait-elle, en ferait une belle chose. Et elle parla avec enthousiasme des surprises de l'art, de l'étonnement qu'elle éprouvait toujours à voir se dégager de l'argile une figure vivante.

Balli retrouva bien vite sa brusquerie :

— On vous appelle Angiolina ? Un diminutif, avec cette taille de sapeur ? Angiolina, je vous appellerai. Ou mieux Giolona !

Et depuis lors, il la nomma toujours ainsi, en appuyant sur ces larges voyelles et d'un ton qui était le mépris même. À l'étonnement d'Émilio, elle ne trouvait pas cela désagréable ; jamais elle ne s'en fâcha et quand Balli lui hurlait aux oreilles : « Giolona ! » elle riait comme si on l'eût chatouillée.

Au retour, Balli chanta. Il avait une voix égale, d'un grand volume, mais qu'il adoucissait en la modulant avec goût, avec trop de goût même pour les chansonnettes vulgaires qui composaient son répertoire. Ce soir-là, il en chanta une dont il ne put, en présence des deux femmes, articuler toutes les paroles. Mais ce qu'il ne dit pas, il sut fort bien le faire entendre par la malice et par la sensualité de l'œil et de la voix. Angiolina était ravie.

Il fallut enfin se séparer. Émilio et Angiolina s'arrêtèrent un instant pour regarder l'autre couple qui s'éloignait.

— Quel aveugle ! dit-elle. Comment peut-il aimer ce morceau de bois enfumé qui tient à peine debout ?

Le soir suivant, elle ne laissa pas à Émilio le temps de lui adresser les reproches qu'il avait médités dans la journée. Elle avait encore des choses à lui raconter, des choses étonnantes. Le tailleur Volpini lui écrivait – elle avait oublié de prendre sa lettre – qu'il ne pourrait pas l'épouser avant un an. Un de ses associés s'opposait à son mariage, le menaçant, s'il passait outre à sa défense, de rompre leur contrat et de le laisser sans capitaux.

— Il paraît que cet associé veut lui faire épouser une de ses filles, une petite bossue qui pour tout dire ne lui serait pas mal assortie. Mais Volpini assure que dans un an il n'aura plus besoin de l'argent des

autres et qu'alors il m'épousera, moi. Tu comprends ? (Il n'avait pas compris.) Il y a encore ceci, ajouta-t-elle avec douceur et confusion : Volpini ne peut pas vivre une année entière dans le désir et l'attente…

Pour le coup, il comprit. Il protesta. Comment espérait-elle obtenir de lui pareil consentement ? Et d'autre part, qu'avait-il à objecter ?

— Quelles garanties auras-tu de sa loyauté ? demanda-t-il.

— Celles que je voudrai. Il est prêt à passer un contrat par-devant notaire.

Après un court silence il demanda encore :

— Quand ?

Elle rit :

— Dimanche prochain, il ne peut pas venir. Il veut tout disposer en vue du contrat qui sera prêt d'ici à quinze jours, et puis…

Elle éclata de rire et l'embrassa.

Elle serait sienne ! Ce n'est pas ainsi qu'il avait rêvé de la posséder, mais il l'embrassa à son tour avec effusion et chercha à se persuader qu'il était au comble du bonheur. Sans doute, il devait lui avoir de la reconnaissance. Elle l'aimait – ou enfin elle l'aimait lui aussi. De quoi aurait-il eu à se plaindre ?

Et puis… c'était peut-être la guérison tant espérée. Souillée par le tailleur, possédée par lui, Ange disparaîtrait ; elle serait morte ; et rien ne l'empêcherait plus de prendre du bon temps avec Giolona : d'être gai comme elle aimait que fussent les hommes, d'être indifférent et méprisant, comme Stefano Balli.

V

Stefano l'avait dit : Émilio et lui n'avaient eu pendant quelque temps, et par la faute d'Angiolina, que des rapports plutôt froids. Émilio avait négligé son ami. Il ne s'en était même pas rendu compte, mais Stefano, lui, avait fini par s'en offenser et par renoncer à le poursuivre, encore que cette amitié, comme toutes ses autres habitudes, lui fût chère. Après leur dîner à la brasserie, la rancune de Balli se dissipa. Elle fit place à un doute. N'était-ce pas lui, cette fois, qui avait offensé son ami ? Les souffrances d'Émilio ne lui avaient point échappé, et quand le plaisir que lui avait procuré l'admiration des deux femmes, plaisir intense mais fugitif, se fut évanoui, il se sentit en proie au remords. Pour calmer sa conscience, il se rendit le lendemain à midi chez Émilio dans l'intention de le chapitrer. Un bon raisonnement valait mieux qu'un exemple dans un cas comme celui-là. Et si le raisonnement demeurait sans effet, il servirait à lui rendre, à lui Stefano, le visage d'un ami et à lui ôter cet air de rival heureux qu'il avait pris la veille par une faiblesse due, pensait-il, à sa distraction.

Mlle Amélie vint ouvrir la porte. Cette fille inspirait à Balli un sentiment de compassion peu agréable. Dans son esprit, on n'avait le droit de vivre qu'à condition de posséder la gloire, ou la beauté, ou la force, ou au moins, au moins la richesse. Autrement, non, car on n'était plus qu'un odieux encombrement de la vie des autres. Pourquoi donc vivait-elle, cette pauvre Amélie ? C'était évidemment une erreur de la nature. Quand il ne trouvait pas Émilio chez lui, il lui arrivait de saisir n'importe quel prétexte pour se retirer tout de suite, tant l'attristaient cette face pâle et cette voix éteinte. Elle, par contre, qui entendait partager l'existence de son frère, s'était toujours considérée comme amie du sculpteur.

— Émilio est à la maison ? demanda Balli soucieux.

— Entrez ! Entrez, monsieur Stefano, dit Amélie d'un ton aimable. Émilio ! C'est M. Stefano !… Il y a si longtemps que nous n'avons eu le plaisir de vous voir ! Vous aussi, vous nous oubliez ?

Stefano se mit à rire :

— Ce n'est pas moi qui délaisse Émilio ; c'est lui qui ne veut plus rien savoir de moi.

Tout en l'accompagnant à la salle à manger, elle murmura avec un sourire :

— Oh ! je comprends bien.

Ainsi, ils avaient déjà parlé d'Angiolina.

Le petit appartement des Brentani se composait de trois pièces en enfilade. Au fond du corridor, une seule porte, celle de la salle à manger. Et quand Émilio recevait dans sa chambre, Amélie était prisonnière dans la sienne qui était celle du fond. Plus sauvage encore avec les hommes que son frère avec les femmes, il était rare qu'elle se présentât sans y être invitée. Mais Balli, dès sa première visite, avait fait exception à la règle. Après avoir entendu souvent parler de lui comme d'un homme rude, elle l'avait vu pour la première fois alors qu'elle venait de perdre son père et elle s'était familiarisée avec lui, émerveillée de sa douceur. Stefano était un consolateur exquis. Il savait parler quand il fallait, se taire à temps. Avec discrétion, il était arrivé à discuter cette immense douleur, à la maîtriser, à en régler le cours, à en suggérer au besoin l'expression la plus juste, la plus précise. Amélie s'était accoutumée à pleurer en sa compagnie et il était venu souvent la voir, se complaisant dans un rôle qu'il avait conscience de jouer si bien. Puis, cet aiguillon disparu, il avait interrompu ses visites. La vie de famille lui convenait mal ; et, à lui qui n'aimait que les choses belles et déshonnêtes, l'affection fraternelle que lui offrait une fille laide ne pouvait inspirer que de l'ennui. C'était du reste la première fois qu'elle lui adressait un reproche, car elle trouvait naturel qu'il allât chercher ses distractions ailleurs qu'auprès d'elle.

En dehors d'une magnifique table en bois sombre marqueté, seul témoin de la splendeur passée des Brentani, la petite salle à manger ne contenait qu'un sofa un peu usé, quatre sièges de forme semblable mais non identique, une grande chaise à bras et une grande armoire. L'ensemble de la pièce donnait une impression de pauvreté, rendue encore plus vive par le soin avec lequel étaient entretenues ces pauvres choses.

En entrant, Balli pensa à l'office de consolateur dont il s'était si bien trouvé. Il lui semblait revoir un lieu où il avait souffert lui-même, mais très doucement souffert. Il savourait le souvenir de sa propre bonté et il se dit qu'il avait eu tort d'en éviter si longtemps le théâtre. Ici plus que nulle autre part il se sentait un homme supérieur.

Émilio le reçut avec une amabilité d'autant plus attentive qu'il tenait à dissimuler la rancœur qui couvait en lui. Il ne voulait pas que Balli pût s'apercevoir du mal qu'il lui avait fait. Il le lui reprocherait, certes, et âprement, mais en se gardant de découvrir sa propre blessure. Il le traitait proprement en ennemi.

— Quel bon vent t'amène ?

— Je passais devant chez vous et j'ai tenu à venir saluer Mlle Amélie que je n'avais pas vue depuis si longtemps ! Je lui trouve bien meilleure mine.

Elle avait en effet les joues rouges et ses bons yeux gris étaient très animés.

Émilio la regarda sans la voir. La désinvolture de Stefano, qui ne semblait plus se souvenir des événements de la veille, accrut soudain sa fureur :

— Tu t'es bien amusé, toi, hier soir, et un peu à mes dépens.

Cette manifestation de ressentiment étonna d'autant plus Stefano qu'elle était fort déplacée en présence d'Amélie. Il exprima sa surprise. Il n'avait rien fait dont son ami ait eu sujet de s'offenser. Ses intentions avaient au contraire été telles qu'il aurait plutôt cru mériter des remerciements. Déjà, pour mieux repousser l'attaque, il perdait la conscience de ses torts. Il se voyait pur et sans tache.

— Nous parlerons de cela une autre fois, dit-il par égard pour Amélie.

Mais celle-ci se retira en dépit de Stefano qui, peu pressé d'entrer dans des explications, s'efforçait de la retenir.

— Je ne vois guère ce que tu as à me reprocher.

— Oh ! rien, dit Émilio, qui, abordé de front, ne trouva pas mieux que cet acquiescement ironique.

Stefano, convaincu maintenant de son innocence, se fit plus précis. Il avait agi exactement comme il s'était promis d'agir au moment où il lui avait proposé de lui donner une leçon. S'il s'était mis lui-même à bêler d'amour, qu'en serait-il résulté de bon ? Giolona devait être traitée comme il l'avait traitée et il espérait qu'avec le temps Émilio en viendrait là. Il ne croyait pas, il ne pouvait pas croire qu'une femme de ce genre fût prise au sérieux. Il la décrivit en reprenant à peu près les termes dont Émilio s'était servi quelques jours auparavant. Il l'avait trouvée si ressemblante au portrait qu'il lui en avait tracé qu'il lui avait été facile de la deviner du premier coup tout entière.

Mais Émilio avait beau entendre, de la bouche de son ami, ses propres discours, il n'était nullement convaincu. Il répondit qu'il avait sa manière à lui de faire la cour aux femmes et qu'il ne saurait se comporter différemment, la douceur étant, à son avis, une condition essentielle des plaisirs amoureux. Cela ne voulait d'ailleurs pas dire qu'il prenait Angiolina trop au sérieux. Il lui avait proposé le mariage, peut-être ?

Stefano rit de bon cœur. Émilio avait changé étrangement, et étrangement vite. Il n'y avait pas une semaine – il ne s'en souvenait donc plus ? – son propre état lui causait tant d'inquiétude qu'il en était à demander secours aux passants !

— Je ne t'empêche pas de chercher ton plaisir, mais je trouve que tu n'as pas la mine d'un homme qui s'amuse beaucoup.

Le fait est qu'Émilio avait une mine fatiguée. Sa vie n'avait jamais été très joyeuse, mais du moins, depuis la mort de son père, avait-elle été très calme. Son organisme souffrait du changement de régime.

Discrète comme une ombre, Amélie voulut traverser la salle à manger, Émilio l'arrêta pour faire taire Balli, mais ensuite les deux hommes furent incapables d'abandonner le sujet qui leur tenait à cœur. Stefano dit en plaisantant à Amélie qu'il la prenait pour arbitre d'un litige qu'elle ne devait pas connaître.

— Quand deux vieux amis comme nous se disputent, le mieux qu'on puisse faire est de trancher le débat les yeux fermés.

On s'en remettrait au jugement de Dieu qui avait été inventé pour les cas de ce genre.

Mais le jugement de Dieu ne pouvait plus être aveugle puisque Amélie avait déjà compris de quoi il s'agissait. Elle jeta vers Stefano un regard plein de gratitude, un regard tel qu'on n'aurait jamais cru ses petits yeux gris capables d'une expression aussi intense. Enfin, elle trouvait un allié, et l'amertume qui l'accablait depuis si longtemps se résolvait en un grand espoir. Elle fut sincère.

— Je sais ce que vous voulez dire. Vous avez mille fois raison. (À en juger par le son de sa voix, elle semblait moins donner raison qu'implorer du secours.) Il suffit de le voir comme je le vois, toujours distrait, toujours triste ; je ne lis plus sur son visage que la hâte de fuir cette maison où il me laisse tellement seule !

Émilio l'écoutait avec inquiétude, craignant que ces plaintes ne dégénérassent, comme de coutume, en pleurs et en sanglots. Mais non. En parlant à Balli de son grand chagrin, elle restait calme et souriante.

Stefano qui, dans le chagrin de la pauvre fille, ne voyait autre chose qu'un allié contre Émilio, en scandait les expressions par des gestes réprobateurs à l'adresse de son ami. Mais bientôt les discours d'Amélie n'appelèrent plus de tels gestes. Elle raconta en riant qu'un jour, comme elle se promenait avec Émilio, elle avait eu le loisir d'observer qu'il donnait des signes d'inquiétude chaque fois qu'apparaissaient au loin des figures féminines d'une certaine taille et d'une certaine couleur : très grandes, très blondes. « Ai-je bien vu ? » Et elle rit, heureuse de voir que Stefano l'approuvait. « Alors, vrai ? Si grande, si

blonde ? » Il n'y avait rien d'hostile à Émilio dans ces mots légèrement moqueurs. Elle s'approcha de lui et lui posa la main sur la tête, fraternellement.

Balli confirma :

— Grande comme un soldat du roi de Prusse et si blonde qu'on pourrait dire incolore.

Émilio se mit à rire, mais il restait obsédé par la jalousie :

— On aimerait être sûr qu'elle ne te plaît pas.

— Il est jaloux de moi, vous entendez ! de moi, son meilleur ami ! hurla Stefano indigné.

— C'est concevable, dit Amélie doucement, comme pour faire appel à son indulgence.

— Non, ce n'est pas concevable, protesta le sculpteur. Comment pouvez-vous trouver concevable une pareille infamie ?

Elle ne répondit pas mais elle resta sur ses positions avec l'air assuré d'une personne qui sait ce qu'elle dit. Elle croyait avoir profondément médité sur ce point et avoir pénétré l'état d'esprit de son malheureux frère. En réalité, elle avait puisé sa certitude dans son propre sentiment. Elle était toute rouge. Tels accents de ce dialogue retentirent dans son âme comme le son des cloches dans le désert ; lointains, très lointains, ils parcoururent d'énormes espaces vides, les mesurèrent et, en les remplissant soudain, les rendirent sensibles, y distribuèrent en abondance joie et douleur. Longuement, elle se tut. Elle oublia qu'on parlait de son frère et pensa à elle-même. Oh ! chose étrange ! chose merveilleuse ! Il lui était arrivé déjà de parler de l'amour, mais autrement, sans indulgence, parce que l'amour était défendu. Eh quoi ? Elle avait donc pris au sérieux cet impératif qu'on lui avait crié aux oreilles dès son enfance ! Elle avait détesté, méprisé ceux qui ne s'y étaient point soumis et, en elle-même, elle avait étouffé toute velléité de révolte. Elle avait été jouée, dupée ! Balli était la vertu et la force, Balli qui parlait, lui, avec tant de sérénité, de cet amour qui, à ses yeux, n'avait jamais pris figure de faute ! Il devait avoir beaucoup aimé ! Avec cette voix douce et ces yeux bleus souriants il ne cessait d'aimer toutes les choses, tous les hommes – et elle-même…

Stefano resta à dîner. Un peu troublée, Amélie avait annoncé qu'on ferait maigre chère, mais Balli eut la surprise de constater que, chez les Brentani, on mangeait fort bien. Depuis des années, Amélie passait une bonne part de son temps à la maison et elle s'était faite bonne cuisinière, ce qui convenait très bien au palais délicat d'Émilio.

Stefano ne s'était pas fait prier pour rester. Il gardait l'impression qu'il avait eu le dessous dans sa dispute avec Émilio et il attendait sa

revanche, satisfait qu'Amélie lui donnât raison, l'excusât, le soutînt, se rangeât de son côté sans réserve.

Pour Amélie et pour lui, le repas fut très gai. Il bavardait. Il narrait des épisodes de sa première jeunesse, riche d'étonnantes aventures. Faute d'argent, il se tirait d'affaire en usant d'expédients plus ou moins délicats mais toujours joyeux ; et quand cette pauvreté menaçait de devenir misère, quelque secours imprévu ne manquait pas de lui tomber du ciel. Il raconta, par exemple, avec force détails, comment il avait échappé à la faim grâce à la récompense que lui avaient donnée les propriétaires d'un chien perdu.

Il avait eu constamment de la chance. Ses études terminées, il battait le pavé de Milan, décidé à accepter l'emploi d'inspecteur que lui offrait une maison de commerce. La sculpture n'est pas un métier. S'obstiner à n'en point exercer d'autre, c'eût été mourir de faim au bout de deux mois ! Passant un beau jour devant une salle où étaient exposées les œuvres d'un sculpteur mort depuis peu, il entra. Il allait dire un dernier adieu à son art. Dans la salle, il rencontra un de ses amis et tous deux se mirent en devoir de démolir impitoyablement les ouvrages exposés. Plein d'amertume à la pensée de sa situation désespérée, Balli trouvait tout médiocre et insignifiant. Il pérorait à haute voix, avec chaleur : cette critique devait être sa dernière œuvre. Mais soudain, devant le morceau que le défunt maître, frappé par la maladie qui allait l'emporter, avait laissé inachevé, Balli s'arrêta, s'émerveilla, changea de ton. Cette ébauche représentait une tête de femme au profil énergique, aux traits décidés, indiqués d'un pouce rude et néanmoins exprimant avec force la pensée et la douleur. Stefano s'émut bruyamment. Il découvrait chez le sculpteur disparu un artiste capable d'ébauches magistrales, mais qui cédait ensuite à un fâcheux académisme, oubliant ses impressions fraîches, ses premières émotions pour ne plus se souvenir que des dogmes impersonnels : ces préjugés de l'art ! « Oui, très juste ! » murmura à côté de lui un vieux monsieur à lunettes ; et il s'approcha de l'ébauche jusqu'à la toucher du bout de son nez. Balli continuait à s'extasier ; il trouva des mots touchants à la gloire de cet artiste qui serait mort en emportant son secret dans la tombe, si la mort précisément ne l'avait, pour une seule fois, obligé à le livrer.

Le vieillard détourna les yeux de la statue pour considérer le critique. Ce fut un hasard si Stefano se présenta comme sculpteur plutôt que comme agent commercial. L'autre, un original riche tel un personnage de conte de fées, lui confia la commande de son propre buste d'abord, puis de son monument funéraire ; pour finir, il se souvint de lui dans son testament. Balli eut du travail pour deux ans, de l'argent pour dix.

— Comme ce doit être beau, s'exclama Amélie, de connaître des personnes si bonnes et si intelligentes !

Balli protesta. Il décrivit son mécène avec une franche antipathie. Ce vieillard prétentieux lui avait fait la vie dure : toujours à ses côtés, lui imposant de fournir chaque jour une certaine somme de travail ! Véritable bourgeois, sans goût personnel, il n'aimait de l'art que ce qu'on lui en faisait aimer à force d'explications. Chaque soir Balli était fatigué d'avoir travaillé et discouru. Sa vie ne différait guère de celle de l'inspecteur commercial qu'il avait failli devenir. Quand le vieux mourut, il prit le deuil. Mais afin de le porter plus allègrement, de plusieurs mois, il ne toucha pas à l'argile.

Le beau destin que le destin de Balli ! Comblé de bienfaits, il n'était pas même obligé à les payer de gratitude. La richesse, le bonheur lui étaient dus. Pourquoi se serait-il étonné de les obtenir ? Pourquoi aurait-il eu à remercier les messagers que la Providence lui envoyait chargés de présents ? Amélie, sous le charme, écoutait le récit merveilleux de Stefano et en elle se fortifiait cette conviction que la vie était bien autre chose que ce qu'elle avait cru. Pour elle et pour son frère, la vie avait été dure : c'était normal ; douce, pour Balli : c'était tout à fait naturel ! Le bonheur de cet homme lui inspirait de l'admiration et elle aimait en lui la force et la sérénité qui avaient été les principes de sa fortune.

Au contraire, Émilio, plein d'amertume et d'envie, prêtait à tout cela une oreille hostile. Balli, lui semblait-il, se vantait de sa chance comme d'un mérite. À lui, Émilio, il n'était jamais rien arrivé d'heureux ; rien même d'inattendu, car dans sa vie le malheur s'annonçait de loin, se dessinait peu à peu. Il avait toujours eu le temps de le regarder longuement en face et quand, sous une forme ou sous une autre – pauvreté, mort des êtres qui lui étaient chers –, il avait eu à le subir, il y était déjà préparé. Ainsi, il avait souffert plus longtemps mais moins intensément, et tant de revers n'avaient jamais secoué la triste inertie qu'il attribuait à cette destinée incolore, uniforme et désespérante. Jamais il n'avait inspiré un sentiment fort : amour ou haine. Le vieillard si injustement détesté par Balli ne s'était pas présenté pour faciliter sa carrière. La jalousie inonda son âme au point que même l'admiration d'Amélie pour Stefano le tourmenta. Aussi contribua-t-il pour sa part à animer l'entretien : il lutta pour conquérir l'attention de sa sœur.

Mais en pure perte. Qu'aurait-il pu dire qui figurât dignement à côté de la singulière autobiographie de Stefano ? Sa passion présente, oui, mais faute de pouvoir en parler, il fut aussitôt enfermé, au deuxième rang, dans les limites de sa littérature, de sa personnalité intellectuelle. Tout son effort n'aboutit qu'à illustrer le récit de son ami

de quelques idées générales. Stefano, d'ailleurs, sans en bien prendre conscience, flaira la lutte, et son éloquence en devint aussitôt plus vive, plus colorée, plus diverse. Jamais Amélie n'avait été l'objet d'un tel souci de plaire. Elle écoutait les confidences du sculpteur et elle ne s'y trompait pas, elle sentait qu'il les lui faisait à elle, qu'il parlait pour la séduire – et elle se donnait toute à lui. Certes, aucun rêve d'avenir ne traversait l'esprit de la pauvre fille. Elle jouissait simplement du présent, de cette heure où elle se voyait, non plus effacée comme à l'ordinaire et dénuée d'importance, mais au contraire désirée.

Ils sortirent ensemble. Émilio eût préféré la laisser, mais elle lui rappela la promesse qu'il lui avait faite la veille. Il ne fallait pas que cette fête se terminât si vite. Stefano se joignit à elle. Il lui semblait que l'affection d'Amélie pourrait combattre chez Émilio l'influence d'Angiolina ; quelques minutes plus tôt, il luttait pour se placer entre le frère et la sœur, mais cela, c'était déjà oublié !

Elle fut prête en un clin d'œil, ayant trouvé même le temps de mettre en ordre sur son front les boucles d'une chevelure fine, mais qui semblait plutôt semée de taches que colorée. Ses gants à demi enfilés, elle invita Stefano à sortir avec un sourire qui traduisait son vœu de lui être agréable.

Dans la rue, elle semblait plus insignifiante que jamais, vêtue de noir, une petite plume blanche au chapeau. Stefano la plaisanta au sujet de la petite plume. Il assura néanmoins qu'Amélie était charmante et sut cacher la mauvaise humeur que lui inspirait l'idée d'avoir à traverser la ville en compagnie d'une demoiselle d'un goût assez pervers pour arborer un signal blanc à si peu de distance du sol.

L'air était tiède mais brumeux. De blanches nuées envahissaient un ciel vraiment hivernal, et Sant'Andrea, avec ses arbres aux longues branches nues, pas encore taillées, présentait, sous la lumière diffuse, l'aspect trompeur d'un paysage de neige. Un peintre, faute de pouvoir rendre la tiédeur de l'air, aurait nécessairement fixé cette illusion.

— À nous trois nous connaissons toute la ville, murmura Balli.

Sur la promenade, ils avaient dû ralentir leur marche. Dans ce grandiose et triste décor, devant la mer toute blanche, la foule turbulente et joyeuse s'agitait comme une fourmilière, sans gravité.

— C'est vous qui connaissez tout le monde, dit Amélie qui se rappelait être venue souvent en ces lieux sans s'y être trop fatiguée à saluer.

Au contraire, toutes les personnes qui passaient adressaient à Balli un salut amical ou respectueux ; les saluts lui venaient même des équipages. Elle se sentait bien auprès de lui, heureuse de cette promenade triomphale, comme si une part des hommages rendus au

sculpteur lui était destinée à elle.

— Si je n'étais pas venu, quelle catastrophe ! dit Balli en répondant par un beau mouvement de tête mesuré à une vieille dame qui s'était penchée pour le voir à la portière de sa voiture. Les gens seraient rentrés chez eux bien déçus.

On était sûr de le rencontrer le dimanche à la Promenade : il fêtait le dimanche comme un ouvrier, avec Brentani qui, toute la semaine, restait enfermé dans son bureau.

— Ange ! dit tout bas Amélie avec un rire discret. Elle venait de la reconnaître à la description qu'on lui en avait faite et au trouble de son frère.

— Ne ris pas, je t'en prie ! dit Émilio, confirmant cette découverte. Lui aussi voyait quelque chose de nouveau : le tailleur Volpini, un petit homme tout mince, rendu plus effacé encore par le voisinage de la femme splendide à côté de laquelle il marchait fièrement, allongeant le pas avec effort. Les deux hommes saluèrent et Volpini leur répondit avec une gentillesse exagérée.

— Il est de la même couleur qu'elle, dit Stefano en riant.

Émilio protesta : comment pouvait-on comparer cette paille à cet or ? Il se retourna et vit qu'Angiolina s'inclinait pour parler à son compagnon qui, lui, levait la tête mais qui, en fin de compte, n'était pas bossu. À coup sûr, ils parlaient d'eux.

Quand ils se trouvèrent de nouveau en ville et sur le point de se séparer, Amélie, que le sentiment d'être bientôt rendue à son habituelle solitude rendait déjà muette et qui éprouvait le besoin de dire quelque chose pour rompre le silence qui pesait sur elle, Amélie, seulement alors, demanda avec qui était Angiolina. « C'est son oncle », dit Brentani très sérieusement, après une légère hésitation, tandis que Stefano, le voyant rougir, lui jetait un coup d'œil ironique. Le regard innocent de sa sœur lui faisait honte. Comme Amélie aurait été surprise d'apprendre ce qu'était le grand amour de son frère, cet amour à cause duquel elle avait déjà tant souffert !

— Merci ! dit Amélie en prenant congé de Stefano.

Oh ! quel doux souvenir elle eût conservé de ces heures si, par malheur, elle ne s'était pas aperçue juste à ce moment que Balli, incapable d'articuler un mot, luttait contre un bâillement qui lui paralysait la bouche.

— Vous vous êtes ennuyé ! Merci d'autant plus.

Tant d'humble bonne grâce émut Stefano qui voulut aussitôt témoigner à Amélie un peu d'affection. Il s'excusa : le bâillement, chez lui, était nerveux. Il prouverait d'ailleurs qu'il ne s'ennuyait pas en leur

compagnie, car il leur imposerait souvent la sienne.

De fait, il tint parole. Il eût été difficile d'expliquer ce qui le poussait chaque jour à monter l'escalier des Brentani pour aller prendre le café chez eux. La jalousie, probablement. Il luttait pour se conserver l'amitié d'Émilio. Mais Amélie ne pouvait pas en deviner si long. Elle pensait que, s'il multipliait ses visites, c'était par affection pour son frère et elle était heureuse de cette affection qui rejaillissait sur elle.

Entre le frère et la sœur il n'y eut plus de disputes. Émilio – aveugle comme il l'était, il n'en éprouvait aucune surprise – sentait que sa sœur le supportait, le comprenait mieux, et que cette bienveillance nouvelle s'étendait à son amour. Abordait-il ce sujet, le visage d'Amélie s'illuminait. Elle cherchait à le faire parler d'amour ; elle ne lui conseillait jamais de prendre garde, d'être prudent ou de quitter Angiolina. Pourquoi aurait-il dû la quitter puisqu'elle était son bonheur ? Un jour, elle lui demanda à faire sa connaissance et plusieurs fois elle exprima le même désir. Mais Émilio se garda bien d'y accéder. Elle ignorait tout de cette femme, sinon que c'était une créature qui ne lui ressemblait en rien, un être doué de plus de force et de vie, et il plaisait à Émilio d'avoir créé dans l'esprit de sa sœur une Angiolina si différente de la vraie. Quand il se trouvait avec Amélie, il aimait cette figure fictive, il l'embellissait, y ajoutait toutes les qualités qu'il eût été content d'admirer chez l'Angiolina réelle, et le jour où il comprit qu'Amélie collaborait à la construction du personnage, il en éprouva une grande joie.

À propos d'une femme qui, pour suivre un homme qu'elle aimait, avait vaincu tous les obstacles, préjugés de classe et d'intérêts, elle murmura un jour à l'oreille d'Émilio : « Elle ressemble à Angiolina. »

« Oh ! Si c'était vrai ! » pensa-t-il tout en se donnant l'air d'approuver. Puis il se persuada qu'elle lui ressemblait en effet, en ce sens du moins qu'élevée dans un autre milieu elle lui eût ressemblé et il finit par sourire. Et, d'autre part, pourquoi supposer qu'Angiolina se serait laissé arrêter par des préjugés ? À travers l'ennoblissante pensée d'Amélie, son amour pour Angiolina se para un instant de toutes les illusions.

En réalité, cette femme qui bravait les obstacles, c'est à Amélie qu'elle ressemblait. Amélie, dans ses mains longues et blanches, sentait une force énorme, capable de briser les plus fortes chaînes. Seulement, dans sa vie, il n'y avait pas de chaînes à briser. Elle était libre. Personne n'exigeait d'elle des résolutions, de la force, de l'amour. Comment parviendrait-elle à la dépenser, cette grande force enclose dans son frêle organisme ?

Cependant Balli buvait son café à petites gorgées. Il s'étalait, bien à son aise, dans le vieux fauteuil, songeant qu'à pareille heure il avait naguère la mauvaise habitude de discuter avec des artistes, à la brasserie. Comme il était mieux ici, entre ces deux êtres paisibles qui l'admiraient et qui l'aimaient !

Entre les deux amants, son intervention ne fut pas moins malheureuse. Ses brefs rapports avec Angiolina lui avaient déjà donné le droit de lui dire une foule d'insolences qu'elle subissait en souriant et sans se croire le moins du monde offensée. Il s'était d'abord contenté de les lui dire en bon italien, avec des aspirations et de douces inflexions toscanes – et c'était pour elle autant de caresses. Mais quand les mots les plus rudes, les plus grossiers du dialecte triestin commencèrent à lui pleuvoir sur le dos, elle ne s'en fâcha point davantage. Elle sentait – Émilio aussi le sentait – qu'ils étaient dits sans fiel, qu'ils résultaient d'un certain pli des lèvres, d'une innocente habitude de la bouche. C'était bien là le pire ! Un soir, Émilio, à bout de patience, pria Balli de ne plus les accompagner :

— Je souffre trop à la voir vilipender de la sorte.

— Vrai ? fit Balli en ouvrant de grands yeux.

Sans mémoire, comme toujours, il avait cru bien faire en agissant de nouveau ainsi « pour guérir Émilio ». Il se laissa convaincre et, de quelque temps, n'alla plus troubler leurs amours.

— Je ne sais pas me comporter autrement avec une femme comme celle-là.

Alors Émilio eut honte et, plutôt que d'avouer sa faiblesse, se résigna à supporter les façons de son ami.

— Viens quelquefois avec Marguerite.

Le « dîner de veau » se répéta à plusieurs reprises, ramenant toujours les mêmes épisodes : Émilio condamné au silence, Marguerite et Angiolina à genoux devant Balli.

Un soir pourtant Balli s'abstint de crier, de commander, de se faire adorer et fut, pour la première fois, un compagnon au goût d'Émilio.

— Comme tu dois te sentir aimé par Marguerite ! lui dit ce dernier, au retour, pour lui dire quelque chose de gentil.

Les deux femmes marchaient devant eux, à quelques pas.

— Malheureusement, répondit Balli avec calme, je crois qu'elle en aime bien d'autres de la même façon. C'est un cœur exquis. (Émilio tombait des nues.) Et maintenant, silence ! dit Stefano en voyant que les deux femmes s'étaient arrêtées pour les attendre.

Le lendemain, Balli, profitant d'un instant où Amélie avait à faire à

la cuisine, raconta qu'une erreur de la poste lui avait par hasard révélé que Marguerite donnait des rendez-vous à un autre.

— À un artiste ! ajouta-t-il avec rage. Cela m'attrista d'abord profondément. Quelle infamie, pensais-je. Là-dessus, je fais mon enquête, mais au moment où je crois avoir découvert mon rival je m'aperçois que j'ai deux rivaux. La chose devenait beaucoup moins grave. Je daigne pour la première fois prendre quelques renseignements sur la famille de Marguerite qui se compose, me dit-on, de sa mère et d'une ribambelle de sœurs très jeunes. Tu saisis ? Elle doit pourvoir à l'éducation de ce pensionnat. (Et d'une voix que l'émotion rendait profonde, Stefano conclut :) Figure-toi qu'elle n'a jamais accepté de moi un centime. Je veux qu'elle me dise tout, qu'elle me raconte tout… Je l'embrasserai une dernière fois, je lui dirai que je ne lui garde pas rancune et je la quitterai en conservant d'elle le plus doux souvenir.

Cela dit, il alluma une cigarette et retrouva instantanément un front serein. Quand Amélie rentra, il chantonnait à mi-voix :

Qu'elle confesse d'abord son crime et ensuite qu'elle meure !

Le soir même, Émilio raconta l'histoire de Marguerite à Angiolina. Elle eut un élan de joie qu'elle ne parvint pas à dissimuler. Puis elle comprit qu'elle devait se le faire pardonner par Émilio. Mais ce fut difficile : c'était si pénible pour lui de voir le sculpteur conquérir en se jouant et en riant ce qu'il ne pouvait pas, lui, obtenir au prix de tant de souffrances.

À ce moment-là, il était d'ailleurs victime d'une étrange illusion. Un rêve, de ceux qu'il avait coutume de faire tout éveillé, lui inspirait cette conviction qu'il avait été le corrupteur d'Angiolina. Ne lui avait-il pas tenu, lors de leurs premières rencontres, de beaux discours sur les femmes honnêtes et sur l'intérêt ? Il ne pouvait pas savoir ce qu'elle était avant d'être instruite à son école. Comment n'avait-il pas deviné que seule une Angiolina honnête eût été une Angiolina toute à lui ? Il recommença à la sermonner, mais d'autre façon. Puis, comprenant que la froide complexité des théories n'était pas faite pour elle, il réfléchit longuement à la meilleure méthode à suivre pour la rééduquer. En songe, il la caressait comme si déjà elle fût devenue digne de lui. Et à ce songe il essayait de conformer la réalité, car, pensait-il, le plus sûr moyen pour lui inspirer le désir d'être respectée, c'était de lui montrer combien le respect est une douce chose. En sorte qu'il ne cessait d'être à genoux devant elle, c'est-à-dire dans la position la plus propre à être jeté par terre le jour où elle croirait opportun de lui donner un coup de pied.

VI

Un soir du début de janvier, Balli, de fort méchante humeur, se promenait tout seul le long de l'Aqueduc. La compagnie d'Émilio, en visite chez des amis avec sa sœur, lui manquait et il n'avait pas encore remplacé Marguerite.

Le ciel était clair malgré le siroco qui, depuis le matin, opprimait la ville. L'air humide et froid semblait vouer à une mort rapide le carnaval anémique qui s'ouvrait, ce soir-là, par un premier bal masqué. « Oh ! avoir un chien pour lui faire mordre ces mollets ! » pensa Balli en voyant passer deux « pierrettes », jambes nues. Ce carnaval, parce qu'il était mesquin, lui inspirait des colères de moraliste. Colères qu'il oublierait plus tard, bien sûr, pour se mêler à la fête, car il aimait le luxe, les couleurs, le bruit. Mais pour le moment, il croyait assister au prologue d'une triste comédie. Il voyait se creuser peu à peu le tourbillon qui bientôt arracherait l'artisan, la couturière, le petit bourgeois à l'ennui d'une vie humble et uniforme pour les entraîner finalement à la douleur. Les uns reviendraient meurtris à la vieille ornière devenue plus rude, les autres ne retrouveraient plus jamais le carême.

Il bâilla de nouveau. Sa propre pensée l'ennuyait. « Ça sent le siroco », songea-t-il ; et il regarda la lune lumineuse posée sur une colline comme sur un socle.

Puis ses yeux s'arrêtèrent sur trois formes humaines qui descendaient l'Aqueduc. Toutes trois se tenaient par la main. Au milieu, un petit homme trapu ; à droite et à gauche, deux figures féminines grandes et sveltes. L'ironie du contraste le frappa et il résolut d'en tirer un petit groupe allégorique. Les deux femmes seraient vêtues à la grecque, l'homme en redingote. Il donnerait aux femmes le rire puissant des bacchantes ; sur la face de l'homme, il imprimerait les marques de la fatigue et de l'ennui.

Mais quand il vit de près le trio, il oublia cet aimable projet. Une des deux femmes était Angiolina et l'autre une certaine Julie, une fille pas très belle qu'Angiolina lui avait présentée ainsi qu'à Émilio. Il ne connaissait pas l'homme, qui passa à deux pas de lui, souriant, la tête haute, le visage orné d'une grande et majestueuse barbe brune. Ce

n'était pas Volpini : Volpini était roux.

Giolona riait de son rire sonore et doux. L'homme, à n'en pas douter, n'était là que pour elle et c'était par sa grâce que Julie bénéficiait d'un serrement de main. Stefano le sentit avant même de savoir pourquoi et il s'amusa de sa propre intuition au point d'oublier son ennui. « Voilà une occupation originale. Je vais faire l'espion. » Il les suivit, se tenant dans l'ombre, sous les arbres. Angiolina riait beaucoup, presque sans arrêt. Julie, pour prendre part à la conversation, devait se pencher en avant, car les deux autres ne semblaient pas toujours se rappeler qu'elle existât.

L'observation d'un manège si apparent n'exigeait pas d'exceptionnelles facultés. Elle les exigea de moins en moins. À quelques pas du café de l'Aqueduc le groupe s'arrêta. L'homme lâcha Julie qui s'écarta discrètement et il prit dans ses deux mains les mains d'Angiolina. Il lui demandait quelque chose ; il approchait du sien son visage hirsute. De loin, on eût pu croire qu'ils s'embrassaient. Enfin ils entrèrent dans le café, avec Julie.

Ils s'étaient assis dans la première salle, à côté de la porte, et de telle façon que Stefano ne pouvait voir que la tête de l'homme. Du moins la voyait-il en pleine lumière : une face toute noire, encadrée d'une abondante barbe qui lui arrivait jusqu'aux yeux, sous un crâne chauve, jaune et luisant. « Le marchand de parapluies de *Via Barriera* ! » Un marchand de parapluies ! Pauvre Émilio ! Mais tant mieux : le ridicule métier de son rival serait son salut. Balli pensa qu'il saurait lui présenter la scène de l'Aqueduc sous un jour tellement grotesque qu'il y trouverait plutôt à rire qu'à se torturer. Balli ne doutait jamais du pouvoir de son esprit.

Le marchand de parapluies regardait constamment du même côté et Balli, mû par sa conscience d'honnête espion, voulut s'assurer qu'Angiolina se trouvait bien de ce côté-là. Il entra donc. Il avait deviné juste. Angiolina était assise contre le mur. En face d'elle, Julie, parfaitement isolée, absorbait à petits coups une liqueur transparente et dense ; malgré la grande attention qu'elle y apportait, elle était la moins occupée des trois et ce fut elle qui aperçut Stefano et donna l'alarme. Trop tard. Il avait eu le temps de voir les mains s'unir de nouveau sous la table et d'être frappé par l'expression affectueuse avec laquelle Angiolina regardait le marchand de parapluies. Émilio avait raison : ces yeux pétillaient, crépitaient comme si quelque chose brûlait dans leur flamme. Balli envia l'homme à la barbe. Comme il se serait trouvé mieux à sa place qu'à la sienne !

— Bonsoir ! cria Julie.

Et il comprit, avec indignation, qu'elle s'attendait à le voir venir à

elle. S'il lui était arrivé de la supporter toute une soirée, c'était pour ne pas quitter Angiolina et Émilio. Il sortit sans hâte, adressant à Angiolina un petit signe de tête. Elle s'était blottie dans son coin pour paraître moins près de son compagnon et elle regardait Stefano avec des yeux éloquents, prête à sourire pour peu qu'il lui en eût donné l'exemple. Mais il ne sourit pas et, détournant ses regards, dédaignant de répondre au salut du marchand de parapluies, il franchit fièrement la porte.

« Comme nous avons été expressifs ! pensa-t-il. Elle m'a prié de ne rien dire à Émilio et moi, je lui ai répondu qu'il saurait tout dès ma prochaine visite. »

Il considéra de nouveau le marchand de parapluies. Cette calvitie, cette barbe, cette face de Roger Bontemps ! Oh ! si Émilio pouvait voir ça !

— Bonsoir, monsieur Balli ! prononça derrière son dos une voix respectueuse.

C'était Michel. Il arrivait à point.

Avec une décision prompte, Stefano le pria d'aller chez Émilio Brentani, de le ramener tout de suite s'il était chez lui et, s'il n'y était pas, d'attendre son retour. Sitôt l'ordre reçu, Michel s'éloigna en courant.

Balli, impatient, s'adossa à un arbre devant le café. Il saurait empêcher Émilio de s'en prendre au marchand de parapluies ou à Angiolina. Il trouverait moyen de le calmer et, du coup, de le rendre libre pour toujours de ce lien.

Julie parut sur la porte et scruta des yeux la rue. Mais comme elle était en pleine lumière et Balli dans l'ombre, elle ne le découvrit pas. Balli resta immobile. Peu lui importait qu'on le vît ou non. Julie rentra puis ressortit avec Angiolina et le marchand de parapluies. Les deux amoureux n'osaient plus se tenir par la main ! D'un pas rapide, tous trois prirent la direction du café Chiozza. Ils fuyaient ! Jusqu'au Chiozza, Stefano n'avait qu'à les suivre puisque Émilio devait arriver par ce côté-là, mais quand ils tournèrent à droite, vers la gare, il se trouva bien embarrassé. L'impatience le rendait furieux. « Si Émilio ne vient pas à temps, je congédie Michel ! »

Jusqu'à une certaine distance, il fut servi par son excellente vue. « Ah ! les canailles ! » gronda-t-il en constatant que le marchand de parapluies se croyait désormais assez en sûreté pour ressaisir la main de sa belle. Un instant plus tard il les perdait de vue dans l'ombre de hautes maisons, et quand Émilio, enfin, arriva, les coupables étaient hors d'atteinte. Stefano accueillit son ami par ces mots :

— Dommage ! Tu as manqué un spectacle qui eût été salutaire pour toi…

Et, dans l'espoir, peut-être, que les autres se seraient arrêtés pour les attendre, il entraîna Émilio vers la gare.

Émilio avait deviné qu'il s'agissait d'Angiolina. Il consentit à accompagner Balli et, chemin faisant, le questionna comme s'il n'avait pas le moindre soupçon de ce qu'on voulait de lui. Puis il eut conscience que le nœud qui lui serrait la gorge était l'effet du cruel ridicule où il se débattait. Oh ! avant tout, se libérer de cette chose affreuse. Il s'arrêta. Il voulait savoir où on le menait, sinon il ne bougeait plus.

— Explique-toi. Il s'agit d'Angiolina, naturellement ? Tu aurais fort à faire pour m'en dire plus que je n'en sais. Finissons donc cette comédie.

Il se tut, content de lui. Il eut surtout sujet de l'être quand il s'aperçut que Balli déférait à son désir, Balli, soudain sérieux, lui raconta par quel hasard il avait rencontré Angiolina et l'avait surprise en flagrant délit.

— Aussi flagrant que dans une alcôve. Cet homme était là pour elle, et non pour Julie, et Angiolina était là pour lui. Si tu avais vu comme il la regardait, comme il lui caressait les mains ! Ce n'était pas Volpini, tu sais…

Il s'interrompit pour considérer Émilio et examiner si le calme qu'il montrait ne provenait pas de la présomption que le compagnon d'Angiolina était tout simplement son fiancé.

Émilio feignit la surprise :

— Pas Volpini ? (Et consciencieusement, il demanda :) En es-tu bien sûr ?

Mais il savait que Volpini n'était pas à Trieste et il n'avait même pas songé à lui.

— Quelle question ! Je connais Volpini… et puis je connais aussi l'autre : le marchand de parapluies de *Barriera Vecchia*. Celui qui vend des parapluies ordinaires, de couleur.

Ici prit place une description détaillée du personnage sous la double lumière dorée du gaz – et des yeux d'Angiolina. Chauve, et pourtant si noir !

— C'est un phénomène de la nature car, sous quelque lumière qu'on le regarde, il reste noir. (Stefano acheva son récit :) Comme je n'ai aucune raison d'avoir pitié de toi, j'en éprouve uniquement pour cette pauvre Julie. Le marchand de parapluies n'a pas sous la main un ami

comme moi à charger des tristes comparses de ses joyeuses aventures. La victime, ce fut elle ! Elle dut se contenter d'un petit verre de rossolis alors qu'Angiolina se fit servir en grande pompe un chocolat et des quantités de galettes chaudes.

Émilio semblait prendre intérêt aux spirituelles remarques de son ami. Il n'avait plus même besoin de se forcer pour jouer l'indifférence ; dans un premier effort, il avait si bien raidi ses traits qu'il aurait pu s'endormir sans perdre son sourire stéréotypé, ni son air calme. Une simulation de cette sorte n'affectait pas que son épiderme ; elle le pénétrait profondément ; elle l'envahissait au point qu'il ne trouvait plus qu'elle en lui ; elle et une grande lassitude, un immense dégoût de lui-même, de Stefano, d'Angiolina. Il pensa : « Quand je serai seul, ça ira mieux. »

— Maintenant allons nous coucher, conclut Balli. Tu sais où retrouver Angiolina demain. Quelques mots d'adieu et ce sera fini entre vous, comme entre Marguerite et moi.

L'avis était bon, mais peut-être eût-il mieux valu ne point le donner.

— C'est ce que je compte faire, dit Émilio. (Et très sincèrement il ajouta :) Par exemple, je ne promets pas que ce sera demain. Demain, je voudrais bien me coucher de bonne heure.

— Allons, allons ! tu es mon digne ami, fit Stefano avec une profonde admiration. En une seule soirée tu as reconquis tout le terrain que tu avais perdu dans mon estime par plusieurs mois de stupidité. Je rentre chez moi. Tu m'accompagnes ?

— Quelques pas seulement, dit Émilio. Il est tard ; j'étais sur le point de me mettre au lit quand ton domestique m'a appelé.

Il bâilla ; on voyait trop qu'il déplorait cet appel intempestif.

Une fois seul, il ne sut plus que faire. Il ne se retrouvait plus. Il prit le chemin de sa maison dans l'intention d'aller se coucher.

Mais, arrivé au café Chiozza, il ne put s'empêcher de regarder vers la gare, vers cette partie de la ville où Angiolina filait le parfait amour avec son marchand de parapluies. « Tout de même, pensa-t-il – et non seulement l'idée, mais les mots traversaient son esprit –, si elle passait par là ! Je pourrais le lui dire tout de suite, que tout est fini entre nous. Ce serait magnifique. Tout serait fini pour de bon et je pourrais m'endormir d'un sommeil paisible. »

Il s'appuya contre une borne. Plus il attendait, plus, en lui, grandissait l'espérance de la voir ce soir même. « Elle doit passer ! Il faut qu'elle passe ! »

Pour n'être pas pris au dépourvu, il médita aussi les paroles qu'il allait lui adresser. Gentilles ? Pourquoi pas ? « Adieu, Angiolina. J'ai

voulu te sauver et tu m'as tourné en dérision. » Oui, il n'était qu'un objet de dérision pour elle, comme pour Balli ! Une rage impuissante lui gonfla la poitrine. Enfin il se réveillait, et toute cette émotion, toute cette rage le faisait beaucoup moins souffrir que l'indifférence où, tout à l'heure, la présence de Stefano le condamnait, et qui l'opprimait comme les murs d'une prison. Des mots gentils à Angiolina ? Ah ! mais non ! Quelques mots brefs, froids et durs : « Je savais bien que tu étais ainsi faite. Je ne suis nullement surpris. Demande-le à Stefano. Adieu. »

Il se mit à arpenter la rue pour se calmer. Il s'échauffait à combiner ces phrases dans sa tête. Ce n'était pas assez cruel ! Ce n'était offensant que pour lui-même… Un vertige, alors, l'emporta : « En pareille circonstance, pensa-t-il, on ne parle pas, on tue. » Mais il eut si peur de sa propre pensée qu'il se ressaisit aussitôt. « La tuer ne me sauverait pas du ridicule », se dit-il, comme si vraiment il en avait eu l'intention. Il ne l'avait pas eue, certes ; et tout de même, une fois rassuré, il lui fut agréable de se représenter en imagination vengé par la mort d'Angiolina. Une telle vengeance, en effaçant tout le mal que cette femme avait causé, lui permettrait de la pleurer. Déjà il se sentait envahi d'une tendresse qui lui tirait les larmes des yeux.

Ensuite il pensa qu'il lui faudrait user à l'égard d'Angiolina du système qu'il avait adopté avec Balli. Ces deux ennemis devaient être traités de même sorte. Il lui dirait, à elle, qu'il ne la quittait pas à cause de sa trahison – il ne s'attendait que trop à être trahi ! – mais à cause du vulgaire personnage qu'elle lui avait donné pour rival. Jamais il ne poserait ses lèvres sur les traces de pareils baisers ! Tant qu'il s'agissait de Balli, de Leardi et, mon Dieu, même de Sorniani, il avait fermé les yeux. Mais un marchand de parapluies ! Dans l'obscurité il étudia la grimace de dégoût qui accompagnerait ces derniers mots.

À chaque nouvelle phrase dont il faisait l'épreuve, un rire nerveux lui coupait la parole. Allait-il discourir ainsi toute la nuit ? Il était d'autant plus nécessaire d'en finir sans tarder. Angiolina reviendrait probablement chez elle par la rue de Romagne. Avec son pas rapide, il avait le temps de l'y rejoindre. Il n'avait pas achevé cette pensée que déjà, heureux de pouvoir prendre une décision qui coupât court au doute dont son esprit était embrumé, il se mit à courir. Tout d'abord, le mouvement le soulagea. Mais une nouvelle idée le fit hésiter et il ralentit son allure. S'ils revenaient par là, ne serait-il pas plus sûr, pour les joindre, de monter la rue Fabius Sévère du côté du Jardin Public et de redescendre par la rue de Romagne ? La course ne lui faisait pas peur et il allait s'engager dans ce chemin interminable, quand il crut apercevoir, à la hauteur du café Fabris, Angiolina et Julie, accompagnées d'un homme qui devait être le marchand de parapluies. De loin, il reconnut l'allure gracieusement sautillante d'Angiolina – sa

démarche habituelle quand elle voulait plaire. Il cessa de courir. Il avait tout son temps pour les rattraper. Il put même penser sans exaspération aux premiers mots qu'il allait lui dire. Pourquoi entourer cette aventure de tant de mystère et de complications ? C'était une aventure banale, et d'ici quelques minutes elle serait liquidée de la façon la plus simple.

Arrivé au pied de la côte, rue de Romagne, il ne vit plus les trois personnes. Elles devaient avoir pris de l'avance. Il pressa le pas, saisi d'un doute qui l'essoufflait au moins autant que la montée. Et si ce n'était pas Angiolina ? Comment ferait-il, toute la nuit, pour triompher d'une agitation sans cesse renaissante ?

À quelques pas de ceux qu'il poursuivait, il croyait encore reconnaître Angiolina et ses amis. Cette illusion le calma un instant. Il est si facile d'être calme quand on est en mesure et sur le point d'agir.

De fait, ce groupe rappelait celui qu'avait décrit Stefano. Un gros homme trapu, entre deux femmes. Il donnait le bras à l'une d'elles, celle qui, de loin, avait la démarche d'Angiolina. De près, on ne distinguait plus rien de remarquable dans sa façon de se mouvoir. Émilio la regarda bien en face, de ce regard calme et ironique qu'il avait étudié avec tant de soin. Et il éprouva une grande surprise en découvrant ce visage inconnu – un visage de vieille femme, sec et ridé.

Déception douloureuse. Dans son désir de ne pas quitter sans plus ces gens auxquels il avait attaché son espoir, il eut l'idée de leur demander si par hasard ils n'avaient pas rencontré Angiolina. Il songeait déjà à la manière dont il la dépeindrait. Puis il eut honte : au premier mot, ils auraient deviné tout. Il continua son chemin d'un pas de plus en plus rapide qui bientôt dégénéra en course. Il voyait devant lui la route blanche. Un long morceau de route. Et après le tournant, il y en aurait un autre, aussi long ; puis un autre encore. Interminable ! Mais il fallait sortir de l'incertitude, et son incertitude du moment, c'était celle de la présence d'Angiolina sur cette route.

Pour la centième fois, il rumina le discours qu'il lui adresserait tout à l'heure – ou sinon, le lendemain matin. Avec une froide dignité (plus grandissait son agitation, plus il se rêvait calme), il lui dirait que pour se libérer de lui, elle n'aurait eu qu'un mot à dire, un seul mot. Il eût mieux valu éviter de lui infliger ce ridicule : « Je me serais retiré tout de suite : il était superflu de me faire chasser de ma place par un marchand de parapluies. » Il répéta cette phrase plusieurs fois, y apportant quelques retouches, cherchant à mettre au point le son de sa voix qu'il rendait toujours plus ironique, plus coupante. Il s'arrêta quand il s'aperçut que, dans son effort pour trouver le ton, il hurlait.

Pour éviter la boue épaisse accumulée au milieu de la route, il

suivait les bas-côtés, mais, sur le sol parsemé de gravier, il fit un faux pas, chercha un point d'appui contre un mur de clôture et se meurtrit les mains à ses aspérités. La douleur physique exaspéra son désir de vengeance. Il se sentait plus bafoué que jamais, comme si Angiolina était pour quelque chose dans sa maladresse. De nouveau, il crut la reconnaître au loin. Un reflet, une ombre, un mouvement d'ombre, tout prenait l'apparence du fantôme qui le fuyait. Il se remit à courir pour la rejoindre, non plus calme et préparé à l'ironie, mais avec le ferme propos de la traiter brutalement. Cette fois encore ce n'était pas elle, et toute la violence à laquelle le malheureux Émilio était sur le point de s'abandonner reflua en quelque sorte contre lui-même, lui coupa le souffle, lui ôta toute possibilité de réfléchir et de contrôler ses actes. Il se mordit la main comme un forcené.

Il arrivait au bout de sa longue course. La maison d'Angiolina, haute et solitaire : une caserne silencieuse. Façade blanche, éclairée par la lune ; toutes fenêtres fermées.

Il s'assit sur un petit mur et chercha des raisons d'être calme. À le voir dans cet état, on eût pu croire qu'il venait d'apprendre la trahison d'une femme jusqu'alors fidèle. Il regarda ses mains déchirées. « Ces blessures, pensa-t-il, c'est quelque chose de nouveau. » Elle ne l'avait pas encore traité ainsi… mais toute cette fatigue, toute cette douleur préludaient peut-être à sa guérison. Là-dessus, une pensée cruelle : « Si je l'avais possédée je ne souffrirais pas tant. » S'il l'avait voulu, énergiquement voulu, elle aurait été à lui. Au lieu de cela, toute son étude avait été de mettre dans leur liaison une idéalité qui avait fini par le rendre ridicule, même à ses propres yeux.

Il se leva, plus tranquille mais plus las. Lui seul était coupable de ce qui arrivait. Le malade, l'individu bizarre, ce n'était pas Angiolina, c'était lui. Et cette conclusion accablante accompagna son retour.

Après avoir guetté, une dernière fois, le passage d'une femme qui rappelait Angiolina, il eut l'énergie de fermer la porte. Pour ce soir c'était fini. Ce qu'il avait jusqu'alors espéré ne pouvait plus se produire.

Il alluma sa bougie, exécutant chaque geste avec lenteur pour retarder le plus possible le moment où il se trouverait étendu sous ses couvertures sans avoir plus rien à faire et sans pouvoir dormir.

Il lui sembla que dans la chambre d'Amélie on parlait. Il crut d'abord à une hallucination. Il prêta l'oreille. Pas de cris ; le ton d'un paisible entretien. Sans bruit, il entrouvrit la porte ; le doute n'était plus possible : Amélie parlait à quelqu'un. « Oui, oui, c'est exactement ce que je veux », disait-elle d'une voix posée et très distincte.

Il alla prendre sa bougie et revint. Amélie était seule. Elle rêvait,

couchée sur le dos. Un de ses maigres bras était replié, nu, sous sa tête, l'autre allongé, le long du corps. Sur la couverture grise, sa main de cire était admirable.

À peine sa face fut-elle sous la lumière, elle se tut ; sa respiration devint plus oppressée. Elle semblait souffrir et fit plusieurs tentatives pour changer de position.

Il reporta la bougie dans sa propre chambre et se mit en devoir de se coucher. Finalement ses pensées avaient pris une direction nouvelle. Pauvre Amélie ! Pour elle non plus la vie n'était pas trop gaie. Son rêve, pour autant qu'on pouvait en juger au son de sa voix, devait être agréable, par une réaction naturelle, sans doute, contre la triste réalité.

Peu après, d'autres lambeaux de phrases, tranquillement prononcés, épelés même syllabe par syllabe, retentirent dans la chambre voisine. À moitié nu, il revint à la porte. Les propos d'Amélie s'enchaînaient mal entre eux, mais ils s'adressaient – cela ne faisait aucun doute – à une personne qu'elle aimait beaucoup. Le timbre de la voix comme le son des mots exprimaient une grande bienveillance, une grande douceur. Pour la seconde fois elle dit que l'autre personne, celle à qui elle croyait parler, avait deviné ses désirs : « Comme ça ? Nous ferons comme ça ? Je n'osais l'espérer ! » Là-dessus elle proféra quelques sons indistincts mais dont on devinait qu'ils avaient leur sens dans son rêve ; puis elle trouva d'autres paroles, exprimant toujours la même idée. Émilio resta longtemps debout, l'oreille tendue. À l'instant où il allait se retirer, une phrase complète l'arrêta : « En voyage de noces tout est permis. »

La malheureuse ! Elle rêvait de noces. Il eut honte de surprendre de cette manière les secrets de sa sœur et il ferma la porte. Il oublierait ce qu'il avait entendu. Il ne fallait pas que sa sœur soupçonnât jamais qu'il sût quelque chose de ses songes.

Une fois couché, il ne repensa plus à Angiolina. Longuement il écouta les paroles assourdies, calmes et douces qui lui parvenaient de la chambre d'Amélie. Recru de fatigue et fermé à toute émotion, il se sentait presque heureux. Dès que sa rupture avec Angiolina serait chose faite, il pourrait se consacrer tout entier à sa sœur. Il vivrait selon le devoir.

VII

Il s'éveilla au bout de quelques heures, en plein jour, et il eut immédiatement conscience des événements du soir précédent. Mais non de toute sa douleur ; car il se figurait que la cause de tant d'angoisse avait été l'impossibilité d'une prompte riposte et non point la trahison même d'Angiolina. Cette femme ne tarderait pas à éprouver sa vengeance, et puis son abandon. Quand il aurait donné libre carrière à sa rancune, le dernier lien qui l'attachait à elle serait rompu.

Il sortit sans dire bonjour à sa sœur : d'ici peu, il reviendrait à elle pour la guérir des songes qu'il avait épiés.

L'air était agité et, le long du Jardin Public, le vent et la rude montée le fatiguèrent. Mais cette fatigue ne rappelait en rien la douloureuse lassitude qui l'avait accablé l'autre nuit. Dans le matin clair et frais, il trouvait plaisir à faire un peu d'exercice en plein air.

Il ne pensait pas au discours qu'il allait tenir à Angiolina. Il était trop sûr de son fait pour avoir besoin de répéter la scène, trop sûr de savoir la blesser et lui signifier sa décision de rompre.

La mère d'Angiolina vint lui ouvrir la porte. Elle le conduisit dans la chambre de sa fille qui s'habillait dans la pièce à côté et, comme d'habitude, elle s'offrit à lui tenir compagnie.

Ce dernier retard – encore qu'il s'agît de quelques minutes – le fit souffrir.

— Angiolina est rentrée tard hier soir ? demanda-t-il avec le vague dessein de se renseigner.

— Elle est restée au café jusqu'à minuit avec Volpini, répondit la vieille d'une seule haleine.

Sa voix nasillarde semblait agglutiner les sons.

— Mais Volpini n'est-il pas parti hier ? demanda Émilio, surpris de cette connivence entre la mère et la fille.

— Il devait partir, mais il a manqué le train. Il part maintenant, je pense. C'est juste l'heure…

Émilio resta muet, ne voulant pas faire comprendre à la vieille qu'il ne croyait pas un mot de ce qu'elle disait. Les choses devenaient tout à

fait claires. Plus moyen de le tromper, ni même de réveiller en lui un doute. Le mensonge qu'elles avaient inventé, Stefano l'avait prévu.

Il n'eut pas de peine à accueillir Angiolina en présence de sa mère, avec une mine d'amoureux satisfait. Il éprouvait vraiment une satisfaction. Enfin, il la tenait. Il s'agissait de ne pas céder à cet éternel besoin de tout tirer au clair, de simplifier tout de suite les choses. Il la laisserait parler. Il la laisserait débiter ses mensonges de manière à la prendre sur le fait, et pour de bon.

À peine furent-ils seuls, elle se mit devant la glace pour arranger ses frisons et, sans le regarder, lui raconta sa soirée au café et l'espionnage de Balli. Elle riait, si rose et si fraîche qu'Émilio s'en indigna plus encore que du mensonge.

Elle lui raconta en outre que le retour inopiné de Volpini l'avait beaucoup ennuyée. En le revoyant, elle l'avait salué d'une phrase peu aimable. À peu près ceci : « Tu n'es donc pas encore las de m'importuner ? »

Si elle parlait de la sorte pour lui faire plaisir, elle manquait son but. Émilio sentait que de Volpini et de lui, c'était lui le plus bafoué. Pour le tromper, on avait mis en jeu plus de fourberies et de ruses ; et sans doute n'avait-il pas tout découvert. L'autre s'en laissait conter bonnement et il n'y fallait pas grande astuce. Si, comme il semblait bien, les exploits d'Angiolina servaient au divertissement de sa digne mère, probablement était-ce surtout de lui qu'on riait, tandis que de Volpini, tout sot qu'il était, on en avait un peu peur.

Il fut saisi d'une de ces violentes crises de colère qui le faisaient pâlir et trembler. Mais elle parlait, elle parlait toujours, comme si elle eût voulu l'étourdir – et elle lui donna le temps de se remettre.

Pourquoi désespérer ? Pourquoi s'indigner des lois de la nature ? Angiolina, dès le ventre de sa mère, était perdue. Le plus odieux de l'affaire, n'était-ce pas cet accord entre mère et fille ? Raison de plus pour ne pas lui adresser de reproches. Elle n'en méritait pas ; elle subissait, elle aussi, une foi fatale. Le déterministe convaincu d'autrefois renaissait en lui. Pourtant il ne sut pas renoncer à sa vengeance.

Angiolina avait fini par s'apercevoir de son étrange attitude. Elle se tourna vers lui :

— Tu ne m'as même pas embrassée, dit-elle avec une moue de reproche.

— Je ne t'embrasserai jamais plus ! répondit-il avec calme en regardant ces lèvres rouges auxquelles il renonçait.

Il ne trouva rien à ajouter et il se leva. Non pour partir ; l'idée ne

l'en effleurait même pas : ce n'était pas assez de cette petite phrase, il ne pouvait la considérer comme une juste compensation à tant de souffrances. Il voulait seulement faire croire à Angiolina que, par cette phrase, il lui signifiait leur rupture. C'eût été clore, en effet, par un acte très digne, cette basse liaison.

Elle devina tout et, croyant qu'il ne voulait pas lui laisser le temps de se défendre, elle expliqua d'un ton sec :

— J'ai eu tort, je l'avoue, de te dire que cet homme était Volpini. Ce n'était pas lui. Mais Julie m'avait prié de le laisser croire. Cet homme n'était là que pour elle. Elle est venue nous tenir compagnie une fois : je n'ai pas pu lui refuser de passer une soirée avec elle et son ami. Il en est amoureux, c'est incroyable. Encore plus que toi de moi.

Elle s'interrompit. Elle comprenait, à l'expression de son visage, à quel point il était incrédule, et elle se tut, mortifiée d'avoir débité deux mensonges flagrants. Elle posa les mains sur le dossier d'une chaise et s'y appuya, avec un effort violent, de tout son poids ; sa physionomie devint totalement inexpressive ; elle regardait avec obstination une tache grise sur le mur. Tel devait être son aspect quand elle souffrait.

Alors il éprouva un singulier bonheur à lui révéler qu'il savait tout, vraiment tout et qu'à ses yeux elle était définitivement perdue. Un instant plus tôt, quelques mots lui auraient suffi : le triste embarras de la pauvre fille le rendit loquace. Il eut la pleine conscience d'un grand plaisir. Pour la première fois, une satisfaction sentimentale parfaite lui venait d'Angiolina. Immobile, muette, elle était l'image même de l'amante convaincue d'avoir trahi.

L'entretien prenait un tour de plus en plus gai. Pour la frapper d'un nouveau coup, il lui rappela ce qu'elle avait pris au café, aux frais du marchand de parapluies :

— Julie, un petit verre de liqueur claire ; toi, une tasse de chocolat avec un assortiment de gâteaux.

Mais alors – oh ! douleur ! – elle se défendit énergiquement et son visage s'enflamma sous l'effet de quelque chose qui devait ressembler à la vertu calomniée. Enfin on lui attribuait un crime dont elle n'était pas coupable. Émilio comprit que Stefano devait, sur ce point, s'être trompé.

— Du chocolat ! Moi qui ne peux pas le souffrir ! Du chocolat, moi ! J'ai pris un verre de je ne sais quoi et je ne l'ai même pas bu.

Elle mettait tant de force dans cette déclaration qu'elle n'aurait pu en mettre davantage pour affirmer sa parfaite innocence. On y sentait toutefois un léger accent de regret, comme si elle eût déploré d'avoir consommé si peu, dès lors que ce sacrifice ne suffisait pas à la sauver

devant Émilio. Et c'était proprement à lui qu'elle l'avait fait, ce sacrifice.

Il fit un effort désespéré pour annuler une fausse note qui lui gâtait ces suprêmes adieux.

— Assez ! Assez ! lança-t-il avec mépris. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire – le « vous » était là pour accentuer le caractère solennel de l'événement – : je vous ai aimée et cela seul me donnait le droit d'être traité autrement. Quand une fille permet à un jeune homme de lui dire qu'il l'aime, elle est déjà sienne et elle n'est plus libre.

Cette phrase était assez faible, mais très exacte, trop exacte même, pour un reproche amoureux. En effet, le seul droit sur elle qu'il pût alléguer dérivait du fait qu'il lui avait dit son amour.

Comprenant que, dans une situation pareille, la parole, son esprit d'analyse aidant, le trahissait, il recourut sans transition à ce qui était sa meilleure carte : la menace de rupture. Un instant plus tôt, alors qu'il jouissait de la tristesse d'Angiolina, il pensait encore ne la quitter que dans un avenir assez lointain. Mais la scène se déroulait bien autrement qu'il ne l'avait espéré. Et maintenant, il sentait l'approche d'un péril. Lui-même avait fait allusion à son manque de droits et il était très possible qu'Angiolina, à court d'arguments, acceptât cette suggestion et lui demandât :

— Qu'as-tu donc fait pour moi qui te permette d'exiger que je me conforme à ta volonté ?

Devant ce danger, il recula :

— Je vous salue, dit-il gravement. Quand j'aurai retrouvé mon calme, nous pourrons encore nous revoir. Mais, de longtemps, il est préférable que nous évitions toute rencontre.

Il sortit, non sans l'avoir admirée une dernière fois, pâle, les yeux grands ouverts comme par la frayeur, ne sachant trop, peut-être, si elle ne risquerait pas un dernier mensonge pour le retenir. L'élan dans lequel il sortit de cette maison le porta loin. Mais tout en marchant d'un pas ferme et d'un air inflexiblement décidé, il pensait avec un regret amer à la douleur d'Angiolina, dont il ne pouvait plus savourer le spectacle. À ses oreilles résonnait encore le murmure angoissé qu'elle avait laissé entendre en le voyant partir, et il l'écoutait, pour mieux l'imprimer dans sa mémoire. Il fallait conserver cela. C'était le plus beau don qu'elle lui eût fait.

Le ridicule ne pouvait plus l'atteindre. Plus devant Angiolina, au moins. Elle serait ce qu'elle voudrait. Mais, pendant de longues années, elle garderait le souvenir d'un homme qui l'avait aimée non pour le seul plaisir de l'embrasser, mais de toute son âme, en sorte que la

première offense faite à son amour l'avait meurtri au point de le détourner d'elle. Qui sait ? Un souvenir pareil suffirait peut-être à l'ennoblir. Une angoisse dans la voix d'Angiolina avait de nouveau réduit à rien toutes ses belles conclusions scientifiques.

Une telle agitation le possédait qu'il ne se sentait pas le courage de s'enfermer au bureau. Il retourna chez lui avec l'intention de se coucher. Dans le repos du lit, dans le silence de sa chambre, il pourrait continuer à jouir de la scène avec Angiolina, et la prolonger. En face de sa sœur l'excitation du moment aurait pu l'amener à des confidences, mais il se rappela ce qu'il avait découvert la veille et, la sentant lointaine, tout occupée de ses propres désirs, il ne dit rien. Certes, le temps viendrait où il entourerait de soins la pauvre Amélie, mais ces quelques jours, il voulait encore les consacrer à lui-même, à son amour. Rester confiné chez lui, s'exposer à être questionné lui parut intolérable. Il eut tôt fait de prendre une nouvelle décision.

Il dit à sa sœur qu'il se sentait indisposé et qu'un peu d'air ne lui ferait pas de mal.

Elle ne le crut pas. Jusqu'alors, sans jamais se tromper, elle avait deviné toutes les démarches amoureuses d'Émilio. Ce jour-là, pour la première fois, sa perspicacité fut en défaut. Elle pensa qu'il s'était rendu libre pour passer une journée entière avec Angiolina. C'est que sa physionomie sérieuse était empreinte d'un air de satisfaction qu'elle ne lui avait pas vu depuis longtemps. Elle ne lui demanda rien. Souvent, elle avait tenté d'obtenir de lui des confidences et désormais elle lui gardait rancune de les lui avoir refusées.

Quand Émilio se retrouva dans la rue, seul – et aux oreilles, toujours, le gémissement angoissé d'Angiolina –, il fut sur le point d'aller directement chez elle. Que faire au cours de cette longue journée vide, en proie à une agitation qui, pour n'être pas douloureuse, trahissait pourtant un désir aigu, une attente impatiente, comme si chaque instant pouvait lui apporter il ne savait quoi d'inconnu, une espérance nouvelle, et telle qu'Angiolina ne lui en avait jamais fait concevoir ?

Il lui eût été impossible d'aller chez Balli et il désirait ne pas le rencontrer. Il redoutait même de le voir, et l'unique sensation pénible qu'il éprouvât était cette appréhension, due, croyait-il, au fait qu'il se savait incapable d'imiter le calme de son ami lors de sa rupture avec Marguerite.

Il s'achemina vers le *Corso*. Peut-être Angiolina passerait-elle par là pour se rendre à son travail chez les Deluigi. Il n'avait pas eu le temps de lui demander où elle allait, mais à coup sûr elle n'était pas restée chez elle. S'il la voyait, il lui ferait un salut mesuré, mais gentil. Ne lui

avait-il pas dit qu'une fois calmé il ne demandait qu'à devenir un ami pour elle ? Oh ! comme il l'appelait de tous ses vœux ce calme libérateur – et avec lui le moment où il pourrait de nouveau s'approcher d'elle ! Il regardait à droite et à gauche pour la voir à temps, au cas où il la croiserait dans la rue.

— Eh ! bonjour, Brentani ! Comment va ? Tu es encore de ce monde ? On ne te voit plus.

C'était Sorniani, alerte comme toujours, mais jaune de teint. Ses yeux mobiles – était-ce vivacité ou inquiétude ? – contrastaient avec son visage maladif.

Quand Émilio se tourna vers lui, Sorniani le considéra longuement, avec surprise.

— Tu es souffrant ? Tu as une drôle de mine.

Ce n'était pas la première fois que Sorniani l'abordait par une remarque de ce genre. Sans doute voyait-il sur les autres un reflet de sa propre jaunisse.

Émilio fut heureux d'avoir l'air malade ; faute de pouvoir parler de son infortune, il aurait au moins à se plaindre de quelque chose.

— Il paraît que j'ai une maladie d'estomac, dit-il d'un ton navré. Je m'en moquerais bien, d'ailleurs, si ce n'étaient les idées noires que cela me donne.

Il avait entendu dire que les maux d'estomac rendaient triste et il se complut à décrire cette tristesse. À haute voix, il l'analysait mieux.

— C'est prodigieux ! Je ne me serais jamais figuré qu'une indisposition physique pût se transmuer ainsi, sans qu'on en ait conscience, en une sensation morale. L'indifférence que j'éprouve devant toute chose me désole. Je crois que si toutes les maisons du *Corso* se mettaient à danser je n'y prendrais même pas garde et que si elles menaçaient de me tomber dessus je les laisserais faire.

Il s'interrompit à l'approche d'une femme qui rappelait un peu Angiolina.

— Il fait beau temps, n'est-ce pas, aujourd'hui ? Le ciel doit être bleu, l'air très doux, le soleil splendide. Eh bien, j'en ai la notion, mais non pas le sentiment. Je vois le gris, et je sens gris.

— Moi, je n'ai jamais été malade à ce point-là ! dit Sorniani sans parvenir à cacher sa satisfaction. Je crois même que maintenant je suis tout à fait guéri.

Et il vanta diverses drogues, qui, à l'entendre, opéraient des merveilles.

Émilio éprouva tout à coup un grand désir de se débarrasser de cet

importun qui ne savait même pas écouter en silence. Il lui tendit la main sans rien dire, et fit un pas pour s'éloigner. Déjà, ils se disaient au revoir, mais Sorniani, retenant la main d'Émilio dans la sienne, lui demanda :

— Et tes amours ?

Émilio feignit de ne pas comprendre :

— Quelles amours ?

— Mais cette fille… La blonde Angiolina.

— Ah ! oui, fit Émilio d'un air détaché. Je ne la vois plus.

— Et tu fais bien, s'écria Sorniani avec chaleur en se rapprochant soudain. Ce n'est pas la femme qui convient à un garçon comme toi, surtout si ta santé n'est pas solide. Elle a rendu Merighi à moitié fou… et puis, n'en doute pas, elle s'est fait bécoter par la moitié de la ville.

Le mot « bécoter » blessa Émilio. Si le petit homme jaune n'avait pas touché si juste en caractérisant de la sorte l'expansivité amoureuse d'Angiolina, Émilio n'aurait pas fait attention à son bavardage. Mais maintenant, tout ce que disait Sorniani prenait un air de vérité. Il protesta ; il dit que, autant qu'il la connaissait, il la trouvait très sérieuse et il réussit à irriter Sorniani, lequel, soudain plus pâle – son estomac devait y être pour quelque chose –, en fit entendre de belles à son imprudent provocateur.

— Angiolina sérieuse ? Avant que Merighi ne fût entré en scène, elle s'était sûrement livrée à plus d'une expérience. Toute jeunette, on la voyait déjà trotter par les rues de la vieille ville en compagnie de garçons – elle les aimait encore imberbes – à des heures indues. Merighi arriva à temps pour la transplanter dans la ville neuve qui depuis resta son champ d'action. On l'a vue pendue au bras de tous les jeunes gens riches, toujours avec le même doux abandon de nouvelle mariée.

Suivait une liste de noms déjà connus d'Émilio : de Giustini à Leardi, tous ceux qu'on admirait en effigie dans la chambre à coucher d'Angiolina.

Tous, et pas un de plus. Il était impossible que Sorniani inventât avec tant d'exactitude. Un doute anxieux lui fit monter le sang aux joues : Sorniani, dans son excitation, allait peut-être se nommer lui-même ? Il continua à l'écouter, avec une croissante inquiétude, tandis que son poing se serrait, prêt à frapper.

Mais l'autre s'interrompit pour lui demander :

— Tu ne te sens pas bien ?

— Si, répondit Émilio, admirablement bien au contraire.

Il s’arrêta et pensa qu’il convenait de le faire bavarder encore un peu.

— Mais non, il est impossible que tu te sentes bien. Tu as changé de figure deux ou trois fois.

Le poing d’Émilio se rouvrit. Ce n’était pas le moment de frapper !

— Eh bien, non ! ça ne va pas…

Frapper Sorniani ? La belle revanche ! Il aurait mieux fait de se frapper lui-même. Oh ! comme il l’aimait ! Il se l’avoua avec une angoisse qu’il n’avait jamais ressentie. Lâchement, il se dit qu’il retournerait à elle. Et au plus tôt. Ce matin, il s’était mis en route bien décidé, plein d’énergie, prêt à se venger. Il l’avait accablée de reproches, puis abandonnée. Quelle belle preuve d’intelligence il avait donnée là ! Il s’était puni lui-même. Tous l’avaient possédée – sauf lui. De tous ces hommes, un seul était bafoué : lui. Il se rappela que, dans quelques jours, Volpini allait toucher l’avance qui lui était promise par contrat. Et voilà le moment qu’il choisissait pour se scandaliser d’une inconduite dont il avait toujours eu le soupçon ! Que ferait Angiolina après s’être livrée au tailleur ? C’était facile à deviner ! Puisqu’elle ne se donnait à lui que pour le trahir plus facilement, elle le trahirait, et puisqu’elle n’avait plus Émilio, elle le trahirait avec un autre. Pour lui, elle était perdue. Il voyait ce qui allait se passer, comme si l’avenir eût été étalé devant lui, sur le *Corso* – Angiolina sortait des bras de Volpini écœurée, elle cherchait aussitôt une compensation à de tels dégoûts… Elle le trompait et, cette fois, elle avait ses raisons.

Elle ne serait jamais à lui. Mais ce n’était pas la seule pensée de l’occasion perdue qui le désespérait. Jusqu’alors, il s’était complu béatement au souvenir de ce cri d’angoisse qu’il avait tiré d’Angiolina. Hélas ! C’était si peu dans la vie d’une femme ! Ce n’était rien au prix des joies et des souffrances qu’elle éprouverait entre les bras d’un autre. Pourtant, revenir en arrière était impossible. Pour repousser cette tentation il lui suffisait d’imaginer ce que lui en aurait dit Stefano.

Il se disait aussi que s’il n’avait pas eu à ses côtés ce juge sévère, il se serait peu soucié de sa dignité, surtout maintenant, puisque ce dernier effort pour la sauver n’avait abouti, il le comprenait bien, qu’à enchaîner de façon plus abjecte à Angiolina toutes ses pensées, tous ses désirs.

Depuis cette conversation avec Sorniani, quelques instants s’étaient écoulés, mais le tumulte qu’elle avait suscité dans son cœur ne s’était pas apaisé encore.

Et si elle faisait une tentative pour se rapprocher de lui ? Alors sa dignité ne l’empêchait pas de l’accueillir à bras ouverts. Mais pas

comme autrefois. Il irait droit aux réalités, c'est-à-dire à la possession. Plus de roman ! Il lui crierait : « Je sais que tu as été la maîtresse de tel et tel et je t'aime quand même. Appartiens-moi et dis-moi la vérité pour qu'il ne me reste plus de doutes. » La vérité ? Il avait beau rêver la plus rude franchise, il idéalisait Angiolina. La vérité ? Pouvait-elle, savait-elle la dire ? Même si Sorniani avait exagéré un peu, le mensonge devait être si naturel chez cette femme qu'elle ne s'en libérerait jamais. Une tare congénitale. Il oubliait ce qu'à d'autres moments il avait si clairement perçu, à savoir qu'il avait collaboré avec une étrange ténacité à la construction d'une fausse Angiolina, et que c'était lui qui avait créé le mensonge.

« Comment n'ai-je pas compris, songeait-il, que la seule cause de mon ridicule était le mensonge ! Mais si je sais tout, si je lui dis tout en face, le ridicule disparaît. Chacun a le droit d'aimer à son goût et à sa fantaisie. » Il croyait déjà dire tout cela à Stefano.

Le vent était complètement tombé et le jour avait pris une couleur printanière. Dans une autre disposition d'esprit, Émilio eût envisagé avec joie la perspective d'une pareille journée de liberté. Mais que signifiait une liberté qui n'était pas celle d'aller chez Angiolina ?

Et pourtant les prétextes n'eussent pas manqué pour se rendre aussitôt chez elle. À tout le moins, il avait des reproches tout frais à lui adresser : ces gamins imberbes qui avaient précédé Merighi et dont Sorniani venait de lui parler, il n'avait jamais soupçonné leur existence. « Et puis, non ! dit-il tout haut. Trop de faiblesse me mettrait sous sa coupe. Patience. Dix ou quinze jours. Elle fera les premiers pas. » Patience ? Fort bien ; mais qu'allait-il faire de cette première matinée ?

Leardi ! Le beau garçon blond et robuste, avec son teint de jeune fille et ses traits virils, traversait le *Corso*, sérieux comme toujours, vêtu d'un paletot clair qui convenait bien à ce jour d'hiver un peu tiède. Brentani et lui se saluaient à peine, aussi fiers l'un que l'autre, quoique pour des raisons différentes. Émilio, en face de ce jeune élégant, prenait conscience de sa réputation d'homme de lettres, mais Leardi croyait pouvoir regarder de son haut un homme vêtu sans recherche et qu'il n'avait jamais rencontré dans aucun de ces nobles salons où il était reçu, lui, à bras ouverts. Seulement, il aurait aimé que cette supériorité fût reconnue par Brentani lui-même – et il répondit courtoisement au salut que ce dernier lui adressa. Puis, le voyant s'avancer, la main tendue, il l'accueillit avec plus d'amabilité que de surprise.

Brentani avait cédé à un instinct impérieux. Puisqu'il lui était interdit d'approcher Angiolina, le mieux qu'il pût faire était de s'accrocher à un être qui, dans sa pensée, était étroitement lié à elle.

— Vous profitez aussi du beau temps pour vous promener ?

— Quelques pas avant le déjeuner, dit Leardi, acceptant ainsi la compagnie d'Émilio.

Émilio parla d'abord du beau temps, d'une indisposition dont il souffrait, de la maladie de Sorniani. Il dit ensuite qu'il trouvait déplaisante, chez ce dernier, cette manière qu'il avait de se vanter trop de ses bonnes fortunes. Il parlait avec abondance. Il avait l'étrange sentiment d'être auprès d'un personnage important dans sa propre vie et chaque mot qu'il prononçait tendait à en conquérir l'amitié. Dès qu'il eut fait allusion aux bonnes fortunes de Sorniani, il regarda Leardi anxieusement. Celui-ci ne sourcilla pas – alors qu'Émilio se serait attendu à un sourire de supériorité. Pour lui, un tel sourire, à ce propos, eût été l'équivalent d'un aveu : l'aveu d'une liaison avec Angiolina.

Mais Leardi aussi avait envie de discourir. Il voulait, devant Émilio, montrer qu'il n'était pas sans culture. Après s'être plaint de rencontrer toujours les mêmes visages sur le *Corso*, il en vint à déplorer que la vie de Trieste fût si peu vivante, si peu artistique. Cette ville était vraiment sans ressources.

Cependant, chez Émilio, le besoin de parler d'Angiolina devenait violent. De tout ce que l'autre disait, il ne percevait que le son brut des mots, des syllabes ; il n'y cherchait qu'une ébauche d'un nom d'Angiolina : une occasion, un prétexte à parler d'elle. Il eut la chance de ne pas trouver, mais tout d'un coup, excédé d'avoir à entendre les sottises que Leardi égrenait lentement pour les lui faire mieux apprécier, il l'interrompit sans façons :

— Regardez ! Regardez ! dit-il comme avec surprise, en désignant de l'œil une élégante figure de femme qui ne ressemblait en rien à Angiolina. Mlle Angiolina Zarri !

— Allons donc ! protesta Leardi, fâché d'être interrompu. Je l'ai vue de face. Ce n'est pas elle.

Déjà il reprenait ses lamentations sur le vide des théâtres et le peu d'esprit des dames triestines, mais Brentani était bien résolu à ne plus subir cette conférence :

— Vous connaissez Mlle Zarri ?

— Vous aussi, vous la connaissez ? demanda l'autre avec un étonnement sincère.

Ce fut, pour Brentani, un moment de doute anxieux. Il n'arriverait sûrement pas, par la ruse, à faire parler un homme comme Leardi. Mais puisqu'il lui importait tant de ne rien laisser dans l'ombre de ce qui pouvait lui révéler le vrai caractère d'Angiolina, pourquoi ne

s’adresserait-il pas à Leardi, sans détours, et ne le supplierait-il pas de lui dire toute la vérité ? Seule l’antipathie qu’il éprouvait pour ce garçon l’induisit à plus de réserve :

— Oui. Un ami me l’a présentée.

— J’étais lié avec Merighi. Aussi l’ai-je très bien connue à une certaine époque.

Calme soudain, et tout à fait maître de ses jeux de physionomie, Brentani insista avec un clin d’œil complice :

— Hé hé ! Très bien ?

— Oh ! non, fit Leardi d’un ton sérieux. Comment pouvez-vous croire ?…

Et il se contenta de cette expression de surprise. C’était bien joué.

Émilio comprit que Leardi était impénétrable et il n’insista pas. Il se comporta comme s’il avait oublié la question indiscrètement posée par lui un instant avant et il reprit, de l’air le plus naturel :

— Racontez-moi donc un peu cette histoire de Merighi ! Pourquoi l’a-t-il quittée ?

— Des ennuis d’argent. Il m’écrivit pour me charger de rendre sa parole à Angiolina. Du reste, j’ai entendu dire il y a quelques jours qu’elle était de nouveau fiancée. À un tailleur, je crois bien.

Il croyait bien ! Oh ! Était-il possible de mieux jouer la comédie ? Mais pour la jouer ainsi, pour se contraindre à une feinte si savamment calculée et qui devait lui coûter un effort pénible (pourquoi ne s’était-il décidé à parler d’Angiolina que pressé par Émilio ?) il fallait qu’il eût de bons motifs – une récente, très récente liaison avec cette femme.

Déjà Leardi passait à un autre sujet et bientôt Émilio le quitta. Pour s’éloigner, il allégua de nouveau le prétexte d’une indisposition subite, et Leardi le vit si défait qu’il le crut et même lui témoigna un affectueux intérêt, ce qui obligea Brentani à le remercier d’un mot aimable. Pourtant, comme il le détestait ! Il aurait voulu l’espionner, ce jour-là au moins : il aurait certainement fini par le découvrir aux côtés d’Angiolina. Une colère folle le fit grincer des dents, et aussitôt après il se reprocha cette colère avec amertume et ironie. Savait-il seulement avec qui Angiolina allait le trahir aujourd’hui ? Peut-être avec des gens qu’il ne connaissait même pas. Qu’il lui était donc supérieur ce Leardi, cet imbécile sans idées ! Son calme, quelle vraie science de la vie ! « Oui, pensa Émilio – et il crut penser de quoi faire rougir en même temps que lui toute l’élite du genre humain –, c’est l’abondance excessive des images, dans mon cerveau, qui constitue ma faiblesse. » En effet, Leardi aurait eu beau soupçonner une trahison d’Angiolina, il n’en eût pas moins été incapable d’évoquer une image aussi saisissante

par son relief, sa couleur, son mouvement, que celle qui hantait l'esprit d'Émilio quand il se représentait, lui, Angiolina avec Leardi. Alors seulement il découvrait cette nudité qu'il n'avait fait qu'entrevoir, cette nudité où le drôle le plus vulgaire trouvait du premier coup la satisfaction et la paix. Un acte brutal et bref. La dérision de tous les désirs, de tous les songes. Quant au songeur, la colère l'enveloppait de ténèbres et ainsi disparaissait la vision, tandis qu'à son oreille obsédée retentissait longuement l'écho d'un rire sonore.

À l'heure du déjeuner, Amélie fut obligée de s'apercevoir que l'agitation de son frère n'avait rien de joyeux. Il s'emporta violemment parce que le déjeuner n'était pas prêt : il était pressé et il avait faim. Après cette déclaration il dut manger, ce qui fut pour lui une torture. Puis il resta un moment indécis devant son assiette vide. Eh bien non ! Il n'irait pas chez Angiolina. Ni maintenant, ni jamais. Il souffrait d'avoir offensé Amélie. Il la voyait triste et pâle. Il aurait voulu lui demander pardon. Il n'osa pas. Il sentait que s'il s'attendrissait, au premier mot, il fondrait en larmes comme un enfant. Il finit par lui dire, d'un ton bourru, mais avec l'intention évidente de la radoucir :

— Tu devrais te promener ; il fait un temps superbe.

Sans répondre, elle se retira. Alors lui se mit en colère :

« Ne suis-je pas assez malheureux ? Elle doit pourtant avoir compris dans quel état d'esprit je me trouve. Mon invitation affectueuse aurait dû suffire à la rendre aimable. Pourquoi va-t-elle encore me tourmenter de sa rancune ? »

Il se sentait las. Il se jeta sur son lit tout habillé et aussitôt tomba dans une torpeur qui ne lui ôtait pas la mémoire de ses tristesses. À un certain moment, il releva la tête pour essuyer ses yeux pleins de larmes, et il pensa avec amertume que ces larmes, c'était Amélie qui les lui arrachait. Enfin, il oublia tout.

Quand il se réveilla, le jour baissait. C'était un de ces crépuscules tristes qui suivent les beaux jours d'hiver. Il se retrouva incertain, assis sur son lit. Ces heures, en d'autres temps, il les eût employées à étudier, à lire. Mais vainement, sur l'étagère, ses livres s'offraient à lui. Leurs titres ne promettaient que des choses mortes, incapables de lui faire oublier, fût-ce un instant, la douleur dont il sentait les frémissements dans ceux de son cœur agité.

Il regarda dans la salle à manger et vit Amélie assise près de la fenêtre, penchée sur son métier à tisser. Simulant la gaieté, il lui dit affectueusement :

— M'as-tu pardonné la scène que je t'ai faite aujourd'hui ?

Elle leva les yeux une seconde à peine :

— N’en parlons plus, fit-elle avec douceur ; et elle se remit à l’ouvrage.

Préparé à des reproches, il fut déçu de la trouver si calme. Tout était donc calme autour de lui. Tout, lui-même excepté ? Il s’assit près d’elle et admira comme les fils de soie s’appliquaient exactement au dessin. Il cherchait, sans la trouver, une seconde phrase.

Mais elle ne la lui demandait pas. Elle ne souffrait plus de cet amour qui avait bouleversé son existence et dont elle s’était d’abord tant lamentée. Une fois de plus Émilio se demanda : « Pourquoi ai-je rompu avec Angiolina ? Pourquoi vraiment ? »

VIII

Stefano s'était mis en tête de guérir définitivement son ami. Le soir même, il vint assister au dîner d'Émilio. Il ne montra tout d'abord aucun empressement à s'informer de ce qui était survenu. Il attendit qu'Amélie s'éloignât pour demander, les yeux au plafond et sans s'arrêter de fumer :

— J'espère qu'elle a compris à qui elle avait affaire ?

Émilio répondit oui avec quelque forfanterie, mais il eût été bien en peine de dire un mot de plus sur le même ton.

Amélie reparut bientôt. Elle raconta comment son frère lui avait cherché querelle à déjeuner.

— C'est très mal, disait-elle, d'accuser une femme parce que le repas n'est pas prêt. (Cela dépendait de la force du feu et, dans les cuisines, l'usage du thermomètre était encore inconnu.) Du reste, ajouta-t-elle avec un bon sourire à l'adresse de son frère, il ne faut pas lui en vouloir. Il était rentré de si mauvaise humeur que s'il n'avait pas trouvé prétexte à s'emporter, sa colère rentrée lui eût sûrement fait du mal.

Balli ne sembla pas établir de relation entre cette mauvaise humeur et les événements de la veille :

— Moi non plus, je n'étais pas à approcher ce matin, dit-il pour maintenir la conversation sur un ton léger.

Émilio protesta : quant à lui, il s'était levé d'excellente humeur.

— Tu ne te rappelles donc pas comme j'étais gai ?

Amélie avait mis beaucoup de grâce dans le récit de leur dispute. On voyait que son seul but était d'amuser Stefano. Elle avait oublié sa rancune et, du même coup, les excuses de son frère qui se sentait par là profondément offensé.

Quand les deux hommes se trouvèrent seuls dans la rue, Balli commença :

— Tu vois comme nous sommes libres maintenant tous les deux ? N'est-ce pas mieux ainsi ?

Et il s'appuya affectueusement au bras d'Émilio.

Mais l’autre ne l’entendait pas de cette oreille. Comprenant que son devoir était de répondre du même ton, il dit :

— Tu as bien raison, c’est mieux ainsi, mais je ne crois pas être capable de goûter, d’ici longtemps, les charmes de ce nouvel état. Pour le moment je me sens très seul, même auprès de toi.

Sans en être prié, il raconta sa visite rue Fabius-Sévère. Il ne dit pas qu’il y était déjà allé la nuit. Il parla de ce cri angoissé d’Angiolina.

— C’est cela qui m’a ému. Pas autre chose. Il était dur pour moi de la quitter juste à l’instant où je me sentais aimé d’elle.

— Garde ce souvenir, dit Stefano avec un sérieux insolite, et ne la revois plus jamais. En même temps que ce cri d’angoisse, rappelle-toi l’état dans lequel te mettait ta jalousie et le désir te passera de te rapprocher d’elle.

— Hélas ! avoua Émilio, sincèrement touché par l’affection de Balli, la jalousie ne m’a jamais tant fait souffrir que maintenant. (Il s’arrêta, regarda Stefano dans les yeux et lui dit d’un ton grave :) Promets-moi que tu me raconteras toujours ce que tu apprendras sur son compte. Jamais, jamais tu ne feras un pas vers elle, mais si tu la vois dans la rue avec un autre, tu me le raconteras tout de suite. Promets-le-moi formellement.

Balli hésitait, car il lui semblait singulier de faire une promesse de ce genre.

— Je suis malade de jalousie, et c’est mon seul mal. Je suis jaloux des autres, mais surtout je suis jaloux de toi. Je m’habituerais au marchand de parapluies ; à toi, je ne m’habituerai jamais.

Sa voix n’était pas celle d’un homme qui plaisante : il cherchait à éveiller la pitié afin d’obtenir plus facilement la promesse demandée. Si Balli lui avait dit non, il était déjà prêt à courir immédiatement chez Angiolina. Il ne voulait pas que son ami pût tirer avantage d’un état de choses qui était en grande partie son œuvre. Il le regarda avec un éclair de menace dans les yeux.

Balli devina sans peine ce qui se passait dans l’esprit d’Émilio et il en éprouva une forte compassion. C’est pourquoi il céda et promit solennellement ce qu’on voulut. Ensuite il raconta, à seule fin de distraire Brentani, qu’il regrettait de ne pouvoir fréquenter Angiolina.

— Croyant te faire plaisir, j’avais longtemps pensé à tirer d’elle une petite ébauche.

Et son œil, soudain rêveur, parut suivre le contour d’une figure imaginaire.

Émilio prit peur. Puérilement, il rappela à son ami la promesse qu’il

venait de lui faire :

— Tu t’es engagé. Tant pis pour toi. Tâche de trouver ton inspiration ailleurs.

Balli éclata de rire. Puis, ému par cette nouvelle preuve de la passion d’Émilio, il dit :

— Qui aurait pu prévoir qu’une pareille aventure prendrait tant d’importance dans ta vie ? Si ce n’était pas si triste, ce serait risible.

Alors Émilio se plaignit de son douloureux destin avec assez d’ironie pour écarter de soi tout ridicule. Ceux qui le connaissaient, dit-il, devaient savoir ce qu’il pensait de la vie. Théoriquement, il la tenait pour vide de tout contenu sérieux et en fait il n’avait jamais cru à aucune des félicités qui lui avaient été offertes. Non, jamais il n’y avait cru et jamais il n’avait essayé d’être heureux. Mais se soustraire à la douleur était chose plus difficile ! Dans une vie où il ne restait plus rien que de futile, Angiolina elle-même devenait quelque chose de sérieux et d’important.

En ce premier soir, l’amitié de Balli fut très utile à Émilio. La compassion qui lui était témoignée l’apaisait : d’abord parce qu’il pouvait être sûr, pour le moment, que Stefano et Angiolina ne se rechercheraient pas, et puis, simplement, parce qu’il avait besoin d’être caressé et traité par la douceur. Depuis la veille au soir, il avait vainement cherché où s’accrocher et le manque d’un appui avait été sans doute l’une des principales causes de l’agitation qui l’avait si despotiquement dominé. Il aurait pu s’y soustraire, si l’occasion lui avait été offerte de s’expliquer, de raisonner ou même d’écouter les discours d’un autre.

Il revint chez lui plus tranquille. Une obstination était née en lui, dont il était prêt à se vanter comme d’une force. Il ne se rapprocherait d’Angiolina que si elle l’en priait. Il pouvait attendre et il ne renouerait pas cette liaison en venant à résipiscence.

Mais le sommeil se refusait. Il s’efforçait vainement de le saisir, et cette poursuite l’agitait comme la nuit précédente sa course à travers la ville. Son imagination échauffée édifia de toutes pièces le drame d’une trahison de Stefano. Oui, Stefano le trahissait. Ne lui avait-il pas avoué son intention de prendre Angiolina pour modèle ? Et voici qu’Émilio le surprenait avec elle, dans son atelier, tandis qu’elle posait, à demi nue. Le sculpteur bredouillait des excuses. Émilio le cinglait de quelques phrases brûlantes de haine et de mépris. Il n’avait plus les mêmes scrupules que vis-à-vis d’Angiolina. Ici, il avait tous les droits : ceux d’une longue amitié et ceux que lui donnait une promesse formelle. Et comme elles étaient complexes, ces phrases ! Et pleines de sens ! Enfin, elles s’adressaient à un être capable de les comprendre comme elles

étaient dites.

Il fut délivré de ce cauchemar par la voix d'Amélie qui s'éleva soudain, tranquille et sonore, dans la pièce voisine. Tout heureux d'une telle diversion, il sauta du lit et alla écouter à la porte. Il ne perçut d'abord que des mots sans suite, sans autre lien entre eux que leur commune douceur. On devinait que le désir d'Amélie s'accordait à celui d'une autre personne ; puis Émilio crut comprendre qu'elle voulait donner plus encore qu'on ne lui demandait : elle voulait qu'on exigeât. C'était proprement un rêve de soumission. Le même peut-être que la nuit précédente ? Cette malheureuse s'était construit une seconde vie. La nuit lui concédait un peu de bonheur que le jour lui refusait.

Stefano ! Elle avait prononcé le nom de baptême de Balli. « Elle aussi ! » murmura Émilio avec amertume. Comment ne s'en était-il pas aperçu plus tôt ? Amélie ne s'animait que durant ses visites. Il découvrait même, maintenant, qu'elle avait toujours, vis-à-vis du sculpteur, l'attitude soumise qu'elle prenait en songe. Quand ses yeux pâles se posaient sur lui, ils brillaient d'une nouvelle lumière. Aucun doute possible. Amélie, elle aussi, aimait Stefano !

Émilio, recouché, ne parvenait pas à dormir. Rageusement, il se remémorait les bravades de Stefano, toujours prêt à se vanter des amours qu'il inspirait ; il le revoyait proclamant avec un sourire satisfait que le succès artistique était le seul qui lui manquât. Enfin Émilio tomba dans une torpeur agitée de songes absurdes. Stefano abusait de son pouvoir sur Amélie et lui refusait, en riant, toute réparation. Quand il reprit conscience il ne pensa même pas à rire de son rêve. Entre un homme aussi corrompu que Stefano et une femme aussi naïve qu'Amélie, tout était possible. Il résolut d'entreprendre la guérison de sa sœur. Il commencerait par éloigner de sa maison l'homme qui depuis quelque temps – involontairement sans doute – venait y semer l'infortune. Sans cet homme, sa liaison avec Angiolina eût été plus douce, elle n'eût pas été compliquée de tant d'amère jalousie. La séparation même eût été aujourd'hui plus facile.

Au bureau, Émilio souffrait le martyre. Il lui fallait faire un grand effort pour fixer son attention à son travail. Tout prétexte lui était bon pour s'en distraire et consacrer un instant de plus à bercer, à caresser sa douleur. Son esprit ne semblait plus avoir que cette fonction. Dès qu'il le pouvait, il abandonnait toute autre pensée pour revenir à sa douleur chérie. Il la répandait en lui comme de l'eau sur une terre ardente ; et il éprouvait alors le sentiment de se relâcher d'un effort pénible, de se décharger les épaules d'un insupportable fardeau. C'était comme une détente, comme un retour de tous ses muscles à leur position naturelle. Et quand enfin sonnait l'heure de partir, il se sentait

réellement heureux. Mais son bonheur était court : d'abord, il se plongeait avec volupté dans ses regrets, dans ses désirs qui devenaient toujours plus évidents et plus conformes à une raison interne ; mais sa joie ne durait que jusqu'au moment où quelque pensée de jalousie le traversait et le faisait douloureusement frémir.

Balli l'attendait dans la rue.

— Eh bien ? Comment va ?

— Comme ci, comme ça, répondit-il avec un haussement d'épaules. J'ai passé une matinée atrocement ennuyeuse.

Stefano le vit pâle et abattu, et crut comprendre de quelle sorte d'ennui il s'agissait. Il avait pris le parti d'être doux avec Émilio. Il s'offrit à le raccompagner chez lui : il partagerait son repas et, l'après-midi, ils iraient se promener tous les deux.

Après une hésitation qui échappa à Stefano, Émilio accepta. Il avait pesé un instant la possibilité de repousser la proposition de Balli et de lui dire tout de suite ce qu'il avait désormais le devoir de lui dire. Il eût été lâche en effet de ne pas sauver sa sœur de crainte de perdre un ami. Dans l'acte qu'il méditait, il ne voyait plus qu'une épreuve de courage. Seule l'idée qu'il pouvait malgré tout s'être mépris sur les sentiments d'Amélie le détermina à s'abstenir. « C'est cela, viens ! » répéta-t-il plusieurs fois de suite, et, tandis que Stefano attribuait cette répétition à la gratitude, Émilio avait conscience de ce qu'elle exprimait : il accueillit avec plaisir l'occasion de dissiper ses derniers doutes.

Et de fait, pendant le repas, il put acquérir toute la certitude dont il avait besoin. Comme Amélie lui ressemblait ! Il croyait se voir lui-même à table avec Angiolina : le désir de plaire la mettait dans un embarras qui l'empêchait d'être naturelle un seul instant. Elle ouvrait la bouche pour parler, puis se ravisait et ne disait rien. Et comme elle était suspendue aux lèvres de Stefano ! Peut-être n'entendait-elle même pas ses discours. Elle était tour à tour rieuse et grave par l'effet d'une suggestion qu'elle subissait malgré elle.

Émilio essaya de la distraire mais elle ne l'écoutait point. Balli non plus d'ailleurs, car lui, sans se rendre compte du sentiment qu'il inspirait, en éprouvait par contrecoup le charme, ce qui paraissait à cette sorte d'excitation cérébrale où il se laissait toujours aller quand il se sentait maître absolu de quelqu'un. Avec une grande froideur, Émilio étudiait son ami, le mesurait. Stefano avait totalement oublié le but de sa visite. Il racontait des histoires qu'Émilio connaissait déjà : il parlait pour Amélie. C'étaient des histoires d'un genre qu'il avait déjà expérimenté sur la malheureuse. Des récits, tristes ou joyeux, de cette « bohème » dont Amélie aimait tant le désordre et l'insouciante gaieté.

Quand Stefano et Émilio sortirent, la rancœur qui, depuis si longtemps, sommeillait dans l'âme de ce dernier, s'était accrue jusqu'à prendre des proportions énormes. Une phrase imprudente de Balli la fit déborder : « Tu vois ! nous avons passé une heure tout à fait agréable. »

Émilio aurait voulu pouvoir lui répondre par des insolences. Une heure agréable ? Pas pour lui ! Il se souviendrait de cette heure comme de celles qu'il avait passées entre Stefano et Angiolina, avec la même horreur – car elle lui avait apporté la même jalousie, les mêmes tortures. Il en voulait à son ami, d'abord, de ne s'être pas aperçu de son mutisme ; de s'être soucié de lui assez peu pour croire qu'il s'était amusé ! Mais ce n'était pas tout ! Comment n'avait-il pas vu qu'Amélie, en sa présence, était frappée d'un trouble morbide, saisie d'une agitation qui allait jusqu'à la faire bégayer. Seulement, à ce moment-là, il avait de ses propres sentiments une conscience si claire qu'il craignait que Stefano lui-même ne comprit qu'il ne défendait sa sœur que pour se venger d'autres affronts, subis lors de leurs réunions avec Angiolina. Il fallait avant tout éviter de trahir un ressentiment et n'apparaître que sous l'aspect d'un chef de famille mû par le seul intérêt des êtres chers placés sous sa protection.

Il commença, de l'air le plus indifférent, par un mensonge. Il raconta que, ce matin même, une vieille parente à lui l'avait arrêté pour lui demander si Stefano et Amélie étaient fiancés. C'était peu de chose, mais Émilio se sentait déjà soulagé d'en avoir dit tant. Il était en bonne voie de faire comprendre à Balli qu'il n'était ni l'être supérieur ni l'ami excellent qu'il se croyait.

— Ah ! vraiment ? s'écria Stefano surpris ; et il se mit à rire en toute naïveté.

— Le fait est, dit Émilio avec une grimace qui voulait être un sourire, que les gens sont assez malveillants pour prendre certaines choses en plaisanterie… (De la sorte il montrait qu'il considérait l'hilarité de Balli comme offensante.) Mais tu comprendras qu'il vaudra mieux faire un peu plus attention. Que l'on dise cela de cette pauvre Amélie, ce n'est pas une chose qui puisse nous être agréable, à *nous*.

Ce *nous* pluriel représentait une tendance à atténuer en la dispersant la responsabilité des paroles prononcées. Mais en même temps, Émilio avait haussé le ton ; il discourait avec chaleur ; il ne pouvait tolérer que Balli prît à la légère un argument qui lui brûlait les lèvres.

Stefano ne savait plus quelle attitude prendre. Il ne devait pas lui être arrivé très souvent dans sa vie d'être accusé à tort. Il se sentait innocent comme l'enfant qui vient de naître. Le respect qu'il portait et

qu'il avait toujours montré à la famille Brentani aurait dû – sans parler de la laideur d'Amélie – détourner de lui tout soupçon. Il connaissait bien Émilio ; il le savait incapable de s'inquiéter des réflexions d'une vieille parente ; mais il avait perçu dans sa voix une violence – et même un accent de haine – qui l'avait fait tressaillir. Son esprit courut à la vérité. Il savait que toutes les pensées et toutes les actions d'Émilio avaient Angiolina pour centre. Émilio parlait de sa sœur, mais cette haine dans sa voix pouvait-elle avoir une autre cause que la jalousie ?

— Je ne croyais pas qu'à notre âge, je veux dire au mien et à celui de Mlle Amélie, on pût encore être cru capable de commettre une sottise.

Il parlait avec embarras. Lui aussi, intérieurement, il bouillait.

— Que veux-tu ! Le monde est comme ça…

Mais Balli qui ne croyait pas à cette fable s'écria avec colère :

— Laisse le monde tranquille ! Trouve autre chose ! J'ai déjà compris de quoi il s'agit.

Un silence. Émilio hésitait à parler, craignant de s'avancer trop. Qu'était-ce donc que Stefano avait « déjà compris » ? Son secret, c'est-à-dire sa rancœur, ou bien le secret d'Amélie ? Il regarda son ami et le trouva plus excité encore que ses paroles ne l'eussent fait supposer. Il était très rouge et ses yeux bleus, troublés, regardaient dans le vague. Il semblait s'être soudain échauffé : il avait éprouvé le besoin de découvrir son grand front en rejetant son chapeau en arrière. Il était manifestement fâché. Toutes les ruses employées par Émilio pour dissimuler son ressentiment derrière de graves raisons de famille n'avaient servi de rien.

Alors une peur d'enfant le saisit : s'il allait perdre son ami ? Séparé de Stefano et d'Angiolina, il ne pourrait plus les surveiller et eux fatalement, tôt ou tard, se retrouveraient. Cette perspective le décida. Il s'accrocha, d'un geste affectueux, au bras de Balli :

— Écoute, Stefano, tu dois comprendre que je ne t'aurais jamais parlé de cette façon sans raisons sérieuses. Pour moi, c'est un grand sacrifice que de renoncer à te voir souvent chez moi.

Il se troublait, craignant de ne pas réussir à émouvoir son ami.

Mais Stefano s'adoucit tout de suite.

— Je te crois, dit-il, mais pour l'amour de Dieu ne me parle plus de cette vieille parente à toi. C'est étonnant qu'ayant des choses sérieuses à me dire tu éprouves le besoin de commencer par un mensonge. Allons ! un peu de franchise, maintenant !

Avec son calme il retrouvait l'intérêt amical qu'il avait toujours

porté aux affaires d'Émilio. Qu'était-il encore arrivé à ce malheureux garçon ?

Que Balli comprenait donc bien l'amitié ! Émilio en rougit et il rougit de ses doutes injustes. L'ombre qu'auraient pu jeter ses paroles dans l'âme de Stefano, il résolut de l'effacer. Et pour le secret d'Amélie, dès lors, plus de salut !

— Je suis très malheureux, déclara-t-il pour augmenter la compassion qu'il avait déjà perçue dans les derniers mots de Balli.

Il ne lui raconta pas qu'il avait surpris sa sœur rêvant de lui à haute voix. Il se contenta de lui parler des changements qui survenaient chez Amélie dès l'instant qu'il franchissait le seuil de leur maison. Quand Stefano n'était pas là, elle semblait malade, fatiguée, distraite. Il fallait prendre une décision – et la guérir.

Il suffit à Balli d'entendre cette confession de la bouche d'Émilio pour y croire absolument. Il soupçonna même Amélie de s'être confiée à son frère. Il la voyait plus laide qu'il ne l'avait jamais vue. Le charme même qu'une douceur supposée donnait à sa face grise s'évanouissait soudain. Il l'imaginait agressive, oublieuse de son aspect physique et de son âge. Que l'amour devait détonner sur ce visage ! Une seconde Angiolina venait le troubler dans ses habitudes, mais une Angiolina, cette fois, qui lui inspirait du dégoût. L'affectueuse pitié qu'il éprouvait pour Émilio s'accrut, comme l'avait voulu ce dernier. Pauvre diable ! Une sœur hystérique à surveiller ! Il ne lui manquait plus que cela !

Ce fut Stefano qui s'excusa du mouvement d'humeur qu'il avait eu. Il fut sincère, comme toujours :

— Si tu ne m'avais pas révélé une chose qu'il m'était vraiment impossible de deviner, j'aurais rompu avec toi dès aujourd'hui. Je croyais, figure-toi, que dans ta folie pour Angiolina, incapable de me pardonner la sympathie que je lui avais inspirée, tu cherchais un prétexte à me quereller.

Émilio éprouva un profond malaise. Balli venait de lui expliquer les intimes ressorts de sa mauvaise action. Il protesta si énergiquement que son ami dut encore s'excuser d'avoir eu ce soupçon, mais vis-à-vis de lui-même, toute cette énergie ne servit de rien. Un instant, sa pensée se tourna vers Amélie : « Étrange, ce rôle que jouait Angiolina dans la destinée de sa sœur. » Il se tranquillisa en se disant qu'avec le temps il porterait remède à tout : d'abord, il ferait comprendre à Stefano à quel point Amélie méritait son estime ; puis il consacrerait à cette dernière toutes les forces de son affection.

Mais quelle preuve lui donner de cette affection dans l'état où il se trouvait ? Quand il rentra ce soir-là, il resta un instant immobile devant sa table – où il avait espéré trouver une lettre d'Angiolina.

Cette table, il la regardait comme s'il avait voulu en faire jaillir la lettre attendue. Il sentait croître en lui son désir. Plus encore que la veille, il éprouvait combien était vain et triste ce jeu qui consistait à se tenir éloigné d'elle ! Pourquoi ? Oui, pourquoi ? Oh ! aimable Angiolina qui, elle, n'éveillait pas les remords !

Puis il perçut, claire et sonore, dans la chambre voisine, la voix de l'autre songeuse et un remords, très cuisant celui-là, l'assaillit. Quel mal y aurait-il eu à ne pas interrompre ces rêves innocents où toute l'existence d'Amélie se concentrait ? À vrai dire, ce remords finit par se muer en une grande pitié de lui-même qui le fit pleurer et lui procura, par ces pleurs, un soulagement. En sorte que, pour cette fois, le remords le conduisit au sommeil.

IX

Comme Amélie lui était supérieure ! Le jour suivant, elle montra quelque surprise de ne pas voir paraître Stefano, mais elle garda un tel air d'indifférence qu'il eût été difficile de deviner chez elle le moindre désir.

— Il est peut-être indisposé ? demanda-t-elle à son frère qui, à ces mots, se rappela qu'elle avait toujours parlé de Balli avec la plus parfaite désinvolture.

Pourtant, il ne pouvait douter d'avoir vu clair.

— Non, répondit-il ; et il eut le courage de n'en pas dire plus.

Une intense pitié le saisit à la pensée de cette frêle créature, menacée de si près, et sans le savoir, par une douleur semblable à celle dont il souffrait, lui. Et c'était lui qui allait la frapper. Le coup, déjà parti de sa main, était encore suspendu en l'air, et bientôt il s'abattrait sur cette pauvre figure effacée pour l'accabler de sa force ; et ce doux visage perdrait une sérénité obtenue qui sait au prix de quels combats ! Il aurait voulu prendre sa sœur dans ses bras et commencer à la consoler avant que la douleur ne l'eût atteinte. Mais il ne pouvait. Il ne pouvait même pas prononcer le nom de son ami en sa présence sans rougir. Désormais, entre le frère et la sœur, une barrière se dressait : la faute d'Émilio. Lui ne s'en rendait pas compte ; il se promettait de se rapprocher d'elle dès qu'elle se tournerait vers lui, comme c'était inévitable, pour demander son soutien. Il n'aurait alors qu'à ouvrir les bras. Il en était sûr. Amélie lui ressemblait : quand elle souffrait, elle cherchait l'appui de tous les êtres qui se trouvaient dans son entourage. C'est pourquoi il la laissait attendre Stefano.

Émilio n'aurait pas supporté une attente comme celle-là. Certes, il fallait un grand héroïsme pour se contenter d'une question banale : « Balli ne vient pas ? » Sur la table, il y avait trois verres. Un pour Balli. Amélie le replaçait dans un coin de l'armoire qui lui servait de buffet. Après le déjeuner, c'était le tour de la tasse à café destinée à Stefano. Puis l'armoire était fermée à clef. Amélie était calme. Calme, mais très lente. Quand elle lui tournait le dos, il osait la fixer du regard et son imagination lui faisait apparaître, dans chaque signe de faiblesse physique, le signe d'une récente douleur. Ces épaules tombantes, les

avait-il toujours vues ainsi ? Ce cou maigre, n'avait-il pas encore maigri ces derniers temps ?

Quand elle revenait s'asseoir à table, auprès de lui, il pensait : « Voilà ! Avec cet air calme, elle a décidé d'attendre vingt-quatre heures de plus. » Il était plein d'admiration. Lui n'aurait pu attendre une nuit.

— Pourquoi M. Balli ne vient-il plus ? demanda-t-elle un jour en remettant le verre dans l'armoire.

— Je pense qu'il ne s'amuse pas assez chez nous, dit après une courte hésitation Émilio, décidé cette fois à laisser entrevoir à sa sœur quelque chose de l'état d'esprit de Stefano.

Elle ne parut pas attacher grande importance à cette observation ; elle posa le verre à sa place habituelle, avec soin.

Cependant il avait résolu de ne plus la laisser en proie à ses doutes. Quand il vit trois tasses sur le plateau, au lieu de deux, il dit :

— Tu pourrais t'épargner la peine de préparer le café pour Stefano. Il est probable que de longtemps il ne paraîtra plus ici.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, la tasse à la main, très pâle.

Il s'apprêtait à répondre : « Parce qu'il ne veut plus venir », mais le courage lui manqua. Ne valait-il pas mieux composer avec son illusion et lui permettre de dompter lentement sa douleur sans l'obliger à se trahir en la mettant soudain en présence d'une vérité qu'elle n'était pas préparée à connaître ? Il lui dit qu'il croyait que Balli ne pouvait plus venir parce qu'il s'était mis au travail avec acharnement.

Elle répéta :

— Avec acharnement ? et elle se dirigea vers l'armoire.

La tasse lui échappa des mains mais se renversa sans se briser. Elle la redressa, l'essuya soigneusement et la remit à sa place. Après quoi, elle revint s'asseoir en face d'Émilio. « En voilà pour vingt-quatre heures », pensa-t-il.

Le jour suivant, Émilio ne put empêcher Balli de l'accompagner jusqu'à sa porte. Balli jeta distraitement un coup d'œil aux fenêtres du premier étage mais aussitôt il baissa la tête. Sûrement il avait aperçu Amélie et n'avait pas voulu lui dire bonjour ! Un instant plus tard, Émilio se risqua à regarder lui aussi. Il ne vit personne. Elle devait s'être retirée déjà. Il aurait voulu reprocher à Stefano de n'avoir pas salué, mais le fait n'était plus vérifiable.

Il monta chez Amélie très oppressé. Elle devait avoir compris.

Il ne la trouva pas dans la salle à manger, en entrant. Elle arriva bientôt après d'un pas rapide et s'arrêta pour examiner la porte qui se

fermait mal. Elle semblait avoir pleuré. Elle avait les cheveux mouillés, et les pommettes rouges. Bien sûr, elle s'était lavé la figure pour effacer les traces de ses larmes. Elle ne demanda rien, mais durant tout le repas Émilio se sentit menacé par une question. La devinant agitée et sans courage pour parler franchement, il voulut expliquer sa propre agitation et raconta qu'il avait mal dormi. Le verre et la tasse de Stefano ne parurent pas sur la table. Amélie n'attendait plus.

Maintenant, c'était Émilio qui attendait. Ç'eût été un grand soulagement pour lui que de la voir pleurer, que de l'entendre gémir, que de percevoir quelque expression de douleur. Mais de longtemps il n'eut pas cette satisfaction. Il rentrait chaque soir chez lui, préparé au chagrin de la trouver en larmes et d'entendre la confession de son désespoir, et au lieu de cela il la trouvait calme, abattue, répétant toujours les mêmes gestes lents et las. Avec les mêmes soins attentifs, en apparence, elle vaquait aux travaux de la maison et elle en parlait à Émilio comme autrefois, au temps où le frère et la sœur, restés seuls au monde, cherchaient à embellir leur humble logis.

C'était son cauchemar que le voisinage de cette tristesse sans paroles, de cette douleur aggravée de doutes et rendue par là bien plus cruelle. Émilio en venait à croire qu'à force de former des hypothèses elle rencontrerait la vérité et il s'effrayait à l'idée d'être contraint d'avouer la trahison qu'il avait commise et qui lui paraissait à lui-même incroyable. Parfois, elle posait sur lui ses yeux gris, soupçonneux, inquisiteurs. Ils regardaient autour d'eux, graves et fixes, cherchant la cause de tant de souffrances. Émilio n'en pouvait plus.

Un soir que Balli avait rendez-vous – avec une femme probablement – il résolut de rester avec sa sœur. Puis il trouva pénibles ce tête-à-tête et ce silence qui régnait si souvent entre eux, condamnés qu'ils étaient à taire ce qui occupait le plus leur esprit. Il prit son chapeau pour sortir.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle, sans cesser de tambouriner du bout de son couteau sur son assiette, la tête abandonnée sur un bras.

C'en fut assez pour que le courage de s'en aller lui manquât. Ces heures déjà si douloureuses à passer ensemble, que seraient-elles pour Amélie toute seule ?

Il jeta son chapeau et dit :

— Je voulais promener un peu mon désespoir.

Le cauchemar s'évanouit. C'était une trouvaille. S'il ne pouvait lui parler de ses peines à elle, il avait du moins la ressource de la distraire en lui racontant les siennes propres. Tout de suite elle avait cessé de tambouriner sur son assiette ; elle s'était tournée vers lui pour le regarder bien en face et pour voir l'effet sur autrui d'une douleur

comparable à celle qu'elle ressentait.

— Pauvre garçon, murmura-t-elle en découvrant sa pâleur, son air inquiet et tourmenté, sans d'ailleurs être à même d'en soupçonner toutes les causes. (Puis elle voulut des confidences :) Depuis ce jour-là, tu ne l'as pas revue ?

Non, il ne l'avait jamais revue ! Il lui raconta ses tourments avec une chaleur expansive et presque joyeuse. Dans la rue, sans en rien laisser paraître, c'est-à-dire sans s'arrêter là où il savait qu'elle passerait à certaines heures, il ne faisait autre chose que l'attendre. Mais jamais il ne l'avait vue ! Il semblait que, depuis leur rupture, elle évitât de se montrer dehors.

— Cela pourrait bien être, dit Amélie, qui scrutait l'infortune de son frère avec une religieuse attention.

Émilio éclata de rire. Amélie ne pouvait pas se figurer de quelle pâte Angiolina était faite ! Il l'avait quittée voilà huit jours et il pouvait être sûr d'être déjà complètement oublié.

— Ne te moque pas de moi, je t'en prie, ajouta-t-il, bien qu'il vît qu'elle était à cent lieues de se moquer. Elle est ainsi faite.

Là-dessus, une biographie d'Angiolina. Il parla de sa légèreté, de sa vanité, de tous les travers par lesquels elle l'avait rendu malheureux ; et Amélie l'écoutait en silence, sans trahir le moindre étonnement. Émilio pensa qu'elle étudiait son amour pour y découvrir des analogies avec le sien.

Ils passèrent de la sorte un quart d'heure délicieux. Ce qui naguère les divisait semblait avoir disparu ou plutôt semblait maintenant les unir, tant il est vrai que s'il parlait d'Angiolina, ce n'était pas par besoin de se soulager du poids de sa passion, besoin qui jusqu'alors l'avait entraîné à tant de bavardages, mais uniquement pour faire plaisir à sa sœur et la distraire. Elle l'écoutait, donc elle lui pardonnait ses torts ! Il éprouvait une grande tendresse pour Amélie.

Cette tendresse même l'entraîna à dire deux mots qui changèrent complètement l'atmosphère de leur soirée. Son récit terminé, il demanda, sans l'ombre d'une hésitation :

— Et toi ?

Il n'avait pas hésité, pas réfléchi. Après avoir surmonté tant de jours son envie de solliciter les confidences de sa sœur, dans cette heure d'abandon, il y céda. Parler à cœur ouvert lui avait procuré à lui un tel soulagement qu'il lui paraissait tout naturel d'amener Amélie à en user de même.

Mais elle ne l'entendait pas ainsi. Elle leva sur lui des yeux agrandis par l'épouvante :

— Moi, je ne te comprends pas !

N'eût-elle véritablement pas compris, l'embarras d'Émilio aurait suffi à lui laisser tout deviner.

— Tu es fou, je crois !

Oui, elle avait compris, mais on voyait qu'elle n'arrivait pas à s'expliquer comment son frère avait percé à jour un secret si jalousement défendu.

— Je demandais si toi-même… balbutia Émilio aussi bouleversé qu'elle.

Il cherchait un mensonge mais voici que déjà Amélie, croyant avoir trouvé la seule explication plausible, la lui criait en toutes lettres :

— M. Balli t'a parlé de moi !

Enfin sa douleur s'exprimait ! Son sang fouetté par une violente colère affluait à ses joues ; ses lèvres s'arquaient. Un instant, elle se sentit pleine de force. Transformer sa souffrance en fureur lui rendait la vie. (Elle ressemblait tout à fait à son frère en cela.) Elle n'était plus une femme à qui on avait tourné le dos sans rien dire : on la vilipendait ! Elle pouvait donc réagir, protester avec véhémence. Mais elle fut incapable de soutenir longtemps son attitude. Émilio fit serment que jamais Balli ne lui avait parlé d'elle de manière à laisser entendre qu'il s'en croyait aimé. Elle ne fut pas convaincue, mais le très léger doute qu'elle avait laissé s'introduire dans son esprit eut l'effet d'abattre sa force et elle se mit à gémir :

— Pourquoi ne vient-il plus chez nous ?

— Un simple hasard, dit Émilio. Dans quelques jours nous le reverrons.

— Non ! Il ne reviendra plus, cria Amélie, retrouvant dans la discussion sa violence. Il ne me salue même pas !

Ses sanglots l'empêchaient de former des phrases plus longues. Émilio courut l'embrasser, mais cette marque de compassion lui fit mal. Elle se leva brusquement, se dégagea et s'enfuit dans sa chambre pour s'y calmer. Aux sanglots succédèrent d'abord des cris, puis le silence. Enfin elle reparut et put parler, interrompue seulement de temps à autre par un sanglot réprimé. Elle s'était arrêtée sur la porte.

— Je ne sais pas moi-même pourquoi je pleure ainsi. Une bêtise me met hors de moi. Sûrement je suis malade. Je n'ai rien fait qui pût donner à ce monsieur le droit de se comporter de la sorte. Tu me crois, n'est-ce pas ? Eh bien ! cela me suffit. Et d'ailleurs, qu'aurais-je su dire ou faire ? Je me le demande.

Elle alla s'asseoir et se remit à pleurer, plus doucement. Il était

évident que le premier devoir d'Émilio était de disculper son ami. Il s'y efforça, mais en vain. Son insistance ne fit qu'agiter Amélie davantage.

— Qu'il vienne donc ! cria-t-elle. S'il ne veut pas me voir, il ne me verra pas. Je m'enfermerai dans ma chambre.

Émilio crut avoir une bonne idée :

— Sais-tu la raison du changement d'attitude de Stefano ? On lui a demandé devant moi si vous étiez sur le point de vous fiancer ?

Elle le regardait, cherchant à voir si elle pouvait se fier à ses propos. Elle avait peine à en saisir le sens et, pour mieux les analyser, elle les répéta :

— Quelqu'un lui a demandé si nous étions sur le point de nous fiancer ?

Elle rit tout haut, mais sa voix seule riait. Il avait donc peur de se compromettre, d'être obligé de l'épouser ? Mais qui lui avait mis en tête une idée pareille, à lui qui d'ordinaire faisait l'effet d'un homme pas trop stupide ? Et elle ? Était-elle une enfant ? Allait-elle s'éprendre éperdument de quelqu'un pour deux mots, pour une œillade ? Son admirable force de volonté lui permit de trouver le ton de l'indifférence : oh ! certes, la société de Balli ne lui était pas désagréable. Elle ne l'aurait pas crue si dangereuse, voilà tout. Elle voulut rire de nouveau, mais cette fois sa voix se brisa et elle fondit en larmes.

— Alors je ne vois pas qu'il y ait motif à pleurer, dit timidement Émilio.

Il aurait donné beaucoup pour mettre fin à ces confidences provoquées par lui avec tant de légèreté. Les paroles ne soulageaient pas Amélie ; elles aiguisaient sa douleur. En cela, elle ne lui ressemblait pas.

— N'ai-je pas quelque raison de pleurer quand on me traite ainsi ? Il se sauve comme si je lui courais après.

De nouveau, elle avait élevé la voix jusqu'à crier, mais elle fut aussitôt épuisée par cet effort. La dernière réflexion d'Émilio l'avait prise au dépourvu car elle ne s'était pas encore composé une attitude. Pour la seconde fois elle chercha à atténuer l'impression que toute cette scène devait avoir produite sur son frère.

— Ma faiblesse est la principale cause de mon agitation, dit-elle, le front dans les mains. Ne m'as-tu pas déjà vue pleurer pour bien moins que cela ?

Sans se le dire, tous deux pensèrent à cette soirée où elle avait éclaté en sanglots simplement parce qu'Angiolina lui enlevait son frère.

Ils échangèrent un regard grave. Elle pensa que vraiment, alors, elle avait pleuré pour rien, puisqu'elle était encore ignorante du découragement sans remède qui maintenant l'accablait. Lui, au contraire, perçut la ressemblance des deux scènes. L'une ne faisait que prolonger l'autre ; elle opprimait sa conscience sous le poids d'un nouveau remords.

Mais Amélie s'était arrêtée à une idée :

— C'est à toi à me défendre, n'est-ce pas ? Il me semble que tu ne peux continuer à traiter en ami un homme qui m'a offensée sans motif.

— Il ne t'a pas offensée, protesta Émilio.

— Pense comme il te plaît ! Mais ou il reviendra chez nous ou tu seras obligé de lui tourner le dos. Pour ma part, je te promets qu'il ne trouvera rien de changé à mon attitude ; je ferai un effort et je me comporterai vis-à-vis de lui autrement qu'il ne mérite.

Émilio dut reconnaître qu'elle avait raison, et puisqu'il n'attachait pas à cette affaire assez d'importance pour rompre avec Balli, il saurait le persuader de revenir les voir comme autrefois.

Cette promesse même ne contenta point la douce Amélie !

— Donc, pour toi, l'insulte faite à ta sœur est une chose sans importance ? En ce cas, tu agiras à ta guise, mais moi j'agirai à la mienne. (Menace froide et dédaigneuse.) Demain je me présente à l'agence ici en face et je sollicite une place de femme de chambre ou de dame de compagnie.

Cela dit d'un ton net et calme à faire peur. Avait-elle sérieusement l'intention ?… Émilio en fut épouvanté :

— Enfin, mais est-ce que je ne me conforme pas à ton désir ? Dès demain je parlerai à Stefano, et si dès demain il ne vient pas chez nous, je n'hésiterai pas à espacer nos rencontres.

« Espacer » sonna mal aux oreilles d'Amélie.

— Espacer ? Comme tu voudras !

Elle se leva et sans rien ajouter se retira dans sa chambre où brûlait encore la bougie qu'elle y avait portée en s'y réfugiant une première fois.

Émilio pensa qu'elle ne changeait pas de ton parce qu'il lui était ainsi plus facile de se maîtriser. Si elle s'était radoucie jusqu'à lui dire un mot de remerciement ou même d'approbation, elle eût au même instant été vaincue à nouveau par une émotion trop forte. Il voulut la suivre mais il comprit qu'elle se déshabillait et lui cria bonne nuit, derrière la porte. D'une voix dure, indifférente et sourde, elle lui retourna son souhait.

Au fond, Amélie avait raison. Il fallait que Stefano reparût, du moins de temps en temps. Son brusque changement d'attitude était offensant, et il était clair que pour guérir Amélie il ne fallait pas commencer par lui faire affront. Il sortit dans l'espoir de rencontrer Stefano.

À peine avait-il mis le pied dehors, devant chez lui, quelle surprise ! Par le plus singulier hasard il se trouva nez à nez avec Angiolina. Il eut vite fait d'oublier Amélie, Stefano et ses remords ! Il était émerveillé. En quelques jours, il avait déjà perdu le souvenir de ces cheveux qui jetaient sur tout le visage un reflet d'or, de ces yeux bleus, qu'elle ouvrait avec curiosité pour le voir ! Il s'inclina d'un mouvement bref qui, pour trop vouloir être froid, fut violent. En même temps, il la fixait d'un regard tel que, si elle n'avait pas été elle-même agitée et surprise, elle aurait sûrement eu peur.

Agitée ? Oui, elle l'était. Confuse et rougissante, elle avait répondu à son salut. Sa mère l'accompagnait ; quand elles eurent fait quelques pas, Angiolina se tourna vers elle comme pour lui parler, mais assez pour jeter un regard en arrière. Émilio crut lire dans ses yeux qu'elle s'attendait à être abordée et c'est précisément ce qui lui donna le courage de s'éloigner d'un pas rapide.

Il marcha longtemps sans but, pour se calmer. Peut-être Amélie avait-elle deviné juste ; peut-être la rupture avait-elle été pour Angiolina la plus énergique des leçons. Peut-être l'aimait-elle, maintenant ! Chemin faisant, il se laissait aller à un rêve délicieux : elle l'aimait, elle le poursuivait, elle s'attachait à lui, et lui continuait à la repousser et à la fuir. Une satisfaction sentimentale complète !

Quand il eut repris conscience des réalités, le souvenir de sa sœur de nouveau l'oppressa. En ces quelques jours son destin était devenu plus douloureux. Cela était si vrai que la pensée d'Angiolina, qui jusqu'alors avait été pour lui une occasion de tourment, lui devenait non pas sans doute un refuge délicieux, mais un refuge tout de même, contre son remords.

Ce soir-là, il ne trouva pas Stefano. Comme il rentrait chez lui, assez tard, il fut arrêté par Sorniani qui revenait du théâtre. Sorniani lui serra la main et tout de suite lui raconta qu'il avait vu dans la salle, aux premières galeries, Angiolina et sa mère. Angiolina était vraiment très belle, avec une ceinture en soie jaune et une coiffure faite seulement de deux ou trois roses piquées dans l'or des cheveux. On donnait pour la première fois *la Walkyrie*, et Sorniani s'étonnait qu'Émilio, connu jadis pour sa critique musicale d'avant-garde – que n'avait-il pas fait dans sa vie ? – ne fût pas allé au théâtre.

Agitée, confuse, telle enfin qu'il l'avait vue, elle se rendait donc au

théâtre – et à des places plutôt chères ! Oui sait aux frais de quel amoureux ? Il avait fait, une fois de plus, le plus vain des songes.

Il dit à Sorniani qu'il irait entendre *la Walkyrie* le lendemain ; mais il n'en avait pas l'intention. Il avait manqué l'unique soirée où le spectacle aurait pu lui plaire. Le lendemain, Angiolina n'y retournerait pas, même si on lui payait encore sa place. Angiolina et Wagner ! C'était déjà beau qu'ils se fussent rencontrés une fois.

Il passa une nuit sans sommeil. Il était inquiet ; il ne parvenait pas à trouver dans son lit une position commode. Il se leva pour calmer ses nerfs et il se rappela que, de la chambre de sa sœur, pouvait lui venir un peu de distraction. Mais Amélie ne rêvait plus ; elle avait perdu jusqu'aux joies du rêve. Elle se tournait et se retournait dans son lit. Elle aussi cherchait en vain le repos.

Vers le matin, elle l'entendit remuer derrière sa porte et lui demanda ce qu'il voulait.

Il était retourné là dans l'espoir de l'entendre parler, de s'assurer qu'elle était heureuse au moins une fois en vingt-quatre heures.

— Rien, répondit-il, navré qu'elle ne dormît pas, il me semblait t'entendre bouger et je venais voir si tu n'avais pas besoin de quelque chose.

— Non, je n'ai besoin de rien, dit-elle doucement. Merci, Émilio.

Il comprit qu'il était pardonné et il en éprouva une satisfaction si vive qu'il s'attendrit et que ses yeux se mouillèrent.

— Mais pourquoi ne dors-tu pas ?

C'était un instant de bonheur, il voulait le savourer ; il le prolongeait, il le rendait plus intense en faisant sentir à sa sœur sa propre émotion et sa sollicitude fraternelle.

— Je viens à peine de me lever… Mais toi ?

— Oh ! moi, depuis longtemps je dors très peu, répondit-il.

Il gardait toujours cette illusion que, pour Amélie, savoir qu'il souffrait lui aussi était un soulagement. Puis, se souvenant de sa conversation avec Sorniani, il lui annonça qu'il avait décidé d'aller entendre *la Walkyrie* pour se distraire.

— Veux-tu m'y accompagner ce soir ?

— Bien volontiers, pourvu que ce ne soit pas trop cher.

Émilio se récria :

— Oh ! pour une fois !

Il claquait des dents tellement il avait froid, mais il jouissait d'une émotion si douce qu'il hésitait à abandonner sa place.

— N’es-tu pas en chemise ? demanda Amélie.

Et sur sa réponse affirmative elle lui enjoignit d’aller se recoucher.

Il gagna son lit de mauvais gré, mais dès qu’il y fut il trouva la position qu’il avait vainement cherchée toute la nuit et il dormit plusieurs heures d’un sommeil profond.

Avec Balli, il ne lui fut pas difficile de s’entendre. Il le rencontra le matin même. Balli suivait la voiture du tueur de chiens et s’apitoyait sur le sort de ces pauvres bêtes. Il était ému, certes, mais il recherchait cette émotion pour se sentir, disait-il, plus artiste dans son amour pour les animaux. Il ne prêta pas grande attention à ce que lui raconta Émilio, assourdi qu’il était par les hurlements des chiens – le bruit le plus affreux qui soit au monde quand il est provoqué par la douleur soudaine et inattendue de l’étranglement. « Là-dedans, disait Balli, il y a la peur de la mort et, en même temps, une énorme et impuissante indignation. »

Émilio pensa avec amertume que les gémissements d’Amélie exprimaient aussi de la surprise, qu’ils trahissaient, eux aussi, une énorme et impuissante indignation. D’un autre côté, la présence du tueur de chiens lui facilitait la besogne : Balli, après l’avoir écouté distraitement, lui déclara qu’il ne voyait aucun inconvénient à aller chez lui le jour même.

Vers midi seulement, quand il vint prendre Brentani à son bureau, un léger doute le traversa. Sa première conviction avait été qu’Amélie, amoureuse de lui, s’était confiée à son frère et que celui-ci avait cru opportun de l’éloigner de leur maison. Mais voici maintenant qu’Émilio exigeait qu’il revînt chez eux parce qu’Amélie « ne s’expliquait pas pourquoi on ne le voyait plus ! » « Sans doute veulent-ils sauver les apparences », pensa Balli avec son habituelle facilité à tout s’expliquer.

Ils approchaient de la maison des Brentani quand Stefano fut saisi d’un nouveau doute :

— Pourvu que ta sœur ne me garde pas rancune !

Émilio, fort des assurances qu’il avait reçues, le tranquillisa :

— Tu seras accueilli comme par le passé.

Balli se tut. Quant à lui, il comptait bien se comporter vis-à-vis d’elle autrement qu’il n’avait fait jusqu’alors, afin de ne plus lui donner d’illusions et de ne pas subir une seconde fois l’assaut de cet amour peu désirable.

Amélie était préparée à tout sauf à cela. Elle s’était proposé de le traiter gentiment mais avec froideur, et voici qu’il prenait, lui, l’initiative de donner ce ton à leur commerce. Il ne lui restait donc plus qu’à accepter, qu’à suivre docilement la méthode imposée par lui, sans

pouvoir même trahir la moindre révolte de sa dignité offensée. Il lui parlait comme à une personne dont il aurait fait la connaissance depuis peu, avec tous les égards possibles et avec le plus indifférent respect. C'en était fini de ce gai bavardage où Stefano s'abandonnait tout entier, sans dissimuler à quel point il se plaçait au-dessus de ses auditeurs – et avec une si impudente immodestie qu'on ne pouvait le présenter qu'à des gens d'un dévouement et d'une bonté à toute épreuve, car dans ces moments-là, le plus léger soupçon d'ironie lui eût ôté la voix et le souffle. Pour tout dire, il ne parla pas du tout de lui-même. Il n'aborda que des sujets sans intérêt. Ses propos étaient brefs et Amélie, stupéfaite devant tant d'indifférence, ne les écoutait même pas. Il avoua qu'il s'était beaucoup ennuyé à *la Walkyrie* où une moitié de la salle s'occupait à faire croire à l'autre qu'elle s'amusait. Puis il passa à une deuxième source d'ennui : cet interminable carnaval qui allait agoniser un mois encore. L'évocation de tant de choses ennuyeuses le fit bâiller longuement. Oh ! ainsi changé, qu'il était ennuyeux lui aussi ! Où s'en était-elle donc allée cette belle vivacité qu'Amélie aimait tant et qui n'existait, pensait-elle, que pour lui plaire ?

Émilio sentit que sa sœur devait souffrir et il tâcha d'amener Stefano à lui témoigner quelque intérêt. Il parla de la mauvaise mine d'Amélie et il la menaça d'appeler le médecin si elle ne prenait pas de meilleures couleurs. Il nomma exprès le docteur Carini, ami de Stefano, espérant engager ce dernier à prendre part à la conversation. Mais Stefano, avec une obstination puérile, se refusa à dire un mot touchant la santé d'Amélie, et Amélie répondit d'un ton bourru aux paroles affectueuses de son frère. Elle avait besoin de passer sa colère sur quelqu'un – et Balli était inattaquable. Du reste, elle se retira peu après dans sa chambre et les laissa seuls.

Dehors Émilio revint sur ses malheureuses confidences : il tenta de les expliquer et de dégager complètement la responsabilité de la pauvre fille qu'il avait trahie. Il reconnut qu'il avait parlé légèrement. Il devait s'être trompé sur les sentiments d'Amélie, laquelle – il en faisait le serment solennel – ne lui avait jamais dit un mot à ce sujet-là. Balli fit semblant de le croire. Il déclara qu'au surplus il était inutile de revenir sur cette affaire qu'il avait depuis longtemps oubliée. Comme toujours, il était très content de lui-même. Il s'était conduit comme il fallait pour rendre la tranquillité à Amélie et éviter tout surcroît de souci à son frère. Émilio comprit qu'il prêchait dans le désert et ne dit plus rien.

Le soir même, il emmena sa sœur au théâtre. Il se figurait que le divertissement serait d'autant plus grand pour elle qu'il était inaccoutumé.

Mais non ! Pas une fois au cours de la soirée il ne surprit une lueur dans ses yeux. À peine jeta-t-elle un regard dans la salle. Obsédée par l'injustice dont elle était victime, elle ne pouvait attacher son esprit à toutes ces femmes plus heureuses qu'elle, et plus élégantes. En d'autres temps, elle s'y serait intéressée, elle eût trouvé plaisir à en parler. Ne se faisait-elle pas, à l'occasion, décrire ces toilettes à la mode qu'elle n'avait même plus, aujourd'hui, la force de regarder ?

Une certaine Mme Birlini, une femme riche qui avait beaucoup connu la mère des Brentani, aperçut Amélie et la salua de sa loge. Naguère Amélie eût conçu quelque fierté d'une telle marque de sympathie. Ce soir-là, au contraire, il lui fallut faire effort pour y répondre par un sourire, et bientôt elle ne vit même plus la bonne dame qui manifestement avait été heureuse de la découvrir dans l'assistance.

Dans l'assistance ? Mais, à vrai dire, Amélie n'y était pas. Elle se laissait bercer par cette musique étrange dont elle ne percevait pas les détails, mais dont l'ensemble hardi et granitique l'enveloppait comme d'une menace. Émilio l'arracha pour un instant à ses pensées en lui demandant si elle aimait un certain motif qui continuait à résonner dans l'orchestre. « Je ne comprends pas », répondit-elle. Et en effet, elle n'avait rien distingué, seulement, absorbée par ce bruit musical, sa grande douleur se colorait, augmentait d'importance et en même temps se simplifiait, s'épurait, se dépouillait de toute fausse honte. Petite et chétive, elle avait été abattue. Qui aurait pu exiger d'elle qu'elle réagît ? Jamais elle ne s'était connue si douce, si affranchie de la colère, si disposée à pleurer longuement et en silence. Elle ne pouvait pleurer, et cela seul manquait à son soulagement. Elle avait tort d'affirmer qu'elle ne comprenait pas ce qu'elle entendait. Magnifique, cette onde sonore représentait pour elle les destins de tous les êtres. Elle la voyait dévaler sur une pente, guidée par les accidents d'un sol inégal. Tantôt une seule cascade, tantôt mille ruisseaux colorés chacun d'autant de lumières, enrichis du reflet de toute chose. Dans un accord de couleurs et de sons gisait l'épique destinée de Sieglinde, mais aussi, pour misérable qu'elle fût, la sienne propre, la fin d'une époque de sa vie, le dessèchement d'un scion. Son sort à elle ne demandait pas plus de larmes que celui des autres, mais les mêmes larmes, et le ridicule dont la crainte l'opprimait ne trouvait plus sa place dans cette expression – pourtant si complète.

Émilio, qui connaissait par le menu la genèse de ces phrases musicales, n'arrivait pas à les mêler, comme faisait sa sœur, à sa vie intime. La pensée d'un grand artiste aurait tôt fait, croyait-il, de donner une forme à sa douleur et à son amour. Eh bien, non. Pour lui, il n'y avait sur la scène que des héros et des dieux qui l'entraînaient

loin du monde où il avait souffert. Par intervalles, il cherchait dans ses souvenirs quelque trait qui eût mérité un vêtement semblable. C'était en vain. L'art, peut-être, le guérissait ?…

Le spectacle fini, quand il sortit du théâtre, il était si animé par cette espérance qu'il ne vit pas que sa sœur était, elle, plus abattue que jamais. Respirant à pleins poumons l'air froid de la nuit, il déclara que cette soirée lui avait fait beaucoup de bien. Mais tandis que, verbeux et loquace comme toujours, il analysait ce calme étrange dont il s'était senti envahi, une grande tristesse monta dans son cœur. L'art ne lui avait accordé qu'une trêve. Il lui retirait cette paix éphémère et il ne la lui rendrait pas, car voici que certains motifs tronqués, certains fragments de phrases lui revenaient en mémoire et s'adaptaient à merveille à ses propres sensations, à sa pitié pour lui-même, pour Angiolina, pour Amélie.

Il aurait voulu calmer son excitation en entraînant sa sœur à de nouvelles confidences. Mais avec le temps, il dut comprendre qu'ils s'étaient confiés en vain l'un à l'autre. Elle continua à souffrir, muette, refusant même d'admettre qu'elle lui eût jamais rien laissé entendre. Tous deux atteints d'un mal pareil, la douleur ne les avait pas rapprochés.

Il la surprit un jour, sur le *Corso*, en plein midi. Elle portait un vêtement qu'elle ne devait pas avoir mis depuis longtemps car Émilio ne le lui connaissait pas. Une étoffe brute, de couleur bleu pâle, habillait de façon risible son pauvre corps amaigri.

Confuse à la vue de son frère elle se montra aussitôt disposée à rentrer avec lui à la maison. L'excès de sa tristesse avait dû la pousser à sortir en quête d'oubli. Cela, il n'avait pas de peine à le comprendre, ayant lui-même été souvent chassé de chez lui par ses désirs. Mais quelle folle espérance lui avait fait endosser de pareils vêtements ? Sans doute, pensa-t-il, l'espérance de plaire à Stefano. Néanmoins une telle pensée était surprenante chez sa sœur. Du reste, à supposer qu'elle l'ait eue, ce fut pour la première et la dernière fois. Elle revint à son costume gris de tous les jours. Gris comme son visage et comme son destin.

X

La douleur d'Émilio et ses remords s'étaient étrangement adoucis. Les éléments qui composaient son existence restaient les mêmes, mais ils s'étaient atténués. Il ne les voyait plus que dénués de lumière et de violence, comme à travers un verre noirci. Il avait clairement perçu combien cette exagération sentimentale était peu conforme à sa nature – et à Stefano qui l'étudiait avec quelque anxiété, il disait, se croyant sincère : « Je suis guéri. »

Il pouvait le penser. Comment se serait-il souvenu exactement de ce qu'il était avant d'avoir rencontré Angiolina ? Et puis la différence était si petite entre son état d'esprit d'alors et celui de maintenant. Il bâillait moins peut-être. Et il n'avait pas encore connu le douloureux embarras qui le saisissait quand il se trouvait auprès de sa sœur.

La saison, comme son humeur, était sombre. Pas un rayon de soleil depuis des semaines. Aussi, quand il pensait à Angiolina, associait-il son doux visage et la chaude couleur de ses cheveux blonds à l'azur du ciel et à la lumière du soleil : tout cela, pour lui, avait également disparu. Et pourtant, il était arrivé à se persuader que sa rupture avec Angiolina avait été une opération salutaire. « Mieux vaut être libre ! » disait-il avec conviction.

Il chercha même à profiter de cette liberté reconquise. Il se sentait inerte ; il en souffrait, et il se rappelait que son art l'avait déjà tiré une fois de son inertie : après la mort de son père. Il avait alors écrit son roman : l'histoire d'un jeune artiste dont une femme ruinait l'intelligence et la santé. Le jeune homme, c'était lui-même, avec son ingénuité et sa douceur. L'héroïne, il l'avait imaginée à la mode de cette époque : un compromis entre la femme et la tigresse. Elle avait du félin les mouvements, les yeux, les appétits sanguinaires. Il n'avait encore jamais vu de près une vraie femme et celle qu'il avait conçue était un animal qui aurait vraiment eu de la peine à naître et à prospérer. Mais de quel cœur il l'avait décrite ! Que de joies, que de souffrances il avait éprouvées par elle ! Cette chimère hybride, il lui arrivait même de la sentir vivre en lui.

Il reprit la plume et, en une seule soirée, il écrivit le premier chapitre d'un roman. Renonçant à son ancienne méthode, il s'inspira

de la réalité. Il raconta le début de son aventure, analysa ses propres sentiments – commençant toutefois par ses violences et ses colères des derniers jours –, traça un portrait d'Angiolina – dont la beauté apparaissait dès l'abord gâtée par une âme basse et perverse – et n'eut garde d'oublier le magnifique paysage qui avait servi de décor aux premiers moments de leur idylle. Il s'arracha à cette besogne, fatigué et ennuyé, mais content d'avoir rédigé en une seule fois tout un chapitre.

Le soir suivant, il se remit devant son papier avec deux ou trois idées en tête : assez pour écrire un bon nombre de pages. Mais d'abord, il relut ce qui était fait. « Incroyable ! » murmura-t-il. L'homme ne lui ressemblait en rien. Quant à la femme, elle conservait quelque chose de la femme-tigresse de son premier livre, seulement elle ne vivait pas. Cette réalité qu'il avait voulu reproduire était moins croyable que le songe qu'il avait réussi quelques années plus tôt à faire passer pour réel. Soudain, il perdit tout espoir, tout courage. Une angoisse douloureuse le saisit. Il serra ses feuillets dans un tiroir et se dit qu'il se remettrait à l'ouvrage plus tard – le lendemain peut-être. Cette bonne résolution suffit à le tranquilliser, mais jamais il ne toucha plus à son roman. Il voulait s'épargner de souffrir et il ne se sentait pas assez de force pour étudier sa propre incapacité et pour la vaincre. La plume à la main, il ne savait plus penser. Au moment de tracer un mot il avait l'impression que son cerveau se rouillait et il restait devant sa page blanche, comme en extase, tandis que l'encre séchait au bout de sa plume.

Le désir lui vint de revoir Angiolina. Il ne résolut point d'aller la chercher mais il se dit que désormais il pouvait se rapprocher d'elle sans péril. Bien plus, à s'en tenir exactement aux paroles qu'il lui avait adressées en la quittant, il aurait dû tout de suite se rendre chez elle. N'était-il pas suffisamment calme pour lui serrer la main en ami ?

Il confia ce projet à Stefano en ces termes : « Je voudrais surtout voir si, mes relations avec elle une fois renouées, je saurais me comporter un peu plus adroitement qu'autrefois. »

Balli s'était trop souvent moqué de son ami, quand le pauvre garçon était amoureux, pour ne pas croire maintenant à sa guérison complète. Outre cela, depuis quelques jours, il avait pour sa part le plus vif désir de revoir Angiolina. Il songeait à une figure ayant le même visage qu'elle, vêtue comme elle. Il raconta cela à Émilio, et Émilio lui promit que son premier mot, quand il reverrait cette enfant, serait pour lui demander d'aller poser dans son atelier. Sa guérison ne faisait aucun doute : il n'était même plus jaloux de Stefano.

Il apparut par la suite que Balli était préoccupé d'Angiolina au moins autant qu'Émilio. Il venait de détruire une ébauche sur laquelle il avait gaspillé six mois de travail. Il traversait lui aussi une période

d'épuisement et, dans sa tête vide, il ne trouvait qu'une idée, celle qu'il avait eue le jour où son ami lui avait présenté Angiolina. Un soir, en quittant Émilio, il lui demanda : « Et cette réconciliation, où en est-elle ? » Il ne voulait pas avoir l'air d'y pousser mais il cherchait à savoir si Émilio n'avait pas agi secrètement. C'eût été une trahison !

Émilio avait atteint le dernier degré du calme. Personne ne l'empêchait de faire ce qu'il voulait et, au fond, il ne voulait rien. Proprement rien. Il reverrait Angiolina pour s'exercer à parler et à penser avec chaleur. L'ardeur qu'il ne trouvait plus en lui devait lui venir du dehors : il espérait vivre le roman qu'il était incapable d'écrire.

Seule son inertie l'empêcha d'aller rue Fabius-Sévère. Il eût aimé qu'une tierce personne organisât la rencontre et il finit par penser que Balli pourrait très bien s'en charger. Ainsi tout devenait plus facile et plus simple : Stefano retrouvait seul son modèle et le lui donnait ensuite pour maîtresse. Il y penserait. Une chose le faisait hésiter, c'est qu'il ne voulait pas que Balli jouât dans sa destinée un rôle trop important.

Important ? Certes, Angiolina gardait de l'importance à ses yeux. Du moins, en comparaison de ce qui n'était pas elle. Tout était si insignifiant qu'elle dominait tout. Constamment il y pensait, comme un vieillard à sa propre jeunesse. Comme il avait été jeune au cours de cette nuit où il lui aurait fallu commettre un crime pour se calmer ! S'il s'était mis à écrire au lieu de se livrer à une agitation pénible dans la rue d'abord, puis dans son lit solitaire, il se serait sûrement ouvert, sur l'art, un accès qui depuis semblait lui être interdit. Hélas, tout cela était passé, et pour toujours. Angiolina vivait, mais elle ne pouvait plus lui donner la jeunesse.

Un soir, près du Jardin Public, il l'aperçut qui marchait devant lui. Il la reconnut à son pas. Elle tenait haut ses jupes pour les préserver de la boue et, à la pauvre lumière du gaz, il vit briller ses bottines noires. Il en fut aussitôt troublé. Il se rappela qu'au plus fort de son angoisse amoureuse il avait pensé que la possession de cette femme le guérirait. Et maintenant il pensait : « Elle serait mon animatrice. »

— Bonsoir, mademoiselle, dit-il avec tout le sang-froid qu'il put rassembler.

Mais il était saisi à la gorge par le désir, devant cette face d'enfant rose et ces grands yeux aux contours précis, pierres précieuses qu'on eût dit fraîchement taillées.

Elle s'arrêta, prit la main qu'il lui tendait :

— Comment allez-vous ? dit-elle. Il y a si longtemps qu'on ne se voit plus.

Elle semblait gaie et sereine. Il lui répondit du même ton, toujours distrait par son désir. Peut-être avait-il tort de montrer tant de calme… Pourquoi n'avoir pas étudié d'avance l'attitude à prendre pour atteindre son but : la vérité, la possession ! Il marchait près d'elle en la tenant par la main. Mais après qu'ils eurent échangé quelques phrases, comme deux amis contents de se revoir, il se tut, incertain. Si le ton élégiaque dont il avait usé autrefois en toute sincérité eût été hors de saison, trop d'indifférence ne l'aurait pas mieux servi.

— M'avez-vous pardonné, monsieur Émilio ? demanda-t-elle en s'arrêtant.

Et elle lui tendit son autre main. L'intention était excellente et le geste surprenant de la part d'Angiolina.

Il eut cette trouvaille :

— Savez-vous ce que je ne vous pardonnerai jamais ? C'est de n'avoir rien tenté pour vous rapprocher de moi. Je vous importais donc si peu ?

Il était sincère et il s'aperçut qu'il essayait inutilement de jouer la comédie. Peut-être la sincérité le servirait-elle mieux que toute feinte.

Un peu confuse, elle balbutia que s'il ne l'avait pas abordée, elle lui aurait écrit le lendemain.

— Et au fond, de quoi suis-je coupable ? ajouta-t-elle, oubliant qu'elle avait demandé pardon une minute plus tôt.

Émilio crut opportun d'avouer un doute :

— Dois-je vous croire ? dit-il. (Et là-dessus un reproche :) Avec un marchand de parapluies !

Ce mot les fit éclater de rire tous les deux.

— Jaloux ! s'écria-t-elle en serrant sa main qu'elle tenait encore. Être jaloux de cet homme crasseux !

À vrai dire, s'il avait eu raison de rompre avec Angiolina, il avait eu tort de prendre comme prétexte cette stupide histoire du marchand de parapluies. Ce pauvre diable n'était pas le plus à craindre de ses rivaux. C'est pourquoi il eut l'étrange sentiment qu'il devait s'imputer à lui-même tous les maux qu'il avait supportés depuis qu'il avait abandonné Angiolina.

Elle se tut longuement. Sans intention, à coup sûr, car c'eût été là un artifice bien subtil pour elle. Elle se taisait parce qu'elle ne trouvait rien d'autre à dire pour se disculper – et ils continuèrent leur chemin côte à côte, en silence, dans la rue obscure. Le ciel était tout couvert de nuages que blanchissait en un seul point la lumière de la lune.

Ils arrivèrent devant la maison d'Angiolina et elle fit mine de

s'arrêter. Mais il la contraignit à aller plus loin.

— Marchons encore, comme cela, sans rien dire.

Naturellement, elle se prêta à ce qu'il voulut. Ils poursuivirent leur promenade silencieuse, et lui l'aima de nouveau à partir de cet instant, ou plutôt, à partir de cet instant, il en eut conscience. Cette femme qui marchait à son côté était celle que son rêve n'avait cessé d'ennoblir. Ennoblie, elle l'était aussi par ce dernier cri d'angoisse qu'il lui avait arraché en l'abandonnant et qui l'avait longtemps personnifiée tout entière ; elle l'était enfin par les prestiges de l'art puisque, dans son désir, Émilio croyait avoir auprès de lui une déesse capable d'inspirer les plus hauts chefs-d'œuvre.

La maison d'Angiolina dépassée, ils se trouvèrent sur la route déserte et noire, fermée d'un côté par la colline et de l'autre par un mur bas qui la séparait des champs. Elle alla s'y asseoir et lui se serra contre elle, cherchant l'étreinte qu'il aimait tant au début de leurs amours. Il lui manquait la mer. La tête blonde d'Angiolina, unique note chaude et lumineuse, dominait un paysage humide et gris.

Il y avait si longtemps qu'il n'avait senti ces lèvres sur les siennes qu'il en reçut une commotion violente.

— Oh ! chère et douce, murmura-t-il en lui baisant les yeux, le cou, puis les mains et les vêtements.

Elle le laissait faire doucement, avec une douceur si insolite que, touché au cœur, il se mit à verser des larmes et bientôt à sangloter. Il lui semblait qu'il ne dépendait que de lui de prolonger cette félicité toute la vie. Tout s'expliquait, tout se dénouait. Son existence ne consistait plus que dans ce désir.

— Tu m'aimes donc tant, souffla-t-elle, émue et émerveillée.

Elle aussi avait les larmes aux yeux. Elle lui raconta qu'elle l'avait vu dans la rue, pâle et visiblement abattu par la souffrance, et que sa gorge s'était serrée de compassion.

— Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt ? lui demanda-t-elle avec reproche.

Elle s'appuya sur lui pour descendre du mur. Il ne comprenait pas pourquoi elle mettait fin à cette tendre conversation qu'il aurait voulu poursuivre éternellement.

— Allons chez moi, dit-elle d'un ton résolu.

Pris de vertige, il l'embrassa et la couvrit de baisers, ne sachant comment lui témoigner sa reconnaissance. Mais la maison d'Angiolina était loin, et, chemin faisant, Émilio se retrouva tout entier, avec ses méfiances et ses doutes. L'instant qu'il vivait allait-il le lier pour

toujours à cette femme ? Il s'engagea dans l'escalier avec lenteur et tout à coup demanda :

— Et Volpini ?

Hésitante, elle s'arrêta.

— Volpini ?

Puis, reprenant courage, elle franchit les quelques marches qui la séparaient d'Émilio. Elle prit son bras, cacha sa figure sur son épaule avec une affectation de pudeur qui lui rappela l'ancienne Angiolina et son sérieux de mélodrame.

— Personne ne le sait, dit-elle, pas même ma mère.

Peu à peu, tout le magasin d'accessoires, y compris la tendre mère, reparaissait. Elle s'était donnée à Volpini ; celui-ci l'avait exigé ; il n'avait voulu continuer à la voir qu'à cette condition :

— Il sentait qu'il n'était pas aimé, dit-elle tout bas, et il voulut une preuve d'amour.

En échange, elle n'avait obtenu d'autre garantie qu'une promesse de mariage. Avec son habituelle légèreté, elle cita le nom d'un jeune avocat qui lui avait conseillé de se contenter de cette promesse, « car la loi punissait la séduction exercée sous cette forme ».

Enlacés étroitement, ils ne venaient pas à bout de cet escalier. Chaque nouvelle marche rendait Angiolina plus semblable à la femme qu'il avait fuie. Maintenant, en effet, elle bavardait et commençait à s'abandonner. Elle pouvait bien se donner à lui, puisque c'était pour lui – ne l'avait-elle pas dit et redit ? – qu'elle s'était livrée au tailleur. Émilio n'était plus en mesure, fût-ce en renonçant à elle, de se soustraire à cette responsabilité.

Elle ouvrit la porte et, par le corridor obscur, le conduisit à sa chambre. D'une autre chambre leur parvint la voix nasale de sa mère :

— C'est toi, Angiolina ?

— Oui, répondit Angiolina en étouffant un éclat de rire. Je me couche. Bonne nuit, maman.

Elle alluma une bougie, ôta son manteau et son chapeau. Après quoi elle se donna à lui, ou plutôt, elle le prit.

Émilio put expérimenter à quel point est chose importante la possession d'une femme longtemps désirée. Au cours de cette soirée mémorable il put croire s'être transformé deux fois dans sa nature la plus intime. Après l'inertie sans espoir qui l'avait poussé à rechercher Angiolina, l'enthousiasme qui le faisait sangloter de bonheur et de tristesse s'était à son tour évanoui. Le mâle était satisfait, mais cette satisfaction était vraiment la seule qu'Émilio eût obtenue. Il avait

possédé la femme qu'il détestait, non celle qu'il aimait. Menteuse créature ! Ce n'était ni la première ni, comme elle voulait le donner à entendre, la seconde fois qu'elle passait par un lit d'amour. Et d'ailleurs, à quoi bon s'en irriter ? Il le savait d'avance, et depuis longtemps. La possession lui avait laissé une grande liberté d'esprit pour juger la femme qui s'était soumise à lui. Dans l'escalier il pensa : « Finis les rêves ! » Et un instant plus tard, en regardant la maison d'Angiolina baignée de lune : « Peut-être n'y retournerai-je jamais ? » Ce n'était pas une résolution. Pourquoi prendre une résolution ? Tout cela était de si médiocre importance !

Elle l'avait accompagné jusqu'au palier et elle n'avait remarqué chez lui aucune froideur. Il aurait eu honte d'en laisser voir. Au contraire, il lui avait instamment demandé pour le lendemain un autre rendez-vous qu'elle avait dû lui refuser. Elle serait occupée toute la journée chez Mme Deluigi qui lui avait commandé une robe de bal. Ils décidèrent de se revoir dans deux jours.

— Mais pas dans cette maison, dit Angiolina, soudain rouge de colère. Tu ne te figures pas que je vais risquer de me faire tuer par papa.

Émilio lui promit qu'il s'occuperait de trouver une chambre. Il lui enverrait l'adresse sous enveloppe.

Possession et vérité ! Comment avait-il pu identifier ces deux termes ? Le mensonge continuait, aussi impudent qu'autrefois – et il ne voyait plus le moyen de s'en affranchir. Dans un dernier baiser, doucement, elle lui recommanda d'être discret, spécialement avec Balli. Elle tenait à sa réputation.

Avec Balli, Émilio fut indiscret tout de suite. Le soir même. Il le fut de propos délibéré, avec l'intention de réagir contre les mensonges d'Angiolina, sans tenir compte d'une recommandation faite sûrement pour le tromper et non dictée par le désir sincère de cacher leurs amours. Et puis, il éprouvait une grande satisfaction à dire à Balli qu'il avait possédé cette femme. Une satisfaction intense et qui effaçait tout nuage de son front.

Balli écouta comme un médecin qui médite son diagnostic :

— Je crois pouvoir affirmer avec certitude que tu es guéri.

Mais alors Émilio sentit le besoin d'ouvrir son cœur et il raconta comment l'avait indigné l'attitude d'Angiolina. Elle persistait à lui faire croire qu'elle ne s'était donnée à Volpini que pour lui appartenir ensuite. Il eut aussitôt des mots trop vifs :

— Oui, elle veut encore me berner. La douleur que j'éprouve à constater qu'elle est toujours la même est telle qu'elle m'ôte jusqu'au

désir de la revoir.

Stefano le devina tout entier.

— Toi aussi, dit-il, tu restes égal à toi-même. Pas une seule de tes paroles qui ne démente ta prétendue indifférence !

Émilio eut beau protester, Balli ne se laissa pas convaincre.

— Tu as mal fait de revenir à elle. Tu as très mal fait.

Que Balli eût raison, ce n’était guère douteux. Émilio put s’en rendre compte au cours de la nuit. Une colère inquiète et qui eût demandé un prompt épanchement le tenait éveillé. Il reconnaissait en elle, sans illusion possible, l’indignation de l’honnête homme blessé par une grave inconvenance. Il n’avait que trop éprouvé ce sentiment-là. Avant la possession, par exemple ; ou après l’incident du marchand de parapluies. Sa jeunesse ressuscitait ! Il ne désirait plus commettre un crime, mais il aurait voulu mourir de honte et de douleur.

À l’ancienne douleur s’ajoutait le remords de s’être lié davantage à cette femme et la peur d’avoir définitivement compromis son avenir. En effet, comment expliquer l’obstination tenace d’Angiolina à le rendre responsable de sa liaison avec Volpini, sinon par son dessein de l’attacher à elle, de le compromettre, de lui sucer le peu de sang qu’il avait dans les veines ? Il était lié pour toujours à Angiolina par une étrange anomalie de son cœur, par les sens – son désir renaissait dans la solitude de son lit – et même par cette indignation qu’il attribuait à la haine.

Cette indignation était la mère des plus doux songes. Vers le matin, son trouble s’était changé en une tendresse émue pour sa propre destinée. Il ne s’endormit pas mais il tomba dans un état singulier d’abattement qui lui enleva toute notion du temps et du lieu. Il se voyait malade, gravement malade, perdu ; et Angiolina accourait pour le soigner. Elle avait les mouvements composés et le sérieux de la bonne infirmière, douce et désintéressée. Il l’entendait remuer dans la chambre ; et chaque fois qu’elle l’approchait elle lui apportait un réconfort, soit en caressant d’une main fraîche son front brûlant, soit en couvrant son front et ses yeux de baisers légers, qui voulaient rester inaperçus. Angiolina savait donc donner de tels baisers ? Il se retourna dans son lit, pesamment, et il rentra en lui-même. La réalisation de ce rêve eût été la vraie possession. Et dire qu’il avait cru, quelques heures plus tôt, avoir perdu la faculté de rêver ! Oh ! la jeunesse était bien revenue ! Elle courait dans ses veines, despotique comme jamais, et annulait toutes les résolutions formées par un esprit sénile.

Il sauta du lit de bonne heure et sortit. Il ne pouvait plus attendre ; il voulait revoir Angiolina tout de suite. Il courait, dans son impatience de l’embrasser, mais il se promettait de ne pas bavarder trop, de ne pas

s’abaisser par des déclarations faites pour fausser leurs rapports. La possession ne « donnait » pas la vérité, mais par elle-même, dénuée de l’ornement des songes et des mots, elle « était » la vérité, pure et bestiale.

Par malheur Angiolina, avec une obstination admirable, se refusa. Elle était déjà prête à sortir ; et puis ne lui avait-elle pas déclaré qu’elle n’entendait pas déshonorer sa maison ?

Lui, dans l’intervalle, avait fait une remarque de nature à modifier ses plans. Il s’aperçut qu’elle l’examinait avec curiosité, pour voir si la possession, chez lui, avait augmenté ou diminué l’amour. Elle se trahissait avec une ingénuité émouvante : sûrement elle avait connu des hommes qui ressentaient du dégoût pour la femme qu’ils avaient eue. Il lui fut très facile de lui montrer qu’il n’était pas de ceux-là. Résigné au jeûne qu’elle lui imposait, il se contenta de ces baisers dont il avait vécu si longtemps.

Mais bientôt les baisers ne suffirent plus et il ne put s’empêcher de lui murmurer dans l’oreille les tendres mots que l’amour lui avait appris.

Balli lui avait procuré l’adresse d’une maison où on louait des chambres. Il l’indiqua à Angiolina qui, de peur de se tromper, se fit longuement expliquer où était située la maison et comment la chambre était exposée, détails inconnus d’Émilio qui n’avait pas pris la peine d’aller voir. Son ardeur amoureuse lui ôtait le don d’observer, mais à peine dans la rue il s’aperçut que maintenant il savait avec exactitude où était cette fameuse chambre. Aucun doute possible : il y était adressé par Angiolina.

Il y alla sans plus tarder. La propriétaire s’appelait Mme Paracci. C’était une répugnante petite vieille dont les nippes malpropres laissaient deviner les formes d’une poitrine abondante – reste de jeunesse parmi des ruines. Ses cheveux rares et frisés encadraient un visage rougeaud, luisant et poreux. Elle l’accueillit avec beaucoup de gentillesse, tomba d’accord sur tout et lui dit qu’elle ne louait qu’à des personnes qu’elle connaissait très bien. Donc à lui, naturellement.

Il voulut voir la chambre et il y entra suivi de la vieille par une porte ouvrant sur l’escalier. Une autre porte – toujours fermée, proclama Mme Paracci d’un ton de serment solennel – faisait communiquer la pièce avec le reste de l’appartement. Cette pièce était encombrée plutôt que meublée d’un lit énorme, d’aspect assez propre, et de deux grandes armoires ; il y avait en outre une table, un sofa et quatre sièges. Il eût été difficile d’y faire pénétrer un meuble de plus.

La veuve Paracci le regardait, les mains sur ses grosses hanches débordantes, avec le sourire – s’il faut nommer ainsi l’affreuse grimace

qui découvrait sa bouche édentée – d’une personne sûre d’elle et qui attend un compliment. De fait, un certain nombre d’objets inutiles – une ombrelle japonaise à la tête du lit, des photographies au mur – prouvaient qu’on n’avait rien négligé pour embellir ce séjour.

Un cri de surprise lui échappa quand il découvrit, à côté de la photographie d’une femme à moitié nue, celle d’une jeune fille qui avait été l’amie de sa sœur et qui était morte depuis plusieurs années. Il demanda à la vieille comment elle s’était procuré ces portraits et elle répondit qu’elle les avait achetés pour décorer sa maison. Longuement il regarda la bonne figure de cette pauvre enfant qui avait posé, droite et raide, devant l’appareil du photographe – la seule fois de sa vie peut-être – pour servir d’ornement à cette horrible chambre.

Et dans cette chambre, pourtant, à côté de cette vieille souillon qui le couvait du regard, heureuse d’avoir conquis un nouveau client, il rêva d’amour. En de pareilles circonstances, il était d’autant plus troublant d’imaginer la présence d’une Angiolina, prête à lui donner le bonheur désiré. Avec un frisson de fièvre, il pensa : « Demain, je posséderai la femme que j’aime ! »

Il la posséda, bien qu’il ne l’eût jamais moins aimée. L’attente l’avait rendu malheureux. Il se croyait dans l’impossibilité d’éprouver aucun plaisir. Une heure avant le rendez-vous, il décida que si Angiolina ne lui donnait pas la joie qu’il espérait, il lui déclarerait qu’il ne voulait plus la voir. Exactement, il lui dirait : « Tu es si déshonnête que tu me dégoûtes. » Ces mots-là lui étaient venus à l’esprit en regardant avec envie sa sœur, accablée mais sereine. Pour elle, l’amour restait le grand et pur désir, le désir divin. C’était de l’amour satisfait que la chétive nature humaine sortait dégradée et avilie.

Mais la joie espérée ne manqua point. Angiolina le fit attendre plus d’une demi-heure – un siècle ! La colère l’envahissait, une colère impuissante qui redoublait ce qu’il croyait être sa haine. Quand elle arriverait, il la battrait. Elle n’avait pas d’excuse puisqu’elle lui avait dit que ce jour-là elle ne travaillait pas et qu’elle serait à l’heure. Ne lui avait-elle pas refusé un rendez-vous la veille justement pour être sûre de ne pas être en retard ? En sorte qu’elle l’avait fait attendre d’abord un jour entier, et puis… tout ce temps interminable.

Quand elle arriva il n’espérait plus qu’elle viendrait, en sorte qu’il en eut l’heureuse surprise. Il lui murmura sur les lèvres et dans le cou des mots de reproche auxquels elle ne répondit même pas, car ils étaient dits sur le ton de l’adoration et de la prière. Dans la demi-obscurité, la chambre de la veuve Paracci devint un temple. Pendant un long moment aucune parole ne troubla leur rêve. Angiolina donnait plus qu’elle n’avait promis. Elle avait dénoué ses grands cheveux et il se retrouva la tête enfouie dans un oreiller d’or. Il y appuyait son

visage comme un enfant pour en humer le parfum. Elle, en maîtresse complaisante – dans ce lit, il ne songeait pas à s'en plaindre –, devinait ses désirs avec une intelligence affinée. Tout n'était pour lui que joie et contentement.

Le soir même, hélas, le souvenir de tant de bonheur lui fit grincer les dents de colère. La passion l'avait pour un instant dépouillé du douloureux habit de l'observateur, mais elle n'avait pas empêché que s'imprimassent dans sa mémoire les moindres détails de cette scène. Il pouvait se vanter maintenant de connaître Angiolina. Leur étreinte lui avait laissé des souvenirs ineffaçables et, grâce à eux, il discernait tel sentiment qu'Angiolina n'avait pas exprimé ou même qu'elle avait dissimulé avec soin. De sang-froid, il n'aurait jamais été si perspicace. Il savait maintenant, il était sûr d'une certitude absolue, comme si elle le lui avait déclaré en langage clair, qu'elle avait tiré d'autres hommes plus de satisfaction que de lui. Plusieurs fois, elle lui avait dit : « Assez, maintenant ! Je n'en peux plus ! » Elle avait cherché le ton de l'admiration, sans le trouver. Il aurait pu diviser la soirée en deux parties. Pendant la première, elle l'avait aimé ; pendant la seconde, elle s'était contrainte pour ne pas le repousser. Enfin, en sautant du lit, elle trahit son impatience. À ce moment-là, il ne fut pas nécessaire à Émilio d'être un profond psychologue pour la deviner tout entière, car, le voyant hésitant, elle le poussa hors du lit en lui disant d'un air moqueur : « Allons ! bel homme ! » Bel homme ! Ce mot ironique, elle devait le penser depuis environ une demi-heure ! Il l'avait lu sur son visage.

Comme toujours, il aurait eu besoin de rester seul pour mettre en ordre ses observations à loisir. Ses idées restaient confuses ; il percevait seulement qu'elle ne lui appartenait plus ; il éprouvait la même sensation que le soir où, tous deux, ils avaient attendu Stefano et Marguerite au Jardin Public : une atroce blessure d'amour-propre et une jalousie très amère. Il voulut s'en libérer et il ne se décida pas à lâcher Angiolina sans avoir tenté de la reconquérir.

Il la raccompagna et, bien qu'elle déclarât être pressée, il la persuada de rentrer chez elle par le chemin qu'il avait suivi le soir mémorable où on l'avait vue avec son marchand de parapluies. La rue de Romagne avait exactement son aspect d'alors, avec ses arbres nus qui se profilaient sur le ciel clair et son sol inégal recouvert d'une boue épaisse. La grande différence était qu'aujourd'hui Angiolina l'accompagnait. Mais une Angiolina si lointaine ! Pour la deuxième fois, dans cette même rue, il la chercha avec désespoir.

Il lui décrivit la course folle qu'il avait faite. Il lui raconta comment son désir de la voir l'avait fait surgir devant lui à plusieurs reprises, puis comment, à bout de courage, il s'était mis à pleurer pour une

légère blessure qu'il s'était faite en tombant. Elle l'écoutait, flattée d'avoir inspiré un tel amour, et lorsqu'il se plaignit de ce que tant de souffrance ne lui avait pas fait obtenir, à lui, tout l'amour auquel il croyait avoir droit, elle protesta avec énergie : « Comment peux-tu dire une chose pareille ? » Et pour que sa protestation fût plus efficace, elle l'embrassa. Seulement, presque tout de suite, et après y avoir comme d'habitude bien réfléchi, elle commit une erreur. « Ne me suis-je pas donnée à Volpini pour être à toi ? » Et Émilio courba la tête, convaincu.

Ce Volpini, sans le savoir, lui empoisonnait les joies qu'il lui avait censément procurées. La mention de ce personnage l'arracha à la peine que lui causait l'indifférence d'Angiolina pour le rejeter dans la crainte de ses plans et de ses manœuvres. À leur rendez-vous suivant, son premier mot fut pour lui demander quelles garanties elle avait reçues de Volpini pour oser ce qu'elle osait. « Oh ! dit-elle en souriant, Volpini ne peut pas se passer de moi. » Sur le moment cette réponse tranquillisa Émilio. La garantie lui paraissait suffisante puisque lui-même – et il était bien plus jeune que Volpini – ne pouvait plus se passer d'elle.

Au cours de cette seconde soirée chez la veuve Paracci, l'observateur, en lui, ne s'endormit pas un seul instant. Il en fut récompensé par une découverte très douloureuse : pendant le temps où, au prix de tant d'efforts, il s'était tenu à distance d'Angiolina, quelqu'un avait dû occuper sa place. Un homme qui ne devait pas ressembler à ceux qu'il connaissait et qu'il redoutait : Leardi, Giustini, Datti… Sans doute était-ce de lui qu'elle tenait cet accent nouveau de brusquerie parfois spirituelle et ces jeux de mots grossiers. Il fallait que ce fût quelque étudiant puisqu'elle se servait avec une grande désinvolture d'une demi-douzaine d'expressions latines en leur donnant au besoin un sens obscène. Il écarta le pauvre Merighi ; il était impossible qu'elle continuât à abuser de lui. Qu'il lui eût appris ce latin autrefois ? Autre hypothèse à exclure. Angiolina n'aurait pas été capable de garder sa science si longtemps pour elle, sans en faire étalage. D'ailleurs celui qui lui avait enseigné ce latin devait être le même qui lui avait appris certaines chansonnettes vénitiennes très grivoises. Quand elle les chantait, elle détonnait, mais pour les savoir si bien malgré tout, elle devait les avoir entendues un bon nombre de fois, car elle n'aurait pas su, par exemple, répéter une seule note du répertoire habituel de Stefano. Il fallait que ce fût un Vénitien, car elle s'amusait souvent à contrefaire la prononciation de Venise que probablement elle avait ignorée jusqu'alors. Émilio sentait auprès de lui la présence de ce viveur narquois ; puis cette ombre lui échappait – et il ne parvint jamais à savoir son nom. Dans la collection de photographies d'Angiolina, il n'y avait pas de têtes nouvelles. Mais

peut-être Angiolina jugeait-elle d'une meilleure politique de ne plus exposer les portraits à la collection desquels elle avait consacré sa vie. Tant il est vrai que sur son mur le portrait d'Émilio marquait.

Sûrement, s'il s'était trouvé tout à coup en face de cet individu, il l'aurait reconnu à certains gestes qu'elle devait lui avoir empruntés. Plusieurs fois il lui demanda de qui elle avait appris tel geste, ou tel mot, et elle, un jour, voyant sa mine sérieuse et désolée, lui répondit avec une intuition surprenante : « Jaloux ! » Elle avait deviné sa jalousie ! Oui, il était jaloux. Il souffrait si, perplexe, elle plongeait d'un geste masculin ses deux mains dans ses cheveux ou si, pour exprimer de la surprise, elle criait :

« Oh ! la baleine ! » ou encore si, le voyant maussade, elle lui demandait : « Tu es "empoisonné" aujourd'hui ? » Il souffrait comme s'il avait eu devant lui son insaisissable rival. De plus, avec son imagination exaltée d'amoureux, il croyait retrouver, dans la voix d'Angiolina, des réminiscences du ton grave et légèrement impérieux de Leardi. Sorniani aussi lui avait enseigné quelque chose, et Stefano même avait laissé sa marque : une certaine affectation d'air hébété en présence d'un objet surprenant ou admirable. Quant à lui Émilio, il ne se reconnaissait dans aucune parole ni dans aucun geste d'Angiolina. « Peut-être n'y a-t-il plus de place pour moi », pensait-il avec une amère ironie.

Le plus abhorré de ses rivaux restait cet inconnu. Elle avait su taire le nom de cet homme, qui ne pouvait avoir passé dans sa vie que tout récemment. Chose étonnante, car elle aimait à se vanter de ses triomphes ou même de l'admiration qu'elle épiait, dans la rue, aux yeux des passants. À l'entendre, tous étaient follement amoureux d'elle : « Je n'en ai que plus de mérite à n'avoir pas quitté la maison durant ton absence, et cela malgré la façon dont tu m'as traitée ! » Et voilà ! Elle voulait lui faire croire que, durant son absence, elle avait passé son temps à penser à lui. Chaque soir, en famille, on agitait la question de savoir si elle allait lui écrire ou non. Son père, qui avait très à cœur la dignité de son foyer, disait « non » toujours ! Et comme Émilio, à l'idée de ce conseil de famille, s'était mis à rire, elle cria : « Demande à maman si ce n'est pas vrai ! »

C'était une menteuse obstinée, bien qu'en vérité elle ne connût pas l'art de mentir. Il était facile de la prendre au piège. Seulement, si on lui montrait qu'elle venait de se contredire, elle confirmait d'un front serein ses premières déclarations, car à la logique, au fond, elle n'y croyait pas. Et peut-être cette candeur suffisait-elle à la sauver aux yeux d'Émilio.

On ne pouvait pas dire qu'elle fût raffinée dans le mal. Chaque fois qu'elle le trompait, elle semblait prendre soin de l'en prévenir.

Avec tout cela, il eût été incapable de démêler les motifs de son étrange attachement. Il se sentait lié à Angiolina. Devant elle, les médiocres chagrins de sa vie insignifiante, partagée entre sa maison et son bureau, étaient abolis. Et de tous les chagrins qui lui venaient d'elle, le plus grand était de ne pas la trouver quand il avait besoin qu'elle fût près de lui. Souvent, chassé de sa propre maison par le triste visage de sa sœur, il courait chez les Zarri, bien qu'il sût qu'Angiolina eût préféré ne pas le voir trop souvent à ce foyer qu'elle défendait avec tant d'énergie contre le déshonneur. Il la trouvait rarement. Mais sa mère, pleine de gentillesse, le priait d'attendre : Angiolina allait rentrer d'un instant à l'autre. Des dames qui demeuraient là à côté – d'un geste vague, elle désignait soit l'orient, soit l'occident – l'avaient fait appeler pour un essayage.

L'attente lui était indiciblement douloureuse, mais il demeurait quand même des heures, comme enchaîné par un lien magique, à scruter la dure face de la vieille, car il savait que s'il rentrait chez lui sans avoir vu sa maîtresse, il ne retrouverait plus la paix. Un soir, à bout de patience – en dépit de la vieille qui, toujours courtoise, voulait le retenir – il finit par s'en aller. Dans l'escalier, il croisa une femme, apparemment une servante, la tête couverte d'un fichu qui cachait en partie son visage. Il lui céda le pas, mais quand elle voulut se faufiler en rasant le mur, il la reconnut, mis en éveil par le désir même qu'elle manifestait de l'éviter, puis par ses mouvements et sa taille. C'était Angiolina. Il se sentit mieux tout de suite. Il négligea le fait qu'en lui parlant de ces voisines de chez qui elle venait, elle étendit le bras dans la direction opposée à celle qu'avait indiquée sa mère. Il ne songea pas davantage à s'étonner – et pourtant !… – qu'elle ne lui reprochât point d'être venu une fois de plus la compromettre à domicile. Cette soirée fut bonne et douce comme s'il avait eu, lui, quelque chose à se faire pardonner et cette douceur où il se complaisait éloignait de son âme tout soupçon.

Les soupçons ne surgirent que le jour où il la vit arriver de même sorte à l'un de leurs rendez-vous. Elle lui déclara que la dernière fois, comme elle rentrait tard chez elle, elle avait été aperçue par des personnes de sa connaissance et qu'elle avait peur d'être vue au sortir de chez la veuve Paracci, dont la maison ne jouissait pas de la meilleure renommée. C'est pourquoi elle se déguisait ainsi. Oh ! ingénuité ! Elle ne s'apercevait pas que ce bavardage était un aveu : le soir où il l'avait vue rentrer chez elle dans le même accoutrement, il faut croire qu'elle avait de bonnes raisons pour se travestir.

Un jour, elle arriva chez Mme Paracci avec une heure de retard. Pour qu'elle ne risquât point, en frappant à la porte, d'éveiller l'attention des autres locataires, il avait l'habitude de l'attendre au

haut de l'escalier tortueux et sale, penché sur la rampe, plié en deux même, pour la voir apparaître du plus loin possible. Si une autre personne montait, il se réfugiait dans la chambre et ce va-et-vient continuel augmentait énormément son agitation. Du reste, il eût été incapable de se tenir tranquille. Ce soir-là, chaque fois qu'il devait s'enfermer dans la chambre pour laisser passer quelqu'un sur le palier, il se jetait sur le lit et se relevait aussitôt, compliquant à dessein cette manœuvre pour y employer un peu plus de temps. Il était dans un tel état que, par la suite, quand il y repensa, il en crut à peine ses souvenirs. Il devait avoir crié d'angoisse.

Quand elle arriva enfin, sa vue ne suffit pas à le calmer et il lui fit de violents reproches. Elle n'y prêta aucune attention, croyant facile de l'apaiser par quelques caresses. Elle jeta son fichu et lui passa autour du cou ses bras que de larges manches laissaient entièrement nus. Émilio les sentit brûlants de fièvre. Il la regarda mieux : elle avait les yeux brillants, les pommettes rouges. Un soupçon affreux traversa son esprit.

— Tu sors de chez un autre, hurla-t-il.

Elle le lâcha, mais en témoignant d'une indignation relativement faible.

— Tu es fou ! dit-elle.

Et, sans paraître trop offensée, elle lui expliqua les causes de son retard. Mme Deluigi l'avait retenue plus longtemps que d'habitude ; elle avait tout de même couru jusque chez elle pour changer de vêtement et là, sa mère lui avait encore donné un travail à faire. Tant de raisons eussent suffi à justifier un retard de dix heures.

Mais Émilio n'avait plus l'ombre d'un doute : elle sortait des bras d'un autre. Seul un acte d'énergie surhumain le sauverait d'une telle immondice. L'idée lui en traversa l'esprit, prompte comme l'éclair : il ne devait pas entrer dans ce lit ; il devait la repousser tout de suite et ne plus la revoir, plus jamais. Hélas ! il savait maintenant ce que signifiaient ces mots *plus jamais* : une douleur, un perpétuel regret, des heures d'agitation sans trêve suivies de rêves pénibles, puis de torpeur et d'inertie ; le vide, la mort de toute fantaisie, de tout désir – l'état le plus effroyable qui fût. Il eut peur. Il l'attira contre lui et, pour toute vengeance lui dit :

— Je ne vaux guère plus que toi.

Alors ce fut à elle de se révolter. S'arrachant à son étreinte, elle lui dit, résolue :

— Je n'ai jamais permis à personne de me traiter ainsi. Je m'en vais.

Elle voulait reprendre son fichu, mais il l'en empêcha. Il l'embrassait, la baisait, la suppliait de ne pas partir. Il ne poussa pas la lâcheté jusqu'à se rétracter expressément, mais la fermeté d'Angiolina le remplissait d'admiration. Lui, pour avoir seulement pensé à une rupture, il était encore bouleversé. Se sentant tout à fait réhabilitée, elle céda. Elle céda petit à petit. Elle déclara qu'elle restait, mais que c'était la dernière fois qu'ils se voyaient et ce fut seulement en le quittant qu'elle consentit à fixer, comme d'habitude, le jour et l'heure de leur prochain rendez-vous. Pleinement victorieuse, elle n'avait plus rien tenté pour le persuader de son innocence.

Il espérait encore que la possession complète finirait par atténuer la violence de son amour. Mais non ; c'était chaque fois avec la même ardeur de désir qu'il se rendait chez la veuve Paracci, et son imagination sans repos s'obstinait à reconstruire l'*Ange* que, chaque fois, le choc de la réalité détruisait. Insatisfait, il se réfugiait dans la douceur des rêves. Ainsi, Angiolina lui donnait tout : la possession de sa chair et par surcroît, puisqu'elle en était la cause, les songes du poète.

Si souvent il l'avait rêvée infirmière qu'il essaya de prolonger cette illusion en sa présence. L'étreignant de toutes ses forces, il lui dit :

— Je voudrais être malade pour être soigné par toi.

— Oh ! ce serait magnifique ! répondit-elle, car en certaines circonstances elle se prêtait facilement à tous ses désirs.

Naturellement, cette phrase suffit à faire évanouir le rêve.

Un soir qu'il se trouvait avec Angiolina, il eut une idée qui améliora puissamment son état d'âme. Un rêve encore, mais qu'il sut développer aux côtés de sa maîtresse et en dépit d'un tel voisinage. Leur malheur, disait-il, avait pour cause un abominable état social. Il en était si convaincu qu'il en arrivait à se croire capable d'une action héroïque pour le triomphe du socialisme. La pauvreté : voilà quelle était la source de tous leurs maux ! Ce discours impliquait l'hypothèse qu'Angiolina se vendait, que la misère des siens la poussait à se vendre. Mais elle ne s'en aperçut pas. Émilio semblait ne vouloir blâmer que lui-même, et ses paroles étaient pour elle comme une caresse.

Dans une société meilleure, il aurait pu la faire sienne tout de suite, à la face du monde, sans lui imposer d'abord de se donner au tailleur. Il entrait dans les mensonges d'Angiolina pour l'engager à entrer dans ses rêves – pour rêver avec elle. Elle demanda des explications et il lui en donna, heureux de pouvoir prêter corps à ses fantômes. Il lui fit un tableau de la guerre inexpiable qui met aux prises riches et pauvres. Les plus nombreux triompheraient et l'issue de la lutte, qui n'était pas

douteuse, apporterait à tous – et à eux deux en particulier – la liberté. Il lui parla de l'anéantissement du capital et de la répartition équitable entre tous les individus d'un travail modéré. La femme deviendrait l'égale de l'homme ; l'amour, un don réciproque.

Elle voulut d'autres explications (qui déjà troublèrent le songe), puis elle conclut :

— Si on partage tout, il n'y aura rien pour personne. Les ouvriers sont des envieux, des fainéants et ils ne réussiront à rien.

Il essaya de discuter, puis il y renonça. La fille du peuple prenait le parti des riches.

Il ne se souvenait pas qu'elle lui eût jamais demandé d'argent. Mais il ne pouvait nier, fût-ce devant lui-même, que du jour où, comprenant qu'elle était pauvre, il avait commencé à lui donner de l'argent au lieu des friandises et de menus cadeaux, elle lui en eût témoigné une grande reconnaissance. Et cette reconnaissance – toujours aussi vive et toujours accompagnée d'une confusion affectée – s'exprimait à nouveau chaque fois qu'il se montrait généreux. Si donc il éprouvait le besoin de la trouver douce et amoureuse, il savait parfaitement comment il avait à se comporter ; et comme il éprouvait ce besoin très fréquemment, sa bourse ne tarda pas à être vide. En acceptant, elle n'oubliait jamais de protester ; or l'acceptation consistait en un simple geste, celui de tendre la main, tandis que la protestation était faite de longs discours, en sorte que celle-ci se gravait plus profondément dans sa mémoire que celle-là et qu'il ne cessa jamais de croire que, n'eût-il rien donné, leurs relations eussent été les mêmes.

Dans la famille Zarri, la gêne devait être cruelle, Angiolina avait tout fait pour empêcher Émilio de venir la surprendre à la maison. Ces visites inattendues lui déplaisaient beaucoup. Elle le menaçait de ne pas le recevoir, de le faire jeter du haut en bas de l'escalier par sa mère, ses frères ou son père. Autant chanter ! Pour peu qu'il eût un moment libre, le soir, il accourait – et pourtant il savait qu'il risquait fort d'avoir à subir la conversation de la vieille Zarri. C'étaient ses rêves qui l'entraînaient là-haut. Il espérait toujours trouver une Angiolina différente, et il se hâtait de venir effacer l'impression – toujours triste – de leur dernier rendez-vous.

Alors elle essaya un dernier moyen. Elle lui raconta que son père ne lui laissait ni paix ni trêve, qu'il voulait faire un éclat, que jusqu'ici elle l'avait retenu à grand-peine mais que cela devenait impossible. Le vieux avait promis de ne pas user de violence, mais ce qu'il avait à dire il le dirait. Cinq minutes plus tard apparaissait le vieux Zarri. Grand et maigre, il marchait d'un pas mal assuré et, tout de suite, éprouva le besoin de s'asseoir. Il savait que son entrée en scène avait été

annoncée, et ses premiers mots firent à Émilio l'effet d'une leçon apprise. Il parlait lentement, avec un embarras visible mais d'un ton impérieux et qui voulait en imposer. Il dit qu'il se croyait le droit de diriger et de protéger sa fille qui avait besoin de lui parce que, sans lui, elle n'aurait personne. Ses frères – sans vouloir en dire de mal – ne s'occupaient pas beaucoup des affaires de la famille. Angiolina parut très contente de ce long exorde. Soudain, elle dit qu'elle allait s'habiller dans la chambre voisine et elle sortit.

Le vieux perdit du coup son autorité. Il suivit sa fille du regard en portant à son nez une prise de tabac ; fit une longue pause durant laquelle Émilio prépara une réponse aux accusations qui allaient être portées contre lui ; regarda droit devant lui, puis tint les yeux fixés sur ses chaussures. Ce fut vraiment par hasard qu'il leva la tête et revit Émilio. « Ah ! oui ! » fit-il, comme surpris de retrouver un objet perdu. Il répéta son exorde, mais avec moins de force ; il était très distrait. Puis il se concentra, avec un effort visible, pour continuer. Il regarda Émilio à plusieurs reprises, toujours en évitant de rencontrer ses yeux, et il ne se décida à parler qu'après avoir baissé la tête et porté toute son attention sur la tabatière usée qu'il tenait dans ses mains.

Il y avait de méchantes gens qui persécutaient la famille Zarri. Angiolina ne l'en avait pas prévenu ? Elle avait eu tort. Ces gens donc, toujours à l'affût, cherchaient à prendre la famille Zarri en défaut. Il s'agissait d'être sur ses gardes. M. Brentani ne connaissait pas *Tic* ? S'il avait eu l'occasion de le connaître, il ne serait pas venu si souvent dans cette maison.

Ici la semonce dégénéra en un avertissement à Émilio de ne pas s'exposer – si jeune – à de tels périls. Quand le vieux releva la tête pour le regarder de nouveau, Émilio comprit : dans ces yeux, étrangement bleus sous la chevelure d'argent, brillait la folie.

Le bonhomme, cette fois, soutint le regard d'Émilio. *Tic* demeure à Opicina, c'est entendu ; mais de là-haut il envoie des coups de bâton dans les jambes et sur le dos de ses ennemis. Il ajouta d'un air sombre : « Ici, chez nous, il bat même la petite. » La famille avait un autre ennemi : *Toc*. Ce dernier résidait au centre de la ville. Il ne donnait pas de coups de bâton, mais il faisait pis. Il avait dépouillé la maison. Il leur avait tout pris : leurs métiers, leur argent, tout jusqu'à la dernière bouchée de pain !

Au comble de la fureur, le vieux criait. Angiolina survint et devina aussitôt de quoi il était question.

— Va-t'en ! dit-elle rudement à son père.

Et elle le poussa dehors.

Le fou s'arrêta sur la porte, hésita une seconde et, désignant

Émilio :

— Il ne savait rien, dit-il, de *Tic* ni de *Toc*.

— Je lui raconterai… répondit Angiolina en riant. (Puis elle cria :) Maman, viens prendre papa.

Elle avait fermé la porte. Émilio, terrifié par les yeux du dément dont le regard avait si longtemps pesé sur lui, demanda :

— Il est malade ?

— C'est un poltron ! fit Angiolina avec colère. Un poltron et un fainéant. D'un côté il y a *Tic*, de l'autre il y a *Toc* ; alors il ne quitte pas la maison et il nous oblige à trimer, nous autres femmes.

Sans transition, un éclat de rire la secoua et elle raconta à Émilio que toute la famille, pour faire plaisir au père, feignait de sentir les coups de bâton mystérieusement envoyés par *Tic*. Plusieurs années auparavant, alors que l'idée fixe du vieillard naissait à peine, ils habitaient un cinquième étage au Lazzaretto Vecchio ; *Toc* demeurait au Corso, *Tic* au Champ-de-Mars. « Ma famille changea de domicile dans l'espoir qu'à l'autre bout de Trieste le père oserait de nouveau sortir dans la rue, mais du même coup *Tic* se transporta à Opicina et *Toc*, via Stadión ! »

En se laissant embrasser, elle ajouta : « Tu l'as échappé belle. Malheur à toi, s'il ne s'était pas souvenu de ses ennemis juste à ce moment-là ! »

Ainsi, ils devenaient toujours plus intimes. Il avait surpris désormais tous les secrets de cette maison. Elle, de son côté, comprenait que rien ne pouvait plus rebuter Émilio, et un jour elle eut ce mot admirable : « À toi, je te raconte tout, comme à un frère. » Elle le sentait bien à elle et si elle n'abusait pas de cette situation – il n'était pas dans son caractère de jouir de sa force ni de l'employer pour l'éprouver : elle se contentait d'user de ses avantages pour s'assurer une vie plus heureuse et plus agréable – du moins se dispensa-t-elle désormais d'inutiles égards. Elle arrivait en retard à leurs rendez-vous, bien qu'elle le trouvât chaque fois les yeux hors la tête, fébrile et violent. Elle devint de plus en plus rude. Quand elle était fatiguée de ses caresses, elle le repoussait avec une telle brusquerie qu'il lui échappa de dire en riant que tôt ou tard, c'était à craindre, elle en viendrait à le battre.

Il ne put en acquérir la certitude, mais il lui semblait que sa maîtresse et la veuve Paracci se connaissaient. La vieille regardait Angiolina avec un certain air maternel, admirant ses cheveux blonds, ses beaux yeux. Angiolina affirmait bien qu'elle n'avait fait sa connaissance que depuis ces quelques jours, mais elle se trahit en laissant voir qu'elle connaissait les recoins les plus secrets de la

maison. Un soir qu'elle était arrivée encore plus tard que d'habitude, la Paracci entendit le bruit d'une dispute et intervint résolument en faveur d'Angiolina.

— Est-il permis de traiter de telle façon ce pauvre petit ange ?

Le petit ange, qui ne refusait jamais les hommages, d'où qu'ils vinssent, écoutait, déjà souriant.

— Tu entends ? Prends-en de la graine !

Oui, il entendait. Et il était stupéfait d'une vulgarité pareille chez la femme qu'il aimait tant.

Jamais il ne l'élèverait jusqu'à lui. Maintenant, il en était sûr, et parfois une envie violente le prenait de descendre jusqu'à elle, plus bas qu'elle. Un jour, elle se refusait à ses embrassements. Elle venait de se confesser et elle ne voulait pas pécher jusqu'au lendemain. Lui, la désirait et surtout désirait, au moins une fois, se montrer le plus brutal des deux. Il la prit de force. Leur étreinte fut, jusqu'au bout, une lutte. Et quand, hors d'haleine, il commençait à se repentir de sa brutalité, il eut la belle récompense d'une œillade admirative. Tout ce soir-là, elle fut bien à lui : la femme conquise amoureuse de son maître. Il se proposa de recommencer cet exploit mais il n'en fut jamais capable. Trouver deux fois l'occasion de l'emporter sur Angiolina en brutalité, ce n'était pas chose facile.

XI

Il était écrit que les interventions de Stefano apporteraient toujours à Émilio un surcroît de souffrances. Depuis longtemps les deux amis étaient d'accord pour que la maîtresse de l'un allât poser chez l'autre. Balli était prêt à se mettre à l'ouvrage. Il fallait seulement qu'Émilio se souvînt une bonne fois d'avertir Angiolina.

Les motifs d'un pareil manque de mémoire étaient trop visibles, et Stefano résolut de ne plus agiter cette question. Pour le moment, il se sentait incapable de faire quoi que ce fût en dehors de la figure qu'Angiolina lui avait inspirée. Il s'attachait avec complaisance à ce projet. Pour tuer le temps il installa sa selle, disposa son argile, ébaucha la figure nue. Après quoi il l'entoura de linges humides et se dit : « Un drap mortuaire. » Chaque jour, il regardait ce corps, l'imaginait vêtu, puis l'enveloppait à nouveau de ses chiffons et le mouillait avec soin.

Les deux amis n'eurent pas, à ce sujet, une franche explication. Pour tâcher d'atteindre son but sans rien demander à Émilio, Balli lui dit un soir :

— Je ne suis plus capable de travailler. Si je n'avais pas ce projet de figure ce serait à désespérer.

— J'ai encore oublié d'en parler à Angiolina, dit Émilio, sans toutefois se donner la peine de feindre la surprise. Il n'y a pas deux moyens : va lui parler, toi ; tu verras comme elle s'empressera de te complaire.

On devinait tant d'amertume dans cette dernière phrase que Balli eut pitié et ne dit plus rien. Il savait lui-même que son intervention entre les deux amants n'avait pas été très heureuse et il ne voulait plus se mêler de leurs affaires. Impossible de se jeter entre eux comme il l'avait fait, naïvement, quelques mois plus tôt, dans l'intérêt de son ami. Le temps seul guérirait le pauvre garçon… Et sa belle figure tant rêvée, la seule qui, pour le moment, eût pu l'exciter au travail, était tuée dans l'œuf par l'incurable stupidité d'Émilio.

Il essaya de commencer avec un autre modèle, mais au bout de quelques séances, il se dégoûta et laissa l'ébauche sur le plateau. À vrai dire, ces brusques abandons de projets longuement mûris s'étaient

produits souvent dans sa carrière. Cette fois, à tort ou à raison, il en rejetait la faute sur Émilio. Il ne doutait pas que, s'il avait eu le modèle rêvé, il aurait pu se mettre à l'ouvrage avec ardeur, quitte à tout détruire quelques semaines plus tard.

Il ne souffla mot de rien à son ami, et cette réserve fut le dernier égard dont il usa envers lui. Il était inutile de rappeler à Émilio l'énorme place qu'Angiolina avait prise dans son existence : c'eût été envenimer son mal. Et comment lui faire comprendre que l'artiste s'était arrêté sur cet objet, précisément parce qu'au-delà de cette parfaite pureté des lignes, il avait découvert une expression indéfinissable, non créée par ces lignes mêmes, quelque chose de vulgaire et de lourdement comique, élément obscur qu'un Raphaël eût supprimé mais qu'il eût pris plaisir, lui, à reproduire et à mettre en valeur.

Quand ils se promenaient ensemble, Stefano ne parlait jamais de son propre désir, mais Émilio ne tirait aucun avantage de cette discrétion, car il se faisait une idée exagérée des sentiments que son ami n'exprimait pas et il en était douloureusement jaloux. Balli, désormais, désirait Angiolina autant que lui-même ! Comment se défendre contre un tel rival ?

Il ne se défendit pas. Il avait déjà trahi sa jalousie mais il ne voulait pas en parler. Il eût été trop niais de se montrer jaloux de Stefano après avoir supporté la concurrence du marchand d'ombrelles. Cette pudeur le désarma. Un jour, Balli alla le prendre à son bureau, comme souvent, pour le raccompagner jusque chez lui. Ils suivaient le bord de la mer, quand ils virent s'avancer vers eux Angiolina, tout illuminée par le soleil de midi qui jouait dans ses boucles blondes et sur son visage un peu crispé par l'effort de tenir les yeux ouverts sous une telle lumière. Ainsi Balli se trouvait face à face avec son chef-d'œuvre qu'il perçut, faisant abstraction à l'ambiance, dans tous ses détails. Elle marchait, le buste droit, de ce pas ferme qui n'ôtait rien à sa grâce. C'était la jeunesse même, incarnée et vêtue, qui se mouvait dans la lumière du soleil.

— Oh ! Écoute ! s'écria Stefano, décidé, par ta jalousie stupide tu ne vas pas m'empêcher de faire un chef-d'œuvre.

Angiolina répondit à leur salut avec un profond sérieux, un air de gravité qui lui était devenu habituel depuis quelque temps et qui se concentrait dans son salut. Elle avait dû apprendre ce manège-là depuis peu. Balli s'était arrêté et n'attendait qu'un signe favorable.

— Eh bien, soit ! dit Émilio machinalement, sans perdre l'espoir que son ami s'apercevrait de sa douleur.

Mais Balli ne voyait que son modèle, qui déjà s'éloignait et à peine

Émilio eut-il parlé, il se lança à la poursuite d'Angiolina.

C'est ainsi qu'ils renouèrent connaissance. Quand Émilio les rejoignit, il les trouva parfaitement d'accord. Stefano n'avait pas fait de cérémonies et Angiolina, rouge de contentement, avait aussitôt demandé quand elle devrait venir. Le lendemain à neuf heures. Elle accepta en observant que, par bonheur, le jour suivant, elle n'avait pas à aller chez les Deluigi. « Je serai exacte », promit-elle en prenant congé. Elle avait l'habitude de parler à tort et à travers, de dire tout ce qui lui venait au bout de la langue, et elle ne songea pas que cette promesse d'être exacte pouvait chagriner Émilio qui avait sur le cœur ses longues attentes chez la veuve Paracci.

Sa faute perpétrée, Stefano revint, par la pensée, à son ami. Il eut aussitôt conscience de lui avoir porté un coup et il lui en demanda gentiment pardon :

— Je ne pouvais pas agir autrement ! Je ne veux pas tirer avantage de ta feinte indifférence. Je sais que je t'ai fait de la peine, je sais que tu souffres. Tu as tort, bien tort… mais je n'ai pas raison non plus.

Avec un sourire forcé, Émilio répondit :

— En ce cas je n'ai vraiment rien à te dire.

Balli trouva qu'il ne méritait pas tant de dureté.

— Ainsi, pour que tu me pardonnes, il me faudrait décommander Angiolina. Eh bien ! j'irai jusque-là si tu l'exiges.

Mieux valait ne pas accepter cette proposition, parce que la pauvre fille – Émilio la connaissait comme s'il l'avait faite – était toujours amoureuse des hommes qui la tenaient à distance. Alors, c'eût été lui donner une raison de plus d'aimer Stefano.

— Non, fit-il plus doucement, laissons les choses comme elles sont. Je me fie à toi. Et même, ajouta-t-il en riant, je ne me fie qu'à toi.

Stefano, très chaleureusement, affirma qu'il méritait cette confiance. Il promit, il jura que le jour où, au cours d'une séance de pose, il aurait conscience d'avoir oublié, ne fût-ce qu'un instant, son art, il mettrait Angiolina à la porte. Émilio eut la faiblesse d'écouter cette promesse. Bien mieux : il se la fit répéter deux fois !

Le lendemain Balli vint chez Émilio pour lui faire son rapport sur la première séance. Il avait travaillé comme un enragé et il n'avait pas à se plaindre d'Angiolina qui, dans une pose assez fatigante, avait résisté tant qu'elle avait pu. Il lui manquait encore de comprendre la pose, mais Balli avait bon espoir. Il était plus enthousiaste que jamais de son idée. Il n'aurait pas le temps d'échanger une parole avec son modèle avant la dixième séance peut-être.

— Quand le moment viendra ensuite, des hésitations, des tâtonnements, on bavardera un peu, mais je te promets qu'on ne parlera que de toi. Je parie qu'elle finira par t'aimer de tout son cœur.

— Disons plutôt qu'en lui parlant de moi tu l'ennuieras tellement qu'elle te prendra en grippe toi aussi. Ce sera déjà quelque chose.

Il ne put voir Angiolina de deux jours. Il ne la retrouva que le dimanche après-midi, dans l'atelier de Stefano. Ils étaient en plein travail.

L'atelier n'était qu'un vaste magasin, et Stefano, ennemi de l'élégance, n'avait rien changé à l'aspect simple et nu qui convenait à son ancienne destination. Le pavé était fait de dalles disjointes, comme du temps où l'on y jetait des ballots de marchandises. L'hiver, au milieu de la pièce, un grand tapis épargnait aux pieds du sculpteur le contact du sol. Les murs étaient grossièrement blanchis et çà et là, sur des supports, reposaient des figures de plâtre ou d'argile, non pas groupées, mais empilées, dérobées plutôt qu'offertes à l'admiration. Cependant le confort n'était pas négligé. Un poêle colossal entretenait une douce température. Une profusion étonnante de chaises et de fauteuils de toutes formes et de toutes dimensions faisait oublier la rude sévérité du « magasin ». Si les sièges étaient de styles disparates, c'est que Balli avait besoin, disait-il, « d'un repos conforme au rêve qui occupait son esprit ». Il se plaignait même toujours de telle ou telle lacune dans sa collection. Angiolina posait sur un trépied garni de coussins blancs. Debout sur une chaise, devant un autre trépied, à plateau mobile, Balli travaillait son ébauche à peine dégrossie.

Il sauta de son perchoir pour serrer les mains d'Émilio qui entrait. Angiolina quitta la pose. Assise dans la blancheur des coussins, comme au creux d'un nid, elle salua Émilio très gentiment. On ne s'était pas vus depuis si longtemps ! Elle le trouvait un peu pâle. Indisposé peut-être ? Brentani n'arriva pas à lui savoir gré de ces manifestations affectueuses. Sans doute voulait-elle montrer de la gratitude parce qu'il la laissait seule avec Stefano !

Le sculpteur s'était arrêté devant son travail. « Ça te plaît ? » Émilio regarda. Sur une base informe, prenait appui une figure presque humaine, agenouillée. Les deux épaules – vêtues – avaient bien la ligne et le mouvement de celles d'Angiolina. Au point où elle en était, cette figure avait quelque chose de tragique. Ensevelie dans la glaise, elle semblait faire des efforts surhumains pour s'en libérer. La tête, où les tempes avaient été creusées et le front poli en trois coups de pouce, donnait l'impression d'un crâne qu'on aurait recouvert de terre pour empêcher qu'il ne criât. « Tu vois comme ça sort, dit l'artiste en jetant sur son travail un regard qui était une caresse. L'idée y est ; c'est la forme qui manque. » Seulement, l'idée, il était seul à la voir. Quelque

chose de subtil, d'insaisissable. De cette argile, devait surgir une prière, la prière d'un être qui, pour un instant, possède la foi et qui ne la possédera peut-être jamais plus. Balli expliqua aussi la forme que cela prendrait. La base resterait grossière et le personnage irait s'affinant jusqu'au sommet de la tête qui serait surmontée d'une coiffure moderne des plus savantes. Les cheveux étaient destinés à nier la prière exprimée par le visage.

Angiolina reprit la pose et Stefano se remit au travail. Pendant une demi-heure, elle posa en toute conscience, se figurant qu'elle priait, comme le lui avait recommandé le sculpteur, pour se donner une expression suppliante. Cette expression n'était d'ailleurs pas au goût de Stefano qui, vu du seul Émilio, eut un geste d'exaspération. Cette garce ne savait pas prier. Plutôt que de tourner pieusement les regards vers le ciel, elle les y lançait avec impertinence. Elle essayait de séduire le bon Dieu !

La fatigue d'Angiolina commença à se traduire par un léger halètement. Balli, parvenu à un point important de son travail, ne s'en apercevait même pas : il courbait cette pauvre tête sur l'épaule droite, sans pitié.

— Très fatiguée ? demanda Émilio, et, comme Stefano ne les regardait pas, il lui caressa et lui soutint le menton.

Elle remua les lèvres pour baiser la main d'Émilio, mais sans changer de position.

— Je puis résister encore un peu.

Oh ! qu'elle était admirable, se sacrifiant ainsi pour une œuvre d'art ! S'il avait été artiste, il aurait considéré cet héroïsme comme une preuve d'amour.

Un instant plus tard, Balli accorda un bref repos. Lui-même n'en sentait pas le besoin et il n'en profita que pour travailler sa base. Son long manteau de toile lui donnait un aspect sacerdotal. Angiolina, assise à côté d'Émilio, regardait le sculpteur avec une admiration mal contenue. C'était un bel homme, avec sa barbe soignée, légèrement grisonnante mais embellie de reflets d'or. Agile et robuste, il sautait de son siège et y remontait sans effleurer la statue. Dans ce vêtement grossier – d'où émergeait le haut d'un col impeccable – il personnifiait l'activité intelligente. Émilio aussi l'admirait, avec douleur.

On reprit bientôt le travail. Le sculpteur écrasa encore un peu la tête, sans s'inquiéter de la déformation qu'il lui imposait. Il ajouta de la glaise d'un côté, en retrancha de l'autre. Il fallait admettre qu'il copiait puisqu'il regardait souvent son modèle, mais Émilio ne reconnaissait dans cette masse aucun trait du visage d'Angiolina. La séance terminée, il le dit à Stefano et celui-ci lui apprit à voir. Pour le

moment, la ressemblance n'était sensible que si on regardait la tête sous un certain angle. Angiolina ne se reconnut pas, et même il lui déplut que Stefano ait prétendu la représenter sous ces traits informes. Pour Émilio, au contraire, la ressemblance était devenue flagrante. La face semblait endormie, immobilisée, emmaillotée étroitement ; les yeux, absents, paraissaient clos ; mais on comprenait que le souffle de la vie allait animer cette boue.

Balli enveloppa l'ébauche dans un linge humide. Il était satisfait de son travail et tout agité.

Ils sortirent ensemble. L'art de Stefano était décidément le seul point de contact entre les deux amis. En discutant le projet du sculpteur, ils se sentirent plus proches l'un de l'autre et, durant cet après-midi-là, leur commerce eut une douceur inconnue depuis longtemps. Ce fut Angiolina qui s'amusa le moins. En tiers avec eux, elle faisait figure de personnage encombrant. Balli, qui n'aimait pas s'exhiber en sa compagnie au grand jour, voulut qu'elle marchât devant – ce qu'elle fit, rageusement dressée, le nez en l'air. Balli ne cessa de parler de son œuvre tandis qu'Émilio suivait des yeux les mouvements de la jeune femme. Dans toutes ces heures, il n'y eut aucune place pour la jalousie. Balli suivait son rêve et quand il s'occupait d'Angiolina, c'était seulement pour la tenir à distance, sans d'ailleurs la railler ni la maltraiter.

Il faisait froid et le sculpteur proposa d'entrer dans un cabaret pour boire du vin chaud. Comme la salle était pleine et empestée d'une âcre odeur de nourriture et de tabac, ils décidèrent de rester dans la cour. Angiolina, d'abord épouvantée par le froid, protesta, puis, quand Balli lui eut déclaré qu'il n'y avait rien de plus original, elle s'emmitoufla dans son grand châle et prit plaisir à se voir admirer par les clients qui sortaient de la salle chaude et par le garçon qui les servait en courant. Balli ne faisait pas attention au froid et regardait dans son verre comme s'il y avait vu sa propre idée. Émilio s'employait à réchauffer les mains d'Angiolina que celle-ci lui abandonnait. C'était la première fois qu'elle lui permettait de la caresser en présence de Stefano et il en jouissait intensément. « Douce créature », murmura-t-il. Il lui donna même un baiser et elle appuya fortement sa joue contre ses lèvres.

C'était un soir clair et bleu ; le vent sifflait au-dessus de la haute maison : la cour en était abritée, et, grâce au breuvage aromatique et brûlant qu'ils engloutissaient à flots, ils résistèrent presque une heure à la température rigoureuse. Ce fut pour Émilio un nouvel épisode inoubliable de son amour. Cette cour sombre et azurée ; leur groupe à l'extrémité d'une longue table de bois – et Angiolina !

Une Angiolina docile – mieux encore : aimante – que Stefano, définitivement, lui abandonnait.

En revenant, Stefano raconta qu'il devait aller ce soir à un bal masqué. Pour lui c'était une corvée, mais il avait promis à un de ses amis de l'y accompagner. Cet ami – un médecin – pensait que ses clients excuseraient plus facilement sa présence en un tel lieu s'il s'y trouvait dans la société d'une personne aussi respectable que le sculpteur Balli.

Stefano aurait préféré se coucher de bonne heure pour se remettre au travail le lendemain avec la tête fraîche. Il avait des frissons rien qu'à l'idée de passer tant d'heures au milieu d'une bacchanale.

Angiolina lui demanda s'il avait une loge pour toute la saison, puis elle voulut savoir la position exacte de cette loge.

— J'espère bien, dit Stefano en riant, que si tu vas au bal tu viendras me retrouver.

— Je ne suis jamais allée au bal masqué, affirma Angiolina avec vigueur. (Puis elle ajouta, après y avoir réfléchi et comme si elle découvrait seulement alors l'existence des bals masqués :) J'aimerais beaucoup y aller une fois.

Aussitôt une décision fut prise : ils iraient ensemble au bal de bienfaisance qui aurait lieu la semaine prochaine. Angiolina faisait des bonds de joie d'une sincérité si manifeste que Balli lui-même lui adressa un sourire affable, comme à un enfant à qui on est heureux de faire un grand plaisir à peu de frais.

Quand les deux hommes furent seuls, Émilio avoua que la séance ne lui avait pas été désagréable ; mais Balli, en le quittant, convertit en fiel la douceur de cette journée.

— Tu es content de nous, lui dit-il. Reconnais donc que j'ai fait de mon mieux pour te contenter.

Donc il devait la gentillesse d'Angiolina aux recommandations de Balli. Cela l'humiliait. C'était un nouveau, un puissant motif de jalousie. Il se promit de faire comprendre à Stefano qu'il ne voulait pas devoir l'affection d'Angiolina à l'ascendant d'un tiers. En outre, il ne montrerait pas trop de reconnaissance à cette fille pour les témoignages d'affection qui, un instant plus tôt, l'avaient rendu si heureux ! Il comprenait pourquoi elle s'était laissé si docilement caresser en présence du sculpteur. Comme elle lui était soumise ! Pour lui, elle savait renoncer à ses affectations d'honnêteté et à tous ces mensonges où le pauvre Émilio s'empêtrait. Devant Balli, c'était une autre femme. Devant Balli, qui ne la possédait pas, elle se démasquait. Devant lui, non !

Le lendemain, de bonne heure, il courut chez Angiolina, anxieux de voir comment il serait traité loin des regards de Stefano.

Excellemment ! Elle-même, après s'être assurée que c'était bien lui, vint ouvrir la porte. Le matin, elle était plus belle. Une seule nuit de repos suffisait à lui donner la sérénité d'une vierge saine. Une robe de chambre de laine blanche, rayée de bleu, un peu usée, couvrait et épousait les formes précises de son corps, ne laissant jaillir que la blancheur du cou.

— Je dérange ? demanda-t-il d'une voix sombre ; et il se retint de l'embrasser.

Il ne s'agissait pas de rendre impossible la querelle qu'il méditait et dont il espérait un soulagement.

Elle ne s'aperçut même pas de son air boudeur. Elle le fit entrer dans sa chambre.

— Je vais m'habiller parce qu'à neuf heures, il faut que je sois chez les Deluigi. En attendant, toi, lis cette lettre. (Et nerveusement, elle prit une enveloppe dans un panier :) Lis-la avec attention et puis tu me donneras un conseil. (Son visage se tendit et ses yeux se remplirent de larmes.) Tu verras ce qu'il m'arrive. Je te raconterai tout. Tu es le seul qui puisses me conseiller. J'ai tout dit à maman, mais elle, la pauvre, elle n'a que ses yeux pour pleurer. (Elle sortit et reparut aussitôt.) Prends garde, au cas où maman viendrait te parler : elle sait tout, sauf que je me suis donnée à Volpini.

Elle lui envoya un baiser de la main et se retira.

La lettre était de Volpini : une lettre de rupture. Il commençait par lui dire qu'il s'était toujours conduit honnêtement vis-à-vis d'elle, tandis qu'elle – il le savait maintenant – l'avait trahi dès le début. Émilio déchiffrait avec le plus grand soin cette écriture presque illisible, tremblant de voir son nom apparaître pour motiver la décision prise par le tailleur. Mais il n'était pas question de lui. On avait affirmé à Volpini qu'elle avait été la maîtresse de Merighi, et non pas sa fiancée. Il n'avait pas voulu le croire mais il avait su par ailleurs de toute certitude qu'elle avait assisté à plusieurs bals masqués en compagnie de jeunes « damoiseaux ». Là-dessus venaient de lourdes phrases mal articulées, où éclatait la sincérité du bonhomme. Elles ne prêtaient à rire que par la présence, çà et là, d'un mot pompeux directement puisé au dictionnaire.

La vieille Zarri entra. Les mains comme toujours croisées sous son tablier, elle s'appuya au lit et attendit patiemment qu'il eût terminé sa lecture.

— Que vous en semble ? demanda-t-elle de sa voix nasale. Angiolina dit non, mais moi je crois que c'en est fini avec cet homme-là.

Sur une seule des assertions de Volpini s'était concentrée l'attention d'Émilio.

— Est-ce vrai, demanda-t-il, qu'Angiolina ait été si souvent au bal masqué ?

Tout le reste, à savoir qu'elle ait été la maîtresse de Merighi et de bien d'autres, c'était à ses yeux la vérité même, et le fait qu'un autre ait été trompé comme lui ne pouvait que lui faire paraître les mensonges d'Angiolina un peu moins offensants pour son amour-propre. Seulement la lettre de Volpini lui apprenait quelque chose de nouveau. Elle était plus habile à feindre qu'il ne le soupçonnait. Elle avait trompé Stefano lui-même la veille, quand elle avait sauté de joie à l'idée d'aller à son premier bal masqué.

— C'est tout mensonges, dit la vieille Zarri avec autant de calme que si elle eût énoncé une chose déjà évidente pour Émilio. Angiolina rentre chaque soir directement de son travail et elle se couche aussitôt. Je la vois moi-même se mettre au lit.

La vieille retorse ! On ne la trompait pas, elle, certes non ! Et elle ne voulait pas admettre qu'on la crût capable de tromper !

Quand la fille reparut, la mère s'éclipsa.

— Tu as lu ? dit Angiolina en s'asseyant près de lui. Eh bien ?

Rudement et d'un front sourcilleux, Émilio lui déclara que Volpini avait bien raison, car il n'était guère convenable, pour une future épouse, de courir les bals masqués.

Angiolina protesta : Elle ? Courir les bals masqués ? N'avait-il pas remarqué sa joie, la veille, quand on lui avait proposé d'aller au bal – pour la première fois de sa vie ?

L'argument, ainsi allégué, perdait toute force. Cette joie, donnée comme une preuve, devait lui avoir coûté un grand effort pour s'être si bien imprimée dans sa mémoire. Mais d'autres preuves vinrent à l'appui : tous les soirs où elle avait pu ne pas aller chez Mme Deluigi, elle les avait consacrés à Émilio ; elle ne possédait pas un bout d'étoffe pour se travestir, et même elle comptait sur son aide pour se procurer le nécessaire en vue de la mascarade projetée. Elle ne convainquit pas Émilio – sûr désormais qu'elle avait, durant tout le carnaval, fréquenté assidûment les fêtes de nuit – mais ces preuves présentées avec tant de chaleur eurent le don de le radoucir. Elle ne s'offensait pas de l'injure qu'il lui faisait en doutant d'elle. Elle s'attachait à lui, elle cherchait à le convaincre, à l'émouvoir… et Stefano n'était pas là !

Puis il comprit qu'elle avait besoin de lui. Elle ne voulait pas encore rendre à Volpini sa liberté, et, pour le tenir, elle comptait sur les conseils d'Émilio, en qui elle avait l'aveugle confiance que les gens

incultes ont coutume d'accorder à tout ce qui tient une plume. Cette remarque n'empêcha pas Émilio d'être satisfait de l'affection qui lui était prodiguée. Mieux valait la devoir à sa qualité d'homme instruit qu'à Stefano. Il eut même à cœur de mériter la confiance d'Angiolina et se mit à étudier très sérieusement la question qui lui était soumise.

Il dut bientôt se rendre compte qu'elle y voyait plus clair que lui. Elle fit cette remarque pénétrante que, pour arrêter le parti à prendre, il fallait avant tout savoir si Volpini croyait aux faits qu'il alléguait comme certains ou s'il avait écrit cette lettre pour vérifier de vagues rumeurs venues jusqu'à lui. D'autre part, l'avait-il écrite avec la ferme intention de rompre ou par menace, prêt à céder au premier bon mouvement d'Angiolina ? Émilio relut l'épître et force lui fut d'admettre que Volpini amoncelait trop d'arguments pour en avoir un seul de tout à fait bon. Il ne citait pas de noms, en dehors de celui de Merighi.

— Et sur ce point, je sais comment lui répondre, dit Angiolina avec colère. Il faudra bien qu'il reconnaisse qu'il a été le premier à m'avoir !

Mis sur cette voie, Émilio fit une observation propre à corroborer la façon de voir d'Angiolina. Dans une première phrase, pleine de grandiloquence, Volpini déclarait qu'il l'abandonnait, avant tout, à cause de ses trahisons et ensuite à cause de son extrême froideur avec lui : il sentait qu'elle ne l'aimait pas. Or était-ce bien le moment de se plaindre d'un défaut, qui pouvait n'être qu'un défaut de caractère, si les autres griefs avaient autant de poids qu'on feignait de leur en attribuer ? Elle lui fut très reconnaissante de cet argument qui confirmait à l'évidence la justesse de sa propre interprétation. Elle ne se rappelait plus qu'elle avait elle-même orienté la recherche d'Émilio. Elle n'avait pas la prétention d'être une femme instruite, mon Dieu non ! et les éloges lui importaient peu. Elle était engagée dans la lutte et toute arme qui lui paraissait efficace, elle l'empoignait avec énergie sans se préoccuper de savoir d'où elle provenait et qui l'avait faite.

Elle ne voulut pas écrire la lettre tout de suite, car elle n'avait que le temps de courir chez les Deluigi où on l'attendait ; mais à midi elle serait chez elle et elle priait Émilio de revenir. Elle l'attendrait. Elle et lui, toute la matinée, ne devaient avoir d'autre souci en tête que cette réponse. Il allait même emporter la lettre de Volpini pour l'étudier plus à loisir, au bureau.

Ils sortirent ensemble mais elle prévint qu'il faudrait se séparer avant d'entrer en ville. Elle n'en doutait plus : il y avait dans Trieste des gens chargés de l'espionner pour le compte de Volpini !

— L'infâme ! s'écria-t-elle avec emphase. Il m'a perdue ! (Elle le haïssait comme si vraiment il eût été la cause de sa perte.) Maintenant,

bien sûr, il serait trop heureux de reprendre sa parole, mais il aura affaire à moi.

Elle avoua qu'elle le détestait profondément. Il lui inspirait du dégoût comme une bête malpropre.

— C'est par ta faute que je me suis donnée à lui ! (Mais, voyant sa surprise devant cette inculpation, formulée pour la première fois avec violence, elle se reprit :) Pour l'amour de toi sinon par ta faute.

Sur ce mot gentil, elle le quitta et il resta persuadé qu'elle ne lui avait rappelé ses responsabilités si vivement qu'afin de mieux l'inciter à la soutenir de toutes ses forces dans la lutte qui allait s'ouvrir entre elle et Volpini.

Il la suivit ; et la voyant, en pleine rue, s'offrir à tous les passants – c'est-à-dire leur lancer à tous l'invitation de son regard effronté – il fut à nouveau saisi de ce mal qui dominait en lui tout autre sentiment. Alors, oubliant sa terreur de la voir s'accrocher à lui, il songea avec une joie intense à ce qui était arrivé. Grâce à l'abandon de Volpini, elle avait besoin de lui, et à midi, et pendant toute une grande heure, il la tiendrait à ses côtés, il la sentirait intimement sienne.

Dans la ville laborieuse, à cette heure où personne ne se promenait par plaisir, le doux visage d'Angiolina, son teint coloré, sa silhouette, cette allure calme, cet œil attentif à tout autre chose qu'au chemin à suivre éveillait les curiosités. Et il sentit qu'en la voyant on devait immédiatement songer à l'alcôve pour laquelle elle était faite. L'excitation produite en lui par cette image ne le quitta plus de la matinée.

À midi, il arriva chez Angiolina fermement décidé à lui faire sentir le prix de son secours et à profiter de tous les avantages que cette position exceptionnelle lui offrait. Il fut reçu par la vieille Zarri qui, très aimable, le fit passer dans la chambre de sa fille et lui avança un fauteuil. Fatigué d'avoir grimpé un peu vite les étages il s'assit, ne doutant pas de voir apparaître Angiolina.

— Elle n'est pas encore revenue, dit la vieille en jetant un regard vers le corridor comme si elle aussi s'était attendue à voir surgir sa fille.

— Elle n'est pas là ? balbutia Émilio.

Sa déception était assez douloureuse pour qu'il n'en crût pas ses oreilles.

— Je ne comprends rien à ce retard, continua la maman Zarri, les yeux toujours braqués sur la porte. Elle aura été retenue par Mme Deluigi.

— À quelle heure au plus tard pourrait-elle rentrer ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, répondit la vieille d'un ton ingénu. Il se peut qu'elle soit là d'un moment à l'autre, mais si elle a déjeuné chez les Deluigi, elle pourrait aussi bien ne rentrer que ce soir. (Après un instant de méditation silencieuse, elle ajouta avec plus d'assurance :) Toutefois je ne pense pas qu'elle déjeune dehors, puisque son repas est préparé ici.

Observateur aigu, Émilio se rendit parfaitement compte que tous ces doutes étaient feints et que la vieille sorcière devait savoir qu'Angiolina ne rentrerait pas de sitôt. Mais, comme toujours, ses facultés d'observation ne lui servirent pas à grand-chose. Cloué par le désir il attendit longuement, tandis que la mère d'Angiolina lui tenait compagnie, muette, et si sérieuse que, par après, dans son souvenir, Émilio la découvrit ironique. La plus petite des filles s'était faufilée près de la mère et se frottait à son flanc comme un jeune chat au jambage d'une porte.

Il s'en alla effondré, comblé de saluts et de sourires par la vieille et par la petite, dont il caressa les cheveux pareils à ceux d'Angiolina. L'enfant avait déjà des airs de sa grande sœur. Il ne lui manquait que cette santé rose…

Il pensa que le parti le plus sage serait peut-être de se venger de ce mauvais tour en ne retournant pas chez Angiolina qu'elle ne l'eût rappelé. Dès lors qu'elle avait besoin de lui, elle ne tarderait pas à le relancer. Mais le soir, une fois hors du bureau, il reprit le même chemin qu'à midi. Il fallait d'abord savoir la raison de cette inexplicable absence. Après tout, un cas de force majeure était plausible.

Il retrouva Angiolina dans le costume qu'elle avait mis pour sortir le matin. Elle rentrait à peine. Elle s'abandonna à ses baisers et ses embrassades avec la douceur qui lui était habituelle quand elle avait un pardon à obtenir. Ses joues étaient en feu et son haleine sentait le vin.

— C'est vrai, j'ai beaucoup bu, dit-elle en riant. M. Deluigi, un vieux quinquagénaire, voulait me faire prendre une cuite. Mais il n'y a pas réussi, tu sais !

Il devait y avoir réussi mieux qu'elle ne croyait. Sa gaieté immodérée en faisait foi. Elle riait et se trémoussait dans des contorsions. Elle était très belle avec cette insolite rougeur aux joues et ces yeux luisants. Il baisait, dans sa bouche grande ouverte, des gencives rouges et elle le laissait faire, passive, comme si ces ardeurs ne la concernaient pas. Elle continuait à rire et racontait, en phrases hachées, que toute la famille, pas seulement le vieux, avait pris à tâche de lui faire perdre la tête… Mais à eux tous, ils n'en étaient pas venus

à bout. Il tenta de la rappeler à la raison en lui parlant de Volpini.

— Laisse-moi tranquille avec ça ! cria-t-elle, et comme il insistait, sans répondre, elle se rua sur lui à son tour, plantant des baisers dans sa bouche et sur son cou avec un entrain agressif qu'il ne lui avait jamais vu.

Ils finirent par rouler sur le lit, elle, coiffée encore de son petit chapeau, un manteau sur les épaules. La porte restait béante et il était difficile que le bruit de cette bataille ne parvînt pas jusqu'à la cuisine où la famille Zarri, père, mère et sœur, était parquée.

Ils l'avaient saoulée pour de bon. Étrange maison que cette maison Deluigi ! À Angiolina, il ne gardait pas rancune, car ce soir-là son plaisir avait été vraiment parfait.

Le jour suivant ils se retrouvèrent à midi, tous deux d'excellente humeur, Angiolina affirma que sa mère ne s'était aperçue de rien. Puis elle dit qu'elle regrettait de s'être laissé surprendre dans un état pareil. Ce n'était pas sa faute :

— Ah ! le maudit vieux bonhomme !

Il la rassura, ajoutant que s'il n'eût dépendu que de lui, elle eût été ivre sept fois la semaine. Puis ils composèrent la lettre à Volpini avec un soin dont ils ne se seraient guère cru capables dans l'état d'esprit où ils se trouvaient.

Angiolina avait pu sembler la plus forte dans l'interprétation de la lettre de Volpini ; mais la réponse sortit tout entière de la plume experte d'Émilio.

Elle aurait volontiers écrit une lettre insolente, la lettre indignée d'une fille honnête, soupçonnée à tort et qui dit ce qu'elle a sur le cœur.

— Et même, fit-elle dans sa colère magnanime, si Volpini était là, je lui donnerais une gifle, sans autre explication. Il serait convaincu tout de suite que les torts sont de son côté.

Ce n'était pas trop mal pensé, mais Émilio voulait plus de prudence. En toute simplicité, et sans qu'elle songeât à en prendre ombrage, il lui raconta que, pour mieux étudier le problème, il se l'était posé ainsi : « Comment se serait comportée, à la place d'Angiolina, une honnête femme ? » Il ne lui dit pas que l'honnête femme avait pris pour lui la forme concrète de sa sœur et qu'il s'était demandé, plus précisément : « Qu'aurait fait Amélie si elle avait eu à répondre à la lettre d'un Volpini ? » Il lui communiqua les résultats obtenus. La femme honnête aurait éprouvé d'abord une grande, une immense surprise ; puis elle aurait imaginé un malentendu et enfin, mais en dernier lieu, l'aurait traversée l'affreux soupçon qu'il fallait attribuer la lettre au désir de

son amant de se soustraire à la foi jurée. Angiolina fut ravie de cette reconstruction d'un processus psychologique et il se mit aussitôt à la besogne.

Assise près de lui, elle ne soufflait mot. Il travaillait pour elle, et elle, une main sur son genou, la tête contre la sienne pour pouvoir lire à mesure qu'il écrivait, lui faisait sentir sa présence, sans pour cela l'incommoder. Ce voisinage empêcha que l'épître ne prît un air de composition attentive et guindée, mais il lui eût ôté du même coup, si le destinataire eût été un autre homme, toute force efficace en la privant de cette dignité mesurée qu'Émilio comptait y introduire. C'est par ce biais que, dans chaque phrase, quelque chose d'Angiolina pénétra. Qu'un grand mot emphatique vînt au bout de sa plume, il le laissait échapper, heureux de la voir extasiée et béante d'admiration, comme l'autre jour, dans l'atelier, quand elle regardait Stefano.

Puis, sans la relire, elle se mit à copier cette prose, satisfaite de pouvoir y mettre sa signature. Comme elle apparaissait plus intelligente la veille, discutant le plan de campagne, que maintenant, dans son approbation sans réserve ! En copiant, elle n'adhérait plus au même sens du texte ; la calligraphie confisquait son zèle et épuisait son effort.

Les yeux fixés sur l'enveloppe, elle demanda à l'improviste si Balli n'avait plus rien dit du bal masqué. Le moraliste qui sommeillait en Émilio ne s'éveilla pas. Pourtant il lui déconseilla d'aller à ce bal : Volpini le saurait, si elle y allait ; c'était à craindre. Mais elle avait de ces réponses qui emportaient tout.

— Maintenant, au bal, j'y vais. Jusqu'à présent je n'y allais pas par égard pour cet infâme. J'en ai assez. Qu'il le sache, c'est tout ce que je souhaite !

Émilio insista pour la voir dans la soirée. L'après-midi, elle devait poser chez Stefano, puis courir chez Mme Deluigi. Ils ne pouvaient donc se retrouver qu'assez tard. Elle accorda le rendez-vous.

— En ce moment, déclara-t-elle, je ne sais rien te refuser.

Mais pas chez Paracci, car il lui fallait rentrer de bonne heure. Comme aux meilleurs temps de leur amour, ils se promèneraient ensemble à Sant'Andrea, puis il la raccompagnerait chez elle. Elle était encore abattue – elle avait bu tant de vin la veille – et elle avait besoin de repos. Il accueillit cette proposition sans nul déplaisir. Un trait essentiel de son caractère était de se délecter aux évocations et aux reconstitutions sentimentales. Ce soir-là, il analyserait de nouveau les couleurs de la mer, du ciel et des cheveux d'Angiolina.

Elle le renvoya et, en guise de dernier au revoir, le pria de mettre la lettre à la poste. Il se trouva ainsi au milieu de la rue, cette lettre à la

main, signe palpable de l'action la plus basse qu'il eût jamais commise et dont il venait seulement de prendre conscience maintenant qu'Angiolina n'était plus à son côté.

XII

Rentré chez lui, debout dans la salle à manger, le chapeau à la main, il ne savait que faire. Une heure d'ennui, une heure de muet tête-à-tête avec sa sœur… Et s'il y échappait pour ce soir ? Au milieu de cette hésitation, il entendit, provenant de la chambre d'Amélie, un bruit de syllabes confuses, puis toute une phrase :

— Hors d'ici, vilaine bête !

Il sursauta. La voix était très altérée, comme par la fatigue ou l'émotion ; elle ressemblait à celle de sa sœur, mais comme un cri qu'on pousse involontairement peut ressembler à la modulation de la parole. Dormait-elle ou rêvait-elle tout éveillée ?

Avec précaution, il ouvrit la porte et fut témoin d'un spectacle tel qu'il ne put jamais en détruire en lui le souvenir. Il suffit, sa vie durant, que le moindre détail de cette scène se reproduisît et affectât ses sens pour que son esprit, aussitôt, la reconstituât tout entière, en éprouvât l'épouvante, l'horreur. Un groupe de campagnards passait dans une rue voisine en chantant, et depuis, ces chants monotones arrachèrent toujours des larmes à Émilio. Tous les sons qu'il percevait étaient monotones, sans chaleur, dépourvus de sens. Dans un appartement voisin un amateur maladroit massacrait au piano une valse vulgaire. Cette valse, ainsi jouée (il la réentendit souvent) devint pour lui une marche funèbre. L'heure qui, au moins, était joyeuse s'attrista dans son souvenir. Il était à peine plus de midi et les fenêtres d'en face renvoyaient dans la chambre un reflet de soleil éblouissant. Or cet instant se lia dans sa mémoire à une sensation de froid horrible et d'obscurité.

Les vêtements d'Amélie gisaient épars sur le sol ; un jupon empêchait d'ouvrir la porte toute grande ; sous le lit, on apercevait d'autres hardes ; une chemisette était prise entre les deux battants de la fenêtre fermée et une paire de chaussures avait été posée avec un soin visible au beau milieu de la table.

Amélie, assise au bord du lit, couverte seulement d'une chemise courte, ne s'était pas aperçue de l'entrée de son frère et continuait à frotter à deux mains ses jambes maigres comme des bâtons. Émilio regardait avec surprise et dégoût cette nudité pareille à celle d'un

enfant mal nourri.

Il ne comprit pas tout de suite qu'elle délirait. Il entendait bien sa respiration haletante, accompagnée d'un mouvement du buste et des flancs, mais il l'attribuait à la position pénible d'Amélie. Sa première réaction fut la colère. À peine libéré d'Angiolina, il trouvait sa sœur, toute prête à lui donner d'autres ennuis, d'autres chagrins.

— Amélie, que fais-tu ? lui demanda-t-il d'un ton sévère.

Elle ne l'entendit pas. En revanche, elle devait entendre le piano voisin car elle se frictionnait les jambes en mesure, au rythme de la valse.

Épouvanté par l'évidence du délire, il répéta faiblement :

— Amélie ! et lui posa la main sur l'épaule.

Alors elle se tourna. Elle regarda d'abord cette main dont elle avait ressenti le contact, puis elle le regarda lui, bien en face, mais son œil, ravivé par la fièvre, n'exprimait rien sinon l'effort qu'elle faisait pour voir ; elle avait les joues enflammées, les lèvres violacées, sèches, informes comme une vieille plaie désormais incicatrisable. L'œil se porta ensuite vers la fenêtre inondée de soleil et aussitôt, blessé peut-être par la lumière excessive, il revint aux jambes nues où, attentif et curieux, il se fixa.

— Amélie ! cria-t-il ; mais par ce cri, qui eût pu la rappeler à elle, il ne disait que son effroi.

L'homme faible craint le délire et la folie comme des maladies contagieuses. Émilio dut prendre beaucoup sur lui pour ne pas s'enfuir. Triomphant néanmoins de sa répulsion il toucha de nouveau l'épaule de sa sœur :

— Amélie ! Amélie ! cria-t-il encore.

Il appelait au secours.

Il se sentit un peu soulagé en s'apercevant qu'elle l'avait entendu. Elle le regarda une seconde fois, pensive ; elle semblait chercher à comprendre la raison de ces cris et du contact réitéré de cette main. Elle parut aussi avoir conscience de l'oppression qui la tourmentait et elle se toucha la poitrine. Puis elle oublia son oppression et cessa de voir Émilio.

— Oh ! toujours ces bêtes ! et sa voix altérée annonçait des pleurs.

Elle recommença à se frotter les jambes, puis, d'un mouvement brusque, elle se pencha comme pour saisir un animal sur le point de lui échapper. Elle se trouva avec un doigt de pied dans la main droite ; et elle le serra et leva son poing fermé comme si elle tenait quelque chose. Mais sa main était vide, comme elle put le constater en

l'examinant à plusieurs reprises. Elle se pencha de nouveau pour se livrer encore à cette étrange chasse. Un frisson la saisit alors et Émilio pensa qu'il fallait la coucher dans son lit. L'idée qu'il serait peut-être obligé d'user de violence le fit frémir. En réalité l'opération fut très facile, car à la première pression impérieuse de sa main, elle obéit ; elle porta ses jambes sur le lit, sans pudeur, l'une après l'autre et se laissa couvrir. Par un inexprimable scrupule, elle s'accouda sur l'oreiller comme si elle ne voulait pas se mettre tout à fait à l'aise ; mais bientôt, incapable de résister dans cette position, elle s'abandonna et, pour la première fois, exprima sa douleur par une exclamation intelligible :

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu !

— Enfin que t'est-il arrivé ? demanda Émilio qui, pour ce seul mot sensé, croyait déjà pouvoir lui parler comme à une personne disposant de sa raison !

Elle ne répondit pas, occupée maintenant à fouiller sous ses couvertures. Elle se pelotonna, tendit les mains vers ses jambes et, pour mieux faire réussir la ruse et prendre au piège ces bêtes et ces choses qui la torturaient, elle arriva à rendre sa respiration moins bruyante. Quand elle retira ses mains, elle constata, et toujours avec la même surprise incrédule, qu'elles étaient vides. Un instant, sous ses couvertures, son angoisse fut telle qu'elle lui fit oublier l'angoisse physique, pourtant très violente, de l'oppression.

— Te sens-tu mieux ? fit Émilio.

Il lui parlait avec douceur ; sa voix avait même un accent de prière. Il tâchait d'oublier le sentiment pénible qu'il avait éprouvé quand il avait cru devoir user de la force. Il s'inclinait vers elle pour qu'elle pût l'entendre sans fatigue.

Elle le regarda longuement, lui exhalant au visage un souffle fréquent et faible. Elle le reconnut. La chaleur du lit devait lui avoir ouvert les sens. Le délire la reprit ensuite, mais à cet instant, sans aucun doute, elle le reconnut. Évidemment elle allait mieux.

— Quittons-nous cette maison, maintenant ? avait-elle dit en détachant les syllabes pour se faire comprendre.

Elle avait allongé une jambe hors du lit, mais Émilio la lui ayant fait rentrer sous les couvertures, en déployant même plus de force qu'il n'en eût fallu, elle se résigna aussitôt et oublia le but de sa tentative.

Elle la répéta un peu après, mais avec moins d'énergie : elle semblait avoir conscience qu'elle devait être couchée et qu'on lui interdisait de sortir du lit. À présent, elle parlait. Elle se figurait avoir changé de maison. Elle avait beaucoup à faire, énormément à faire

pour tout mettre en ordre.

— Mon Dieu ! Comme tout est sale ici ! Je m'en étais bien aperçue, mais tu as voulu venir. Et maintenant ? Nous partons ?

Il chercha à la calmer en entrant dans son jeu. Il la flattait, il lui disait qu'il ne trouvait pas que tout fût si sale et que, puisqu'ils étaient dans cette maison, mieux valait y rester.

Amélie perçut ces paroles ; elle en perçut d'autres aussi qu'il n'avait pas prononcées.

— Puisque tu le veux, soit. Restons, mais… toute cette saleté…

Deux larmes jaillirent de ses yeux, jusqu'alors secs. Elles roulèrent sur ses joues enflammées, comme deux perles.

Ce chagrin fut bientôt oublié, mais le délire lui en créa de nouveaux. Elle était allée à la poissonnerie et n'avait pas trouvé de poisson :

— Je n'y comprends rien. Pourquoi tiennent-ils une poissonnerie s'ils n'ont pas de poisson ? Ils m'ont tant fait marcher ! Tant ! Et par ce froid !

Ils avaient expédié toute leur marchandise et il ne restait plus de poisson pour elle. Ce contretemps devenait la cause de son angoisse. Le halètement rythmait sa voix très faible et ses discours étaient interrompus de temps à autre par un grognement douloureux.

Il ne l'écoutait plus. Il fallait sortir coûte que coûte, trouver le moyen d'appeler un docteur. Toutes les idées que lui suggérait son désespoir, il les examina comme s'il eût été possible de les mettre à exécution. Il chercha des yeux autour de lui une corde pour attacher la malade dans son lit avant de la laisser seule ; il fit un pas vers la fenêtre pensant pouvoir appeler au secours et pour finir, oubliant qu'Amélie ne le comprenait pas, il se mit à lui parler pour obtenir d'elle la promesse qu'elle se tiendrait tranquille durant son absence. En lui remontant doucement les couvertures jusqu'aux épaules, il lui disait :

— Tu ne bougeras pas. Tu me le promets ?

Mais voici qu'elle parlait de vêtements. Elle en avait pour une année, en sorte que, d'une année entière, elle n'avait pas à faire de dépenses.

— Nous ne sommes pas riches, mais nous avons ce qu'il nous faut, tout ce qu'il nous faut.

Bien sûr, Mme Birlini pouvait les regarder de son haut ; elle était plus riche qu'eux. Toutefois Amélie était heureuse que cette femme fût riche, car elle avait de la sympathie pour elle. Et ce balbutiement se

prolongeait, puéril et bon. C'était une chose déchirante que de l'entendre se dire heureuse au milieu de telles souffrances.

Il était urgent de prendre une décision. Le délire n'avait provoqué chez Amélie ni un geste ni un mot violent ; et Émilio, s'arrachant à la stupeur qui l'avait saisi au moment où il était entré dans cette chambre, sortit et descendit en courant l'escalier. Il aviserait le concierge, puis il irait prendre conseil d'un docteur et au besoin de Balli. Il ne savait pas encore ce qu'il ferait, mais il fallait se hâter, il fallait sauver cette malheureuse. Ah ! quelle tristesse dans le souvenir de sa pitoyable nudité !

Sur le palier, il s'arrêta, hésitant. Il aurait voulu retourner chez Amélie, s'assurer qu'elle n'avait pas déjà profité de son absence pour se livrer à un délire plus actif. Il se pencha, la poitrine appuyée sur la rampe, cherchant à voir si personne, par hasard, ne montait. Il se plia en deux pour voir plus loin, mais à ce moment précis son esprit, le temps d'un éclair, chavira. Oubliant sa sœur qui peut-être agonisait à deux pas de lui, il se souvint que, dans cette même position, il avait coutume d'attendre Angiolina. Cette pensée s'empara de lui avec une telle puissance qu'il tendit son regard vers le bas de l'escalier pour guetter l'apparition non plus d'un secours pour Amélie, mais de la fraîche figure de sa maîtresse. Il se redressa avec dégoût.

Une porte, à l'étage au-dessus, s'ouvrit puis se referma. Quelqu'un descendait. Du secours ! D'un seul bond, il sauta jusqu'au palier à mi-étage et se trouva en face d'une personne grande et forte. Grande, forte et brune. Une femme. Il n'en vit pas plus, mais il trouva du premier coup les mots qui convenaient.

— Oh ! madame, je vous en prie, aidez-moi. Ce que je vous demande, je le ferais pour n'importe lequel de mes semblables.

— Vous êtes monsieur Brentani ? dit une voix douce ; et la personne brune qui, à vrai dire, avait déjà esquissé un mouvement de fuite, s'arrêta.

Il raconta comment, à son retour chez lui, il avait trouvé sa sœur en proie à un tel accès de délire qu'il n'osait la laisser seule pour aller chercher le médecin.

— Mlle Amélie ? La pauvre ! Je vous suis, monsieur, bien volontiers.

Elle descendit. Émilio remarqua sa toilette de deuil et pensa qu'elle devait être religieuse. Après une légère hésitation il lui dit :

— Dieu vous le rende.

Elle le suivit dans la chambre de la malade. Quand ils traversèrent la salle à manger, une angoisse indicible étreignit Émilio. Qui sait quel nouveau spectacle l'attendait ? Aucun bruit ne venait de la pièce

voisine : pourtant il lui semblait que la respiration d'Amélie devait être entendue de toute la maison.

Il la trouva dans son lit, face au mur. Elle parlait, cette fois, d'un incendie. Elle voyait des flammes. Ces flammes ne la brûlaient pas mais lui envoyaient une chaleur terrible. Il se pencha sur elle et, pour éveiller son attention, il posa un baiser sur ses joues brûlantes. Elle se retourna vers lui, et lui, avant de partir, voulut voir quelle serait sa réaction en présence de la dame brune à qui il allait la confier. Amélie jeta sur la nouvelle venue un regard plein d'indifférence.

— Je la remets entre vos mains, dit Émilio.

Il n'avait rien à craindre. Cette dame avait l'air très doux ; ses petits yeux regardaient Amélie avec une pitié maternelle.

— Votre sœur me connaît, dit-elle (et elle s'assit à côté du lit). Je suis Hélène Chierici, j'habite au troisième étage. Vous ne vous souvenez pas du jour où elle m'a prêté un thermomètre pour prendre la température de mon fils ?

Amélie la regarda :

— Oui, mais ça brûle et ça brûlera toujours.

— Non, ça ne brûlera pas toujours, dit Mme Hélène compatissante, l'œil humide, avec un bon sourire d'encouragement.

Elle pria Émilio de lui donner, avant de partir, une carafe d'eau et un verre. Pour Émilio, ce ne fut pas une petite affaire que de trouver ces objets dans une maison où il s'était toujours laissé servir avec l'insouciance d'un homme qui vit à l'hôtel.

Amélie ne comprit pas tout de suite que ce verre lui était offert pour la rafraîchir ; puis elle but à petites gorgées, avidement. Quand elle se laissa retomber sur l'oreiller, elle trouva un nouveau réconfort : Hélène avait glissé son bras sous sa tête et lui ménageait un mol et tendre appui. Une onde de reconnaissance gonfla la poitrine d'Émilio ; il l'exprima à Hélène, avant de sortir, en un serrement de main.

Il courut jusqu'à l'atelier de Balli et tomba sur son ami qui sortait. Il respira en le voyant seul : il croyait trouver Angiolina – et il le craignait. Aussi longtemps qu'il garda l'illusion qu'on pouvait encore faire quelque chose pour Amélie, son attitude fut telle qu'il n'eut jamais à se la reprocher. Durant ces quelques heures, il ne pensa qu'à sa sœur, et s'il avait rencontré Angiolina il aurait tressailli douloureusement, car la vue de sa maîtresse lui aurait rappelé sa faute.

— Oh ! Stefano ! Il m'arrive des choses tellement graves ! Il entra dans l'atelier, s'assit sur le siège le plus voisin de la porte et, se cachant le visage dans les mains, il éclata en sanglots désespérés. Pourquoi avait-il attendu ce moment-là pour fondre en larmes ? Il n'aurait su

l'expliquer. Commencerait-il à se ressaisir après ce rude choc et à se soulager un peu de sa douleur en lui donnant libre cours, ou la présence de Stefano – lequel avait bien dû être pour une part dans la maladie d'Amélie – était-elle cause de cette émotion si aiguë ? Un fait certain, c'est que plus tard il eut conscience de s'être complu à donner à sa douleur une expression violente, tant pour lui-même que vis-à-vis de Stefano. Tout s'adoucissait dans les larmes. Elles le délivraient, le rendaient meilleur. Il consacrerait le reste de ses jours à Amélie. Même si, comme il le croyait, elle était folle, il la garderait auprès de lui ; elle ne serait plus une sœur pour lui, mais une fille. Il s'enivrait de tendresse au point d'oublier qu'il était urgent d'aller chercher un médecin. C'était pourtant là son devoir, c'était la première chose à faire pour le bien d'Amélie. Dans l'excitation où il se trouvait, tout lui semblait facile et par la seule manifestation de son chagrin, il pensait provoquer chez Stefano l'oubli du passé. Finalement il lui apprendrait à connaître sa sœur comme elle était : douce, bonne et malheureuse.

Il lui raconta l'horrible scène dans tous ses détails ; le délire d'Amélie, son oppression, comment il était resté longtemps seul auprès d'elle sans oser s'éloigner, et l'intervention providentielle de Mme Chierici.

Balli prit l'air d'un monsieur surpris par une mauvaise nouvelle – pas du tout l'air qu'espérait Émilio – et, avec une énergie que son état d'âme rendait aisée, il conseilla de courir chez le docteur Carini. On lui en avait fait de grands éloges, comme médecin ; de plus, Stefano était son ami intime et saurait l'intéresser au sort d'Amélie.

Émilio pleurait et ne paraissait pas disposé à quitter la place. Il lui semblait qu'il n'avait pas encore fini ; il ne se donnait pas pour battu et il cherchait une phrase propre à émouvoir Stefano. Il en trouva une qui le fit frissonner lui-même : « Folle ou moribonde ! » Oh ! la mort… C'était la première fois qu'il imaginait Amélie morte, disparue ; et lui qui, ce même jour, avait appris à ne plus aimer Angiolina, il se voyait seul, accablé par le regret de n'avoir pas su jouir du bonheur, jusqu'alors à sa disposition, de consacrer sa vie à un être ayant besoin de protection et de sacrifice. Avec Amélie disparaissaient toute espérance et toute douceur. Il dit d'une voix profonde :

— Je ne sais quel est le plus grand de mon chagrin ou de mon remords.

Pour voir s'il était compris, il regarda Stefano et lut sur sa figure un étonnement sincère :

— Ton remords ?

Il avait toujours cru qu'Émilio était le modèle des frères et il le dit. Se rappelant néanmoins qu'Amélie avait été un peu négligée à cause

d'Angiolina, il ajouta :

— Sûrement, il ne valait pas la peine de tant t'occuper d'une fille comme Angiolina ; mais ce sont des malheurs qui arrivent…

Balli avait si peu compris Émilio qu'il déclara ne pas s'expliquer pourquoi ils perdaient un temps précieux. Il fallait tout de suite se mettre en quête de Carini et ne désespérer de rien avant de savoir ce qu'il dirait de l'état de la malade. Des symptômes qui épouvantent les profanes peuvent fort bien ne pas impressionner le médecin.

C'était l'espoir d'Émilio et il s'y abandonna tout entier. Dehors, ils se séparèrent. Balli jugeait opportun de ne pas laisser Amélie plus longtemps seule, aux mains d'une étrangère. Émilio rentrerait. Il irait, lui, chercher le médecin.

Tous deux se mirent à courir. La hâte d'Émilio était causée par la grande espérance qui venait de s'insinuer dans son cœur. Il n'y avait rien d'impossible à ce qu'il trouvât Amélie revenue à elle, reconnaissante de l'inquiétude affectueuse qu'elle découvrirait sur son visage et lui témoignant, par son accueil, sa gratitude. Son pas rapide accompagnait et soutenait un songe hardi. Jamais Angiolina ne lui avait inspiré un tel songe, dicté par un désir si intense.

Il ne prit même pas garde au vent rude qui venait de se lever et faisait oublier la tiédeur de cette journée presque printanière, tiédeur dont Émilio avait souffert comme d'un trop vif contraste avec son chagrin. Les rues s'obscurcissaient rapidement ; le ciel se couvrait de gros nuages, entraînés par un courant qui, à terre, se traduisait surtout par une soudaine baisse de température. Dans le lointain, Émilio vit, sur le ciel sombre, se profiler le haut d'une colline, jaune d'une lumière mourante.

Amélie délirait encore. Quand il réentendit cette voix fatiguée, et toujours cette même mélopée douce, puérile, coupée par le halètement, il dut se rendre à l'évidence : tandis que dehors il espérait follement, sa sœur, dans son lit, n'avait pas eu un instant de trêve.

Mme Hélène était attachée à la malade dont elle soutenait la tête sur son bras. Elle se hâta de dire qu'Émilio parti, Amélie avait repoussé cet oreiller qui lui était devenu fastidieux ; maintenant elle l'acceptait de nouveau.

La bonne dame avait fait désormais tout ce qu'on pouvait exiger de sa complaisance. Émilio le lui dit en lui exprimant une infinie gratitude.

Elle le regarda de ses bons petits yeux sans bouger le bras sur lequel la tête d'Amélie reposait.

— Et qui me remplacera ? demanda-t-elle.

Et comme il disait son intention de se procurer, par l'intermédiaire du docteur, l'adresse d'une infirmière, elle reprit avec chaleur :

— Alors permettez-moi de rester ici.

Elle le remercia quand, tout ému, il lui déclara qu'il n'avait jamais pensé à la renvoyer, mais qu'il aurait craint de la déranger en la retenant. Il lui demanda ensuite s'il y avait lieu de faire savoir chez elle le motif de son absence.

— Personne ne m'attend chez moi, dit-elle. Je n'ai qu'une nouvelle bonne, entrée à mon service aujourd'hui même.

Amélie posa sa tête sur l'oreiller et le bras de Mme Hélène fut libre. Alors elle put ôter son petit chapeau de deuil et Émilio, en le lui prenant des mains, la remercia de nouveau parce que ce geste qu'elle avait fait semblait confirmer sa détermination de ne pas quitter la malade. Elle le regarda avec surprise, sans comprendre. Il eût été impossible de se comporter avec plus de simplicité.

Amélie se remit à parler tout uniment, comme si elle croyait n'avoir pas cessé de dire son rêve à haute voix. De certaines phrases elle prononçait le début, de certaines autres, la fin ; tantôt elle balbutiait des syllabes incompréhensibles, tantôt elle épelait un mot avec application. Elle s'exclamait, elle questionnait. Elle questionnait anxieusement, jamais satisfaite des réponses qu'on lui donnait et qu'elle ne comprenait peut-être pas. À Mme Hélène qui s'était penchée sur elle pour mieux deviner un désir qu'elle semblait manifester, elle demanda :

— Mais n'es-tu pas Victoria ?

— Moi, non, dit la bonne dame étonnée.

La malade saisit le sens de cette réponse et cela suffit à la tranquilliser un instant.

Peu après elle toussa. Elle lutta pour ne plus tousser et son visage prit un aspect de désolation puérile ; elle devait avoir éprouvé une vive souffrance. Mme Hélène fit remarquer à Émilio cette expression qui s'était déjà produite pendant son absence.

— Il faudra en parler au docteur ; ces quintes indiqueraient peut-être une maladie de poitrine.

Amélie eut plusieurs accès de toux. Une toux faible et étouffée.

— Je n'en peux plus, gémit-elle ; et les larmes lui vinrent aux yeux.

Mais ces larmes mouillaient encore ses joues que déjà elle avait oublié sa douleur. Elle reparlait de son ménage, d'un nouveau procédé pour faire du café à bon compte.

— Qu'est-ce qu'on n'invente pas ? Bientôt on pourra vivre sans

argent. Donnez-moi donc un peu de ce café, pour voir. Je vous le rendrai. J'aime la justice, moi. Je le disais à mon frère…

— Oui, je m'en souviens, dit Émilio pour la calmer. Tu as toujours aimé la justice.

Et il l'embrassa sur le front.

Il n'oublia jamais cette phase du délire d'Amélie.

— Oui, nous deux, fit-elle, les yeux dans ses yeux, avec cette voix des délirants dont on ne sait si elle s'exclame ou si elle interroge. Nous deux tranquilles, unis, nous deux seuls.

Le sérieux angoissé du visage répondait au sérieux des paroles, et le halètement semblait l'expression d'une douleur cuisante.

On sonna. C'était Stefano avec le docteur Carini. Émilio connaissait déjà ce dernier, un homme sur la quarantaine, brun, grand et maigre. On disait que ses années d'université avaient été plus riches de divertissements que d'études. Par la suite, sa fortune le lui permettant, il n'avait pas cherché la clientèle, et s'était contenté, à l'hôpital, d'une situation subalterne pour pouvoir continuer ses études jadis négligées. Il aimait la médecine avec la ferveur d'un dilettante, mais il en alternait la pratique avec des passe-temps de toutes sortes, tant il est vrai qu'il comptait plus d'amis parmi les artistes que parmi les médecins.

Il s'arrêta dans la salle à manger et, comme Stefano n'avait rien su lui rapporter de la maladie d'Amélie – sinon qu'il s'agissait probablement d'un fort accès de fièvre – il pria Émilio de lui en dire un peu plus long.

Émilio expliqua dans quel état il avait trouvé sa sœur quelques heures plus tôt, dans cette maison où elle était seule et où, dès le matin, elle avait dû se livrer à ses étranges lubies. Il décrivit avec exactitude les symptômes du délire : d'abord cette inquiétude qui poussait la malade à chercher des insectes sur ses jambes, puis cet incessant bavardage. Ému de rappeler et d'analyser l'angoisse de cette journée, il parla en pleurant du halètement, puis de la toux – ce son faux et grêle qu'on eût dit produit par un vase fêlé – et de cette intense douleur que chaque accès de toux provoquait chez la malade.

Le docteur s'efforça de lui rendre courage par quelques mots amicaux, puis revenant à son sujet, il posa une question qui plongea Émilio dans un embarras cruel :

— Et avant ce matin ?

— Ma sœur a toujours été faible, mais saine.

Il s'était engagé dans cette phrase, mais après qu'il l'eut prononcée

le doute le saisit. Ses songes à haute voix que le hasard lui avait permis de surprendre, ne fallait-il pas les signaler ? Mais comment en parler devant Balli ?

— Jusqu'à présent mademoiselle votre sœur se sentait toujours bien ? demanda Carini d'un air incrédule. Même hier ?

Émilio se troubla et ne sut que répondre. Il ne se souvenait même pas d'avoir vu sa sœur ces jours derniers. Quand l'avait-il vue au juste pour la dernière fois ? Quand l'avait-il vraiment regardée ? Il y avait quelques mois, peut-être ; le jour où il l'avait rencontrée dans la rue, affublée d'étranges habits.

— Je ne crois pas qu'elle ait été malade avant. Elle me l'aurait dit.

Le docteur et Émilio pénétrèrent dans la chambre d'Amélie. Stefano, après une brève hésitation, s'arrêta dans la salle à manger.

Mme Chierici se leva et alla du chevet au pied du lit. La malade paraissait assoupie mais, à son habitude, elle se mit à parler comme si elle poursuivait une conversation commencée, comme si elle avait à répondre à une question, à compléter une remarque déjà faite :

— D'ici à une heure. Oui, mais pas avant.

Elle ouvrit tout grands les yeux, reconnut Carini et dit quelque chose qui devait être un bonjour.

— Bonjour, mademoiselle, répondit le docteur à haute voix, avec l'intention évidente de s'adapter à son délire. J'aurais voulu venir plus tôt vous rendre visite, mais il m'a été impossible.

Le docteur n'était venu qu'une seule fois chez les Brentani et Émilio fut content qu'elle l'eût reconnu. Son état devait s'être beaucoup amélioré au cours de ces quelques heures, puisqu'à midi elle ne le reconnaissait même pas, lui. Il en fit la remarque à l'oreille du médecin.

Celui-ci étudiait le pouls de la malade. Puis il lui dénuda la poitrine et y appuya son oreille, en divers points. Amélie, les yeux au plafond, se taisait. Le docteur se fit aider par Mme Hélène pour redresser la malade et soumettre son dos au même examen. Amélie résista d'abord un peu ; puis, quand elle eut compris ce qu'on voulait d'elle, elle tâcha, au contraire, de se soutenir seule.

Maintenant elle regardait la fenêtre qui s'était rapidement obscurcie. La porte était ouverte et la malade aperçut Balli debout sur le seuil.

— Monsieur Stefano, dit-elle, sans la moindre surprise et sans faire un mouvement, car elle comprenait qu'on ne voulait pas qu'elle remuât.

Émilio, qui redoutait une scène, fit signe à Balli de s'en aller et seul son geste impérieux souligna l'importante rencontre.

Mais Balli ne pouvait plus battre en retraite et il s'avança vers la malade qui, par ses hochements de tête, l'encourageait et l'appelait.

— Si longtemps… balbutia-t-elle, cherchant à dire, évidemment, qu'il y avait longtemps qu'ils ne se voyaient plus.

Quand on lui eut permis de reprendre une position plus commode, elle continua à regarder Balli que, même dans son délire, elle considérait comme étant, chez elle, le personnage principal. La fatigue qu'on lui avait imposée en la faisant s'asseoir rendait son souffle plus haletant ; un léger accès de toux crispa son visage en une grimace douloureuse ; mais, toujours, elle regardait Stefano. Même en buvant avec volupté l'eau que lui offrait le docteur, c'est sur Stefano qu'elle tenait les yeux fixés. Puis elle les ferma et parut vouloir dormir.

— Ainsi tout est bien, dit-elle à voix haute, et pour quelques instants elle se calma.

Les trois hommes sortirent de la chambre et s'arrêtèrent dans la pièce voisine. Émilio, impatient, demanda :

— Eh bien, docteur ?

Carini, qui n'avait guère l'habitude des clients, exprima son opinion en toute simplicité :

— Pneumonie. État très grave.

— Sans espoir ? dit Émilio, et il attendit avec anxiété la réponse.

Carini lui lança un regard de pitié.

— Il y a toujours de l'espoir.

Il raconta qu'il avait vu des cas analogues évoluer à l'improviste et se résoudre dans la pleine santé : phénomène qui jetait dans l'étonnement les médecins les plus sûrs d'eux.

Alors Émilio s'émut. Pourquoi ce phénomène étonnant ne se réaliserait-il pas ? Cela suffirait à lui donner, pour toute sa vie, le sentiment de la félicité. N'était-ce pas là cette joie inattendue, ce don gratuit et généreux du ciel qu'il avait toujours appelé de ses vœux ? Son espoir, un instant, fut immense. Il n'aurait pu être plus grand s'il avait vu Amélie marcher, s'il l'avait entendue proférer une phrase raisonnable.

Mais Carini n'avait pas vidé son sac. Il n'admettait pas que la maladie se fût déclarée ce jour-là : étant donné sa violence, elle devait s'être manifestée nettement dès la veille, peut-être même dès l'avant-veille.

Et voilà de nouveau Émilio obligé à se disculper de ce passé, pour lui déjà si lointain :

— Peut-être, concéda-t-il, mais cela me paraît difficile. Si le mal s'est déclaré hier, les symptômes en ont été si légers que je n'ai rien vu.

Puis, blessé par le coup d'œil plein de reproches que lui adressa Stefano, il insista :

— Cela me semble impossible.

Rudement, de ce ton qu'on lui passait à lui, Stefano dit au docteur :

— Tu sais, nous autres, nous n'y entendons rien à la médecine. Cette fièvre va-t-elle durer toujours, jusqu'à la fin de la maladie ? Ou y aura-t-il des repos ?

Carini répondit que, sur le cours de la maladie, il ne pouvait pas se prononcer.

— Je me trouve en présence d'une inconnue, d'une maladie dont je ne vois que la phase actuelle. Y aura-t-il crise ? Et quand ? Demain, ce soir, dans trois ou quatre jours, je n'en sais rien.

Émilio pensa que tout cela autorisait les espérances les plus hardies et il laissa Stefano poursuivre son interrogatoire. Il se voyait aux côtés de sa sœur guérie, redevenue sensée et capable de comprendre son affection.

Le symptôme le plus inquiétant, selon Carini, ce n'était pas la fièvre ; ni la toux. C'était cette forme de délire, ce balbutiement agité et continu. Il ajouta en baissant la voix :

— L'organisme ne me paraît pas en état de supporter des températures élevées.

Il se fit donner de quoi écrire, mais avant de rédiger son ordonnance, il dit :

— Pour combattre la soif, vous lui donnerez du vin avec de l'eau de Seltz. Toutes les deux ou trois heures, je lui permettrais un verre de vin généreux… Mlle Amélie doit être habituée au vin.

Les derniers mots furent prononcés avec un peu d'hésitation, mais ensuite le docteur, en deux coups de plume résolus, traça son ordonnance.

— Amélie n'est pas habituée au vin, protesta Émilio. Elle ne peut pas le souffrir. Je n'ai jamais réussi à lui donner l'habitude d'en boire.

Le docteur eut un geste de surprise et regarda Émilio comme s'il n'avait pu croire qu'il parlât sincèrement. Balli aussi regardait Émilio d'un air scrutateur. Il avait déjà deviné que Carini, des symptômes qu'il avait constatés, concluait à l'alcoolisme ; et il se rappelait, d'autre part,

qu'Émilio était capable des pudeurs les plus fausses. Il voulait le pousser à lui parler franchement : le médecin a besoin qu'on lui dise la vérité.

Émilio comprit le sens de ce regard.

— Comment peux-tu croire une chose pareille ? Elle, boire ? Mais même de l'eau, elle ne peut pas en boire beaucoup à la fois. Il lui faut une heure pour boire un verre d'eau.

— Si vous me l'assurez, dit le docteur, tant mieux, car un organisme, fût-il très débile, peut résister à de fortes fièvres s'il n'est pas délabré par l'alcool. (Il considéra son ordonnance, parut hésiter, puis la laissa telle quelle. Émilio vit bien qu'il n'avait pas été cru sur parole.) Le pharmacien vous donnera une potion dont vous ferez prendre à la malade une cuillerée par heure. Je vais dire un mot à la personne qui l'assiste.

Émilio et Balli suivirent le docteur et le présentèrent à Mme Hélène. Carini désirait qu'on essayât de faire supporter à la malade des compresses glacées sur la poitrine. Il dit que ce serait le traitement le plus efficace.

— Oh ! elle les supportera ! dit Hélène avec une ferveur qui surprit les trois hommes.

— Doucement ! fit en souriant le docteur, heureux de voir sa malade en d'aussi pieuses mains. Je ne désire pas qu'on la contraigne : si elle montrait une trop vive répulsion pour le froid, il vaudrait mieux renoncer à cette tentative.

Carini se retira, promettant de revenir le lendemain de bonne heure.

— Eh bien, docteur ? demanda encore une fois Émilio d'une voix suppliante.

En guise de réponse, il n'obtint que quelques paroles de réconfort. Carini réservait son jugement. Stefano sortit avec lui.

— Je reviens à l'instant, dit-il.

Il voulait se trouver seul à seul avec le docteur, pour savoir s'il avait parlé devant Émilio avec une entière sincérité.

Émilio s'accrochait de toutes ses forces à son espérance. Carini s'était trompé en croyant qu'Amélie était une ivrognesse. Donc tout son pronostic avait des chances d'être faux. Ne connaissant pas de limites aux songes, Émilio pensa même que la santé de sa sœur pouvait encore dépendre de lui. Elle était malade, avant tout, parce qu'il avait manqué, lui, au devoir de la protéger ; mais maintenant il serait là pour lui procurer toutes les satisfactions, tous les réconforts et cela le

docteur l'ignorait. Il s'approcha du lit de sa sœur comme pour lui apporter sans plus tarder ces satisfactions et ces réconforts. Hélas ! en face d'elle, il se sentit soudain désarmé. Il la baisa au front et resta longuement immobile, à la regarder haleter pour donner un peu d'air à ses pauvres poumons malades.

Balli, de retour, s'assit dans un coin de la chambre, le plus loin possible du lit. Le docteur n'avait pu que lui répéter ce qu'il avait déjà dit à Émilio. Mme Hélène demanda à aller pour un instant chez elle. Elle avait quelques dispositions à prendre ; elle enverrait sa domestique chez le pharmacien. Tandis qu'elle sortait Stefano lui lança un regard d'admiration. Il était inutile de lui remettre de l'argent : les Brentani, suivant une vieille habitude, avaient un compte ouvert à la pharmacie.

Balli murmura :

— Cette simple bonté m'émeut plus que la génialité la plus haute.

Émilio avait pris la place laissée libre par Hélène. Depuis un moment la malade ne disait plus rien d'intelligible. Elle ânonnait indistinctement comme si elle eût voulu s'exercer à prononcer des mots difficiles. Émilio, la tête appuyée sur une main, écoutait ce halètement toujours égal, vertigineux. Depuis le matin il l'entendait et il lui paraissait être devenu une qualité propre de son oreille, un son dont il ne pouvait plus se libérer. Le souvenir lui vint qu'une nuit, malgré le froid, il s'était levé en chemise pour consoler gentiment sa pauvre sœur dont il avait compris qu'elle souffrait à côté de lui : il lui avait offert de l'emmener le lendemain soir au théâtre. Il avait été heureux de percevoir de la gratitude dans la voix d'Amélie. Puis il avait oublié cet instant et n'avait pas cherché à le faire revivre. Oh ! s'il avait su que le sort lui offrait une aussi grave mission que celle de protéger un être entièrement confié à sa garde, il n'aurait jamais éprouvé le besoin de rechercher Angiolina ! Maintenant, trop tard peut-être, il était guéri de cet amour. Il se mit à pleurer en silence, dans l'obscurité, amèrement.

— Stefano, appela Amélie à voix basse.

Émilio sursauta et regarda Balli qui se trouvait dans un angle de la pièce encore faiblement éclairé par la lueur de la fenêtre. Stefano ne devait pas avoir entendu puisqu'il n'avait pas bougé.

— Si tu le veux, moi aussi, dit Amélie. (Voici que renaissaient, inspirant les mêmes mots, les anciens rêves que l'abandon de Balli avait étouffés. Elle avait ouvert les yeux et regardait le mur en face d'elle :) Je suis d'accord, fit-elle, mais toi, fais vite. (Une quinte de toux la contracta, mais aussitôt après elle dit :) Oh ! la belle journée si longtemps attendue !

Et elle referma les yeux.

Émilio pensa qu'il devrait éloigner Balli de cette chambre. Il n'en eut pas le courage. Il avait déjà causé tant de mal en s'interposant entre sa sœur et Stefano !

Le balbutiement de la malade redevint incompréhensible, mais alors qu'Émilio commençait à se rassurer, après un nouvel accès de toux elle dit nettement :

— Oh ! Stefano, je me sens mal !

— Elle m'a appelé ? demanda Stefano.

Il se leva et s'avança jusqu'au pied du lit.

— Je n'ai pas entendu, dit Émilio avec confusion.

La malade se tourna vers Stefano :

— Je n'y comprends rien, docteur. Je suis tranquille, je me soigne et je me sens toujours mal.

Étonné de n'être pas reconnu après avoir été appelé, Balli joua son rôle de médecin : il lui recommanda de continuer à être sage, avant peu elle serait guérie.

Amélie poursuivait :

— Quel besoin avais-je de tout ce… ce… (elle se touchait la poitrine et le côté) de tout ce…

À chaque pause, on entendait son halètement ; toutefois les pauses semblaient dues à une hésitation et non pas à une difficulté de respirer.

— De tout ce mal, suggéra Balli.

— De tout ce mal, répéta-t-elle, reconnaissante.

Mais peu après lui vint le soupçon qu'elle s'était mal exprimée et elle répéta avec angoisse :

— Quel besoin avais-je de ce… Aujourd'hui ! Comment ferons-nous avec ce… ce… une journée pareille !

Seul Émilio comprit. Elle se voyait en rêve au jour de ses noces.

Elle n'exprima d'ailleurs pas sa pensée. Elle répétait qu'elle n'avait pas besoin de ce mal, que personne n'aurait voulu être malade juste maintenant… maintenant. Mais aucune précision ne suivait cet adverbe et Stefano ne pouvait pas en deviner le sens. Quand, la tête sur l'oreiller, elle regardait devant elle ou quand elle fermait les yeux, elle s'adressait avec une entière familiarité à l'objet de ses songes ; quand elle les rouvrait, elle ne voyait pas que cet objet se trouvait en chair et en os au pied de son lit. Le seul qui pût comprendre était Émilio qui connaissait tous les faits réels et tous les songes qui avaient précédé ce délire. Plus que jamais il se sentait inutile. Sa sœur, délirante, ne lui appartenait pas ; elle était encore moins sienne que lorsqu'elle avait

toute sa raison.

Mme Hélène reparut, portant des compresses humides toutes prêtes, avec ce qu'il fallait pour les isoler et empêcher que les draps n'en fussent inondés. Elle découvrit la poitrine d'Amélie qu'elle déroba aux yeux des deux hommes en se plaçant devant eux.

Amélie poussa un léger cri de frayeur à cette brusque sensation de froid.

— Cela vous fera du bien, dit Mme Hélène, courbée sur elle.

Amélie comprit. Mais, pleine de doute et d'angoisse, elle demanda :

— Du bien ? (Et elle voulut se libérer de cette sensation pénible en disant :) Tout de même, pas aujourd'hui… pas aujourd'hui.

— Je t'en prie, supplia ardemment Émilio qui trouvait enfin quelque chose à faire. Tâche de garder ces compresses. Elles te guériront.

Le halètement paraissait augmenter ; de nouveau les yeux de la malade se remplirent de larmes.

— Il fait sombre, dit-elle, très sombre.

Il faisait sombre en effet, mais quand Mme Hélène s'empressa d'allumer une bougie, Amélie ne s'en aperçut même pas et continua à se plaindre de l'obscurité. Elle traduisait ainsi une impression d'étouffement d'un tout autre ordre.

À la clarté de la bougie, Mme Hélène s'aperçut qu'une rosée de sueur perlait sur le visage de la patiente ; la chemise aussi se mouillait jusqu'aux épaules.

— Ne serait-ce pas bon signe ? s'écria-t-elle joyeusement.

Cependant Amélie qui, dans son délire, était l'humilité en personne, pour se libérer du poids qui écrasait sa poitrine sans contrevenir à l'ordre qu'elle avait entendu retentir à ses oreilles, poussa les compresses derrière son dos. Mais là encore elles lui procurèrent une sensation désagréable et alors, avec une habileté surprenante, elle les glissa sous son oreiller, heureuse d'avoir trouvé un endroit où elle pût les conserver sans avoir à en souffrir. Cela fait, elle examina avec inquiétude ses infirmiers dont elle sentait qu'elle avait besoin. Quand Mme Hélène éloigna les compresses de son lit, elle eut une expression et un cri indistinct de surprise. De toute la nuit ce fut le moment où elle montra le plus de lucidité et encore n'avait-elle que l'intelligence d'un bon animal, doux et obéissant.

Balli avait fait apporter par Michel un choix de bouteilles de vin. Le hasard voulut que la première qu'il déboucha fût une bouteille de vin mousseux ; le bouchon sauta avec une forte détonation, toucha le

plafond et retomba sur le lit. Tous suivirent avec effroi le vol du projectile, sauf Amélie qui, elle, ne s'en aperçut même pas.

Ensuite, elle but le vin que lui offrit Mme Hélène, mais avec des grimaces de dégoût. Grimaces qu'Émilio observa avec une profonde satisfaction.

Stefano invita Mme Hélène à boire à son tour. Elle accepta à condition qu'Émilio et lui boiraient aussi. Balli, d'une voix pénétrée, porta la santé de la malade.

Mais elle en était loin de la santé, la pauvre !

— Oh ! oh ! qui vois-je ? s'écria-t-elle tout à coup en regardant droit devant elle. Victoria avec lui ! Ce n'est pas possible, il me l'aurait dit.

C'était la seconde fois qu'elle nommait cette Victoria, mais Émilio comprenait maintenant, car il devinait quel personnage désignait sa sœur par ce *lui* accentué. Elle faisait un rêve de jalousie. Elle continua à parler, mais moins clairement. Ce qu'elle bredouillait suffisait à Émilio pour la suivre dans son rêve qui dura plus que les précédents. Les deux créatures de son délire s'étaient rapprochées et la malheureuse disait qu'elle avait plaisir à les voir et à les voir unies.

— Qui a dit que j'en étais fâchée ? Au contraire, j'en suis ravie.

Après quoi vint une période plus longue durant laquelle elle ne proféra que des mots indistincts. Le songe était peut-être mort depuis longtemps, qu'Émilio cherchait encore dans ces syllabes entrecoupées la douleur et la jalousie.

Mme Hélène avait repris sa place au chevet. Émilio alla l'y rejoindre tandis que Stefano, accoudé à la fenêtre, regardait dans la rue. L'ouragan qui menaçait depuis quelques heures s'amoncelait toujours. Il n'était pas encore tombé une goutte d'eau. Les derniers feux du couchant, jaunis par l'air trouble, jetaient sur le pavé et les maisons des reflets d'incendie. Balli, les yeux à demi fermés, savourait cette couleur étrange.

Émilio tenta une fois de plus de s'attacher à Amélie, de la protéger, de la défendre, bien que, même dans son délire, elle le repoussât loin d'elle.

— As-tu remarqué, dit-il à Stefano, avec quelle grimace de dégoût elle a bu son vin ? Oui ou non, avait-elle la mine d'une personne habituée à boire ?

Balli lui donna raison, mais désireux de défendre Carini, il ajouta avec sa franchise habituelle :

— Il se peut que la maladie lui ait altéré le palais. Émilio, de colère, eut comme un nœud dans la gorge :

— Tu crois encore à ce qu'a dit cet imbécile !

Voyant son ami touché à vif, Stefano s'excusa :

— Moi, je n'y entends rien. L'assurance avec laquelle en parlait Carini m'a impressionné.

Émilio pleurait. Ce n'était pas, disait-il, la maladie ou la mort de sa sœur qui le désespérait, mais la pensée qu'elle avait toujours été méconnue et bafouée. Maintenant, le destin implacable prenait plaisir à dénaturer cette douce et vertueuse figure en lui infligeant l'agonie des vicieux. Balli essaya de le calmer. À y mieux penser il jugeait impossible lui aussi qu'Amélie ait pu avoir ce vice. Du reste, il n'avait jamais songé à lui faire affront. Tourné vers le lit, il dit avec une profonde pitié :

— Même si la supposition de Carini avait été juste, je n'aurais nullement méprisé ta sœur pour cela.

Ils demeurèrent longtemps à la fenêtre, silencieux. Les reflets jaunes, dans la rue, s'effaçaient devant la nuit qui avançait rapidement. Seul le ciel, où s'accumulaient toujours des nuages, restait, par places, clair et doré.

Émilio pensa que peut-être Angiolina ne serait pas allée à leur rendez-vous, elle non plus. Mais soudain, oubliant ce que dès le matin il avait décidé, il dit :

— Je vais retrouver Angiolina pour la dernière fois. Et au fond, pourquoi pas ? Vivante ou morte, Amélie le séparerait toujours de sa maîtresse, mais pourquoi ne pas aller signifier à celle-ci qu'il voulait rompre définitivement toute relation avec elle. Son cœur s'ouvrit à la joie de cette suprême entrevue. Sa présence était inutile dans cette chambre, tandis qu'en allant retrouver Angiolina, il offrait tout de suite un holocauste à Amélie. Stefano, au comble de la surprise, cherchait à le détourner de ce projet, mais Émilio lui répondit qu'il irait à ce rendez-vous justement pour profiter de l'état d'esprit où il se trouvait et pour se délivrer à tout jamais d'Angiolina.

Stefano ne le crut pas. Il lui semblait entendre le faible Émilio qu'il connaissait bien et il pensa lui donner un peu d'énergie en lui racontant que ce jour même il avait été obligé de chasser Angiolina de son atelier. Il le dit en des termes qui ne laissaient aucun doute sur le motif de cette expulsion.

Émilio pâlit ! Oh ! son aventure n'était pas morte. Là, dans cette chambre de malade, elle ressuscitait. Angiolina le trahissait une fois encore, et d'une façon inouïe. Il lui sembla qu'il souffrait de la même oppression que sa sœur ; à l'instant où il s'avisait que, pour Angiolina, il avait oublié tous ses devoirs, elle le trompait avec Balli. La seule

différence entre les colères qui l'avaient saisi d'autres fois et celle qui, à cette heure, lui ôtait le souffle, c'était qu'il ne pouvait penser à punir cette femme autrement que par l'abandon. Son esprit abattu ne concevait plus l'idée de la vengeance. Les événements se dérouleraient exactement comme si Stefano n'avait rien dit. Il n'était pas arrivé à cacher sa surprise douloureuse.

— Je t'en prie, dit-il sans essayer de refréner son émoi, raconte-moi ce qui s'est passé.

Balli protesta :

— Outre la honte d'avoir dû faire une fois dans ma vie le chaste Joseph, je ne veux pas avoir celle de transmettre à la postérité tous les détails de cette aventure. Mais toi, si un jour comme celui-ci tu as encore l'esprit occupé de cette femme, tu es définitivement perdu.

Émilio se défendit. Il déclara que dès la matinée sa résolution de quitter Angiolina était prise et que, si les paroles de Stefano le peinaient, c'était seulement parce qu'elles augmentaient son regret d'avoir consacré tant de lui-même à cette créature. Stefano ne devait pas croire qu'il allait à ce rendez-vous dans l'intention de faire une scène à Angiolina. Il sourit faiblement : il se sentait si loin d'elle ! Les révélations de Balli n'avaient sur lui aucun effet direct. Il n'était ni plus ni moins résolu à rompre.

— Si ces choses-là m'émeuvent, c'est parce qu'elles me ramènent au passé.

Il mentait. C'était le présent qui l'échauffait de toute son ardeur. Où était le découragement qui l'avait saisi durant la longue et vaine assistance qu'il avait prêtée à Amélie ? Le sentiment de son excitation actuelle n'était pas désagréable. Il aurait voulu partir en courant pour se rapprocher plus vite du moment où il dirait à Angiolina qu'il ne voulait plus la revoir. Toutefois il sentait le besoin d'arracher d'abord le consentement de Balli. Il n'y eut pas grand-peine, car son ami était si plein de compassion pour lui, ce jour-là, qu'il n'avait pas le courage de contrarier ses désirs.

Émilio, avec un léger embarras, pria Balli de rester pour tenir compagnie à Mme Hélène. D'ailleurs, il rentrerait sous peu. Ainsi, une fois encore, Angiolina avait rapproché Amélie et Stefano.

Balli recommanda à Émilio de ne pas s'abaisser à faire un éclat. Émilio eut un sourire supérieur. Même si Stefano ne la lui demandait pas, il lui donnait l'assurance qu'il ne dirait pas un mot à Angiolina de sa dernière trahison. Et tel était bien son dessein, en toute sincérité. Il se figurait son dernier entretien avec Angiolina plein de douceur, affectueux peut-être. Il fallait qu'il en fût ainsi. Il lui dirait que sa sœur était mourante et qu'il renonçait à elle sans reproches. Il ne l'aimait

plus, mais il n'aimait rien autre en ce monde.

Le chapeau à la main, il s'approcha du lit de sa sœur. Elle le regarda longuement :

— Tu viens dîner ? lui dit-elle.

Puis elle chercha à voir derrière lui et demanda :

— Vous êtes venus pour dîner ?

Elle cherchait encore Stefano.

Il salua Mme Hélène. Il eut une dernière hésitation. Le destin s'était toujours fait un jeu bizarre de placer le malheur d'Amélie à côté de son amour pour Angiolina ; et s'il arrivait que sa sœur mourût pendant sa dernière entrevue avec sa maîtresse ? Il retourna auprès du lit où la pauvre enfant offrait à ses yeux l'image même de l'angoisse. Abattue sur le flanc, elle tenait la tête hors de l'oreiller, hors du lit. En vain cette tête, dont la chevelure humide et peu fournie pendait en désordre, cherchait un point où s'appuyer. Il était clair que cet état pouvait précéder l'agonie de très peu. Pourtant Émilio suivit son impulsion et sortit.

À de nouvelles recommandations de Balli, il avait répondu par un nouveau sourire. L'air vif du soir le secoua, le rafraîchit jusqu'au fond de l'âme… Lui, user de violence avec Angiolina ! Pourquoi ? Parce qu'elle était cause de la mort d'Amélie ? Mais cette faute ne pouvait lui être reprochée. Le mal advenait sans que personne l'eût commis. Un être doué d'intelligence ne pouvait se montrer violent dans une affaire où il n'y avait pas de place pour la haine. Sa vieille habitude de se replier sur lui-même et de s'analyser fit naître en lui le soupçon que son état d'esprit pouvait bien résulter d'un besoin de s'excuser et de s'absoudre. Il en sourit comme d'une chose très comique. Comme ils avaient été coupables, sa sœur et lui, de prendre la vie si au sérieux !

Au bord de l'eau, après avoir consulté l'horloge, il s'arrêta. Le temps paraissait là plus mauvais qu'en ville. Au sifflement du vent s'unissait l'imposante clameur de la mer, hurlement énorme composé par l'union d'une multitude de voix. La nuit était sombre. On ne distinguait de la mer que, çà et là, quelques blancheurs d'écume au sommet des vagues qui se brisaient avant de toucher la côte. Les bateaux amarrés étaient en alerte et des silhouettes de marins apparaissaient au haut des mâts, dansant au gré du roulis et du tangage, travaillant dans la nuit et dans le péril.

Émilio pensait que cette agitation s'accordait bien à sa douleur. Il y puisait encore plus de calme. Le pli littéraire lui suggérait un parallèle entre ce spectacle et celui de sa propre vie. Là aussi, dans ce tourbillon, dans ces ondes dont chacune transmettait aux autres le mouvement qui

l'avait tirée elle-même de son inertie, l'effort pour se soulever finissait dans un nivellement qui figurait l'impassibilité du destin. Absence de faute, grandeur du désastre.

À côté de lui, un gros marin solidement planté sur ses grosses bottes hurla un nom vers la mer. Bientôt un cri lui répondit ; alors il se jeta sur une colonne voisine, délia un cordage qui y était entortillé, en lâcha une certaine longueur puis le fixa de nouveau. Lentement, presque insensiblement, une des plus grandes barques s'éloigna de la rive et Émilio comprit qu'on l'amarrait à une bouée pour la sauver du choc de la terre.

Le gros marin changea d'attitude. Appuyé à la colonne, il avait allumé sa pipe et, dans ce déchaînement de tempête, il prenait avec béatitude son repos.

Émilio eut l'intuition que la cause de ses malheurs était l'inertie de sa destinée. Si une fois, une seule fois dans sa vie, il avait eu à dénouer et à renouer à temps une corde ; si le sort d'une barque, d'une toute petite barque, avait été confié à lui, à son attention, à son énergie, s'il lui avait été imposé de dominer de la voix les clameurs du vent et de la mer, il se serait senti moins faible et moins infortuné.

Il alla à son rendez-vous. La douleur renaîtrait aussitôt après, mais pour le moment, en dépit de sa sœur, il aimait. Il n'y avait pas de place pour la souffrance en cette heure où il lui était donné d'accomplir exactement ce que sa nature exigeait. Il savourait avec volupté ce sentiment tranquille de résignation et de pardon. Il ne composa d'avance aucune phrase propre à communiquer son état d'âme à Angiolina. Ce dernier entretien resterait pour elle absolument inexplicable ; il agirait comme si un être supérieur à eux en intelligence devait être présent pour les juger, elle et lui.

Le temps s'était résolu en un vent violent et froid, mais continu, égal. Dans l'air, il n'y avait plus aucune lutte.

Angiolina vint à sa rencontre par l'avenue de Sant'Andrea. En le voyant, elle s'écria avec mauvaise humeur (une fausse note douloureuse pour Émilio dans l'état où il se trouvait :)

— Je suis ici depuis une demi-heure. J'allais partir.

Lui, doucement, l'entraîna près d'un réverbère et lui montra l'horloge qui marquait l'heure précise fixée à leur rendez-vous.

— Alors je me suis trompée, dit-elle sans guère plus d'aménité.

Tandis qu'il étudiait le moyen de lui apprendre que ce serait leur dernière entrevue, elle s'arrêta et dit :

— Pour ce soir, tu devrais me laisser aller. Nous nous verrons demain ; il fait froid, et puis…

Arraché à l'enquête qu'il menait toujours sur lui-même, il la regarda, l'observa ; il comprit du premier coup que ce n'était pas à cause du froid qu'elle désirait s'en aller. Il fut frappé en outre par sa toilette plus recherchée qu'à l'ordinaire. Un costume foncé, très élégant, qu'il ne lui connaissait pas et qui semblait avoir été sorti pour quelque grande occasion. Le chapeau aussi lui parut nouveau et il remarqua enfin ses chaussures fines, peu faites pour se promener à Sant'Andrea par un temps pareil.

— Et puis ?… répéta-t-il en s'arrêtant contre elle et en la regardant droit dans les yeux.

— Écoute, je vais tout te dire, fit-elle en prenant un air de confiance résolue, tout à fait hors de propos ; et elle continua, impassible, sans s'apercevoir que le regard d'Émilio se faisait toujours plus dur :

— J'ai reçu une dépêche de Volpini qui m'annonce son arrivée. Je ne sais pas ce qu'il me veut, mais à l'heure qu'il est il doit déjà être à la maison.

Il était visible qu'elle mentait. Volpini, à qui ce matin elle avait écrit cette lettre, le voilà qui, avant de l'avoir reçue, arrivait contrit, pour implorer son pardon. Bouleversé, Émilio rit tristement :

— Eh quoi ? Hier il t'écrivait ce que tu m'as fait lire et aujourd'hui il vient en personne se rétracter. Bien mieux, il t'en avise par télégramme. Une affaire d'État ! Le télégraphe en mouvement ! Et si tu te trompais ? Si au lieu de Volpini il s'agissait d'un autre ?

Elle sourit encore, sûre d'elle :

— Ah ! Sorniani t'a raconté qu'avant-hier soir il m'a rencontrée tard dans la rue, accompagnée d'un monsieur ? Je sortais directement de chez les Deluigi et comme j'avais peur de rentrer seule, une escorte était la bienvenue.

Il ne l'écoutait pas, mais cette dernière phrase de ce qu'elle croyait sa justification, il l'entendit néanmoins et elle le frappa par son étrangeté. Celui-là, c'était un coureur de filles quelconque, le premier venu. Elle continua :

— Je regrette d'avoir laissé la dépêche à la maison. Mais si tu ne veux pas me croire, tant pis. Ne suis-je pas toujours exacte à nos rendez-vous, peut-être ? Pourquoi aurais-je inventé des fables pour y manquer aujourd'hui ?

— Facile à deviner ! dit Émilio avec un rire rageur. Aujourd'hui tu as un autre rendez-vous. Sauve-toi vite. Va, on t'attend.

— Eh bien, si tu crois cela de moi, il vaut mieux que je m'en aille.

Elle parlait d'un ton décidé mais elle ne bougeait pas.

Pourtant ces mots lui firent le même effet, à lui, que s'ils avaient été immédiatement suivis de l'acte. Elle voulait le quitter !

— Attends un peu. Il faut d'abord que nous nous expliquions !

Jusque dans l'énorme colère qui l'envahissait tout entier il pensa un instant à retrouver la résignation et le calme qui venaient de lui échapper. Mais la jeter à terre, la piétiner, ne serait-ce pas justice ? Il la saisit par le bras pour l'empêcher de partir, s'adossa au réverbère qu'il avait derrière lui et approcha de son visage rose et tranquille son propre visage défait.

— C'est la dernière fois que nous nous voyons, cria-t-il.

— Ça va, ça va ! répondit-elle, ne pensant qu'à se dégager de l'étreinte qui lui faisait mal.

— Et sais-tu pourquoi ? Parce que tu es une…

Il hésita une seconde puis il hurla ce mot qui, même à sa fureur, avait paru excessif : il le hurla victorieux, victorieux de son doute.

— Lâche-moi, gémit-elle, bouleversée de rage et de peur. Lâche-moi ou j'appelle au secours.

— Tu es une… répliqua-t-il. (Enfin, il la voyait irritée : il pourrait renoncer à la battre.) Mais crois-tu donc que je n'aie pas vu depuis longtemps à qui j'avais affaire ? Quand je t'ai surprise, déguisée en servante, dans l'escalier de ta maison – il évoqua tous les détails de cette rencontre – avec ce châle de couleur sur la tête, les bras encore chauds d'une chaleur d'alcôve, j'ai tout de suite pensé le mot que je viens de te dire. Ce jour-là, je n'ai pas voulu t'offenser ; j'ai pris mon plaisir avec toi, comme faisaient les autres : Leardi, Giustini, Sorniani… et… et Balli !

— Balli ! cria-t-elle dans un rire, Balli ! (Elle criait pour dominer la voix d'Émilio et le bruit de la mer.) Il se vante, celui-là ! Il n'y a pas un mot de vrai !

— Parce que lui n'a pas voulu, par égard pour moi, le benêt, comme si ça pouvait me faire quelque chose qu'un homme de plus ou de moins t'ait possédée… toi, une…

Et pour la troisième fois, il cria l'insulte. Elle redoubla d'efforts pour se dégager, mais l'effort de la retenir était pour Émilio le meilleur soulagement ; il enfonçait les doigts dans ces bras tendres, avec volupté.

Il savait qu'au moment où il la lâcherait elle s'en irait et que ce serait la fin, une fin bien différente de celle qu'il avait rêvée.

— Et moi qui t'ai aimée, dit-il, avec l'intention peut-être de se radoucir (mais il ajouta aussitôt :) Oh ! je n'en savais pas moins ce que

tu es. Sais-tu ce que tu es ?

Il avait enfin trouvé une satisfaction : il fallait l'obliger à avouer ce qu'elle était :

— Allons ! dis-le ! Qu'est-ce que tu es ?

Maintenant exténuée, en apparence, elle avait peur. Pâle, elle attachait sur lui un regard qui implorait pitié. Elle se laissa secouer sans résistance et il lui sembla qu'elle allait s'écrouler. Il desserra son étreinte et la soutint. Tout à coup elle se dégagea et se mit à courir avec une énergie désespérée. Elle avait donc menti encore ! Il vit qu'il ne pourrait pas la rejoindre. Il se baissa, chercha un caillou et, n'en trouvant pas, prit une poignée de graviers qu'il lui lança dans le dos. Le vent les emporta et quelques-uns durent l'atteindre car elle poussa un cri d'épouvante ; d'autres se perdirent dans les arbres et brisèrent quelques rameaux secs avec un craquement dérisoire, sans nulle proportion avec la colère qui avait armé son bras.

Que faire à présent ? La dernière satisfaction qu'il avait désirée lui avait été refusée. Autour de lui, en dépit de sa résignation, tout était rude et sans douceur. Lui-même était brutal ! Ses artères battaient. Les jambes paralysées, immobile, il brûlait, dans ce froid, de colère, de surexcitation, de fièvre ; et déjà ressuscitait en lui un observateur calme qui lui adressait des reproches.

« Je ne la reverrai plus, murmura-t-il comme en réponse à l'un de ces reproches intérieurs. Jamais ! Jamais ! » Et quand il put marcher, ce mot résonna dans le bruit de ses pas et dans le sifflement du vent sur le paysage désolé. Il sourit, en refaisant le chemin par où il était venu, au souvenir des pensées qui l'avaient accompagné. Comme la réalité demeurait étrange.

Il ne rentra pas tout de suite chez lui. Il lui eût été impossible, dans cet état d'esprit, de reprendre ses fonctions de garde-malade. Le songe le possédait à tel point qu'il n'aurait pas su dire quels détours finiraient par le reconduire à sa porte. Oh ! si son entrevue avec Angiolina avait été telle qu'il l'avait voulue, il aurait pu, alors, se rendre tout droit au chevet d'Amélie, sans avoir même à corriger l'expression de son visage.

Il découvrit une analogie nouvelle entre ses relations avec Angiolina et ses relations avec sa sœur. De l'une et de l'autre il se détachait sans pouvoir prononcer l'ultime parole qui eût au moins adouci le souvenir qu'il garderait d'elles. Cette parole, Amélie ne l'entendait plus ; à Angiolina, il n'avait pas su la dire.

XIII

Il passa toute cette nuit auprès de sa sœur dans un rêve sans cesse. Non qu'il pensât constamment à Angiolina, mais entre lui et ce qui l'entourait s'étendait un voile qui obscurcissait sa vue. Une grande fatigue lui interdisait également les hardis espoirs qui, à certaines heures de l'après-midi, l'avaient soulevé et les désespoirs violents qui lui avaient donné le soulagement des larmes.

Chez lui, il n'avait trouvé aucun changement si ce n'est que Stefano avait abandonné son coin et était allé s'asseoir au pied du lit, à côté de Mme Hélène. Il regarda sa sœur longuement, avec la secrète espérance de pouvoir de nouveau pleurer. Il l'analysa, la scruta pour saisir tout son mal et souffrir avec elle. Puis il porta ailleurs ses regards, saisi de honte ; il venait de s'apercevoir que sa recherche d'une émotion était en fait une recherche d'images et de métaphores. Repris du désir de « faire quelque chose », il dit à Balli qu'il lui rendait sa liberté en le remerciant de lui avoir prêté assistance.

Mais Balli, qui n'avait pas même songé à lui demander comment s'était déroulée la dernière entrevue avec Angiolina, l'entraîna à l'écart pour lui dire qu'il ne voulait pas s'en aller. Il avait l'air embarrassé et triste. Il lui restait quelque chose à dire, une chose si délicate qu'il n'osait aller droit au but sans préparation. Ils étaient amis depuis bien des années et tout le mal qui pouvait arriver à Émilio, il en souffrait comme s'il se fût agi de lui-même. Et, soudain résolu :

— Cette pauvre enfant, dit-il, prononce très souvent mon nom. Je reste.

Émilio lui serra la main sans éprouver une reconnaissance excessive. Désormais (et il puisait dans cette certitude une grande tranquillité), pour Amélie, il n'y avait plus de remède.

Ils lui racontèrent que, depuis quelques minutes, Amélie parlait continuellement de son mal. N'était-ce pas un indice que la fièvre diminuait ? Il écouta, bien convaincu qu'ils se trompaient. De fait, elle délira :

— Ma faute, si je ne suis pas bien ? Revenez demain, docteur ; je serai bien.

Elle ne semblait pas souffrir ; elle avait une petite mine misérable, un visage bien approprié à son corps. Sans cesser de la regarder, il pensa : « Elle va mourir. » Il se la représenta morte, apaisée, délivrée de l'oppression et du délire. Il souffrit d'avoir eu cette idée peu affectueuse. Il s'écarta du lit et s'assit à la table où Stefano lui aussi avait pris place.

Hélène resta près du lit. À la faible lueur de la bougie, Émilio s'aperçut qu'elle pleurait.

— Il me semble que je suis au chevet de mon fils, dit-elle, voyant qu'on avait remarqué ses larmes.

Amélie déclara tout à coup qu'elle se sentait très, très bien et demanda à manger. Le temps ne courait pas normalement dans cette chambre, pour qui suivait, vivait ce délire. Amélie accusait à chaque instant un autre état d'âme ou de nouvelles aventures et entraînait ses infirmiers à travers des péripéties dont le déroulement, dans la vie ordinaire, eût duré des jours et des mois.

Mme Hélène, se souvenant d'une prescription du docteur, lui prépara et lui offrit un peu de café. Amélie le but avec volupté. Aussitôt après, le délire la ramena à Stefano. Seul un observateur superficiel eût pu croire ce délire dépourvu de cohésion. Les idées se mêlaient ; l'une submergeait l'autre, mais celle-ci reparaissait identique et reconnaissable. Elle avait inventé cette Victoria, sa rivale. Elle l'avait accueillie d'abord par de douces paroles puis – comme le rapporta Balli – une dispute avait éclaté entre les deux femmes et cette dispute avait révélé à Stefano qu'il était, lui, la pensée dominante de la malade. Maintenant Victoria reparaissait ; Amélie la voyait se rapprocher d'elle avec horreur.

— Je ne lui dirai rien ; je me tiendrai tranquille, comme si elle n'existait pas. Je ne lui veux rien : qu'elle me laisse donc en paix. (Puis elle appela Émilio à haute voix.) Toi qui es son ami, dis-lui que tout cela est pure invention. Je ne lui ai rien fait.

Balli se crut à même de la calmer :

— Écoutez, Amélie ! Je suis ici, et si quelqu'un vient me dire du mal de vous, je n'en croirai pas un mot.

Elle l'entendit et le considéra longuement :

— *Toi*, Stefano ? (Elle ne le reconnaissait pas.) Alors, dis-le-lui.

Épuisée, elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller et dès lors, grâce à l'expérience qu'ils avaient acquise, tous comprirent que, pour le moment, l'épisode était clos.

Mme Chierici, profitant de cette trêve, poussa sa propre chaise près de la table où étaient assis les deux hommes et conseilla à Émilio,

qu'elle voyait très déprimé, d'aller se coucher. Il refusa, mais ces propos furent le point de départ d'une conversation qui réussit quelques instants à le distraire.

Mme Hélène à qui Stefano, avec son indiscrète curiosité, avait posé des questions, répondit qu'au moment où Émilio s'était précipité à sa rencontre elle partait pour la messe. Maintenant, disait-elle, elle avait l'impression d'avoir passé toute sa journée à l'église ; elle éprouvait l'allégement de conscience qui suit une fervente prière. Elle en parlait sans hésitation comme fait le croyant qui ne craint pas les doutes d'autrui.

Elle raconta ensuite une étrange histoire : la sienne. Jusqu'à l'âge de quarante ans elle avait vécu sans affection, ayant perdu ses parents très jeune. Sans affections, les jours avaient passé pour elle, solitaires et sereins. À quarante ans, elle fit la connaissance d'un veuf qui l'épousa pour donner une mère au fils et à la fille qu'il avait eus du premier lit. Dès le début, les enfants lui firent grise mine, mais elle était sûre de tant les aimer qu'ils finiraient par lui rendre son affection. Elle se trompait. Ils la considérèrent toujours comme une marâtre et, à ce titre, la détestèrent. Entre elle et eux s'interposaient les parents de la première femme lesquels, par leurs mensonges, excitaient les enfants à la haine, leur faisant croire que l'ombre de leur vraie maman serait jalouse s'ils aimaient l'autre. « Moi, au contraire, je m'éprenais d'eux toujours davantage, au point d'aimer la rivale qui me les avait donnés ! Peut-être, ajouta-t-elle avec un esprit d'analyse très objectif, cette colère hostile, si seyante à leurs belles petites figures roses, me les faisait aimer encore plus. La fillette me fut enlevée, peu après la mort de son père, par un parent qui s'obstinait à la croire maltraitée. »

Le garçon resta tout à elle. Mais même quand les parents ne furent plus là pour l'inciter à la haine, lui, avec une obstination surprenante chez un jeune esprit, continua à lui témoigner la même hostilité malveillante et à l'exprimer par des manques d'égards et de petites méchancetés. Atteint de scarlatine maligne, il tint bon malgré la fièvre, jusqu'au jour où, exténué, quelques heures avant de mourir, il lui jeta les bras autour du cou, l'appelant « maman » et la suppliant de le sauver. Mme Hélène se complut ensuite à décrire longuement cet enfant qui l'avait tant fait souffrir. Hardi, vif, intelligent, il comprenait tout, sauf l'affection qui lui était offerte. Maintenant la vie de Mme Hélène se partageait entre sa maison vide, l'église où elle priait pour celui qui ne l'avait aimée qu'un instant et cette tombe où il y avait toujours beaucoup à faire. Oui ! le lendemain, sans faute, elle devait y aller. On avait mis un tuteur à un arbuste qui ne voulait pas pousser droit. Il fallait voir le résultat de cette tentative.

— Si Victoria est là, alors moi, je m'en vais ! cria Amélie, et elle

souleva son buste pour s’asseoir.

Émilio, épouvanté, s’approcha du lit, le chandelier au poing. Amélie était livide ; sa face avait la couleur de l’oreiller sur lequel elle se projetait. Stefano la considéra avec une évidente admiration. La clarté jaune de la bougie se reflétait, très lumineuse, sur le visage humide qui semblait irradier la lumière ; le nu, brillant et souffrant ainsi, criait. Cette petite figure sur laquelle, pour un instant, s’était imprimée une ferme résolution, menaçait impérieusement. Ce fut un éclair. Elle retomba aussitôt, calmée par des paroles qu’il n’entendit pas, et elle se remit à balbutier doucement, toute seule, jalonnant çà et là d’un mot la course vertigineuse de ses songes.

— Elle avait l’air d’une bonne, d’une douce furie, dit Stefano. Je n’ai jamais rien vu de pareil.

Il s’était rassis et contemplait le plafond de cet œil du rêveur à la recherche d’une idée. C’était visible (et Émilio y trouva une satisfaction) : Amélie mourait aimée de l’amour le plus noble que Stefano pouvait lui offrir.

Mme Hélène reprit la conversation au point où elle l’avait laissée. Peut-être, en calmant Amélie, ne s’était-elle pas un instant distraite de sa pensée la plus chère. La rancœur qu’elle témoignait à sa belle-famille était aussi un élément de sa vie. Elle raconta que les parents de son mari l’avaient méprisée parce qu’elle était fille d’un négociant en ferrements et outils.

— En tout cas, ajouta-t-elle, le nom des Deluigi est un nom respecté.

Émilio s’émerveilla du hasard qui avait introduit dans sa maison un membre de cette famille si souvent nommée par Angiolina. Il demanda tout de suite à Hélène si elle avait d’autres parents. Elle répondit que non et nia également qu’il pût y avoir à Trieste une autre famille Deluigi. Elle le nia avec tant d’assurance qu’Émilio fut obligé de le croire.

C’est pourquoi, même durant cette nuit, sa pensée se tourna vers Angiolina. Comme à l’époque – si lointaine ! – où sa sœur, en bonne santé, n’était pour lui qu’un trouble-fête dont il vaut mieux éviter le voisinage, il fut envahi du désir cuisant de courir chez sa maîtresse pour lui reprocher, entre tant de trahisons, la plus grande qu’elle eût jamais ourdie. Ces Deluigi avaient été tirés du néant au début de leur liaison, chacun des membres de cette famille avait été créé suivant le besoin. D’abord la vieille Mme Deluigi qui aimait Angiolina comme une mère, puis la fille qui la traitait en amie et pour finir le vieux qui avait essayé de la saouler. Un mensonge qui régnait sur tous leurs entretiens et par l’effet duquel le souvenir d’Angiolina se dénuait de toute

douceur. Même les rares traits d'amour qu'elle avait su feindre se révélaient, sous un jour cru, ce qu'ils étaient : des mensonges. Et pourtant, cette nouvelle trahison, il ne tarda guère à la sentir comme un nouveau bien. Amélie avait beau haleter sur son lit de douleur, il ne la voyait plus. Dès qu'il eut reconquis un peu de calme, il eut honte de devoir reconnaître qu'une fois disparue la maladie d'Amélie – ou Amélie elle-même – il courrait encore chez Angiolina. Il se raidit alors sur sa chaise, jura de ne plus retomber dans ces embûches : « Plus jamais, plus jamais ! »

Cette interminable nuit, la plus pénible nuit de veille qu'il eût jamais vécue, cette nuit qui pouvait devenir une source de remords – elle passait pourtant. Une horloge sonna deux heures.

Mme Hélène pria Émilio de lui donner un linge pour essuyer le front de la malade. Pour ne pas quitter la chambre, il alla ouvrir, après en avoir trouvé les clefs, l'armoire d'Amélie. Il fut aussitôt frappé par une étrange odeur de drogues. Quelques piles de linge ne suffisaient pas à remplir les larges étagères qui, pour le reste, étaient couvertes d'une multitude de fioles de diverses tailles. Il ne comprit pas tout de suite et prit la bougie pour se rendre compte. Plusieurs rayons étaient pleins jusqu'au bord de petites bouteilles qui brillaient joyeusement de l'éclat jaune et mystérieux des trésors cachés ; sur d'autres rayons, il restait encore un peu de place et la distribution des bouteilles était faite de telle sorte qu'on devinait l'intention de compléter et d'ordonner la singulière collection. Une seule bouteille rompait l'alignement et contenait un reste de liquide clair. L'odeur de ce liquide ne pouvait guère laisser de doute : ce devait être de l'éther parfumé. Le docteur Carini avait dit vrai ; Amélie avait cherché l'oubli dans l'ivresse. Pas une seconde il n'en voulut à sa sœur, car sa pensée vola tout de suite à cette conclusion : « Elle est perdue. » Cette découverte eut finalement le pouvoir de le ramener à elle.

Il referma soigneusement l'armoire. Il n'avait pas su protéger la vie de sa sœur ; il tenterait de garder sa mémoire intacte.

L'aurore s'avançait, sombre, hésitante, lugubre. Elle blanchissait la fenêtre mais, dans l'intérieur de la chambre, ne mordait pas sur la nuit. Il semblait qu'un seul rayon y pénétrât, celui que les verres, sur la table, réfractaient et décomposaient en une lumière verte et bleutée, fine et douce. Dans la rue, le vent soufflait toujours, avec les mêmes sons rythmés et triomphaux que la veille, à l'heure où Émilio avait abandonné Angiolina.

Dans la chambre, au contraire, régnait un grand calme. Depuis plusieurs heures, le délire d'Amélie ne se trahissait plus qu'en des mots inachevés. Elle s'était affalée sur le flanc droit, le visage contre le mur, les yeux ouverts.

Balli alla se reposer dans la chambre d'Émilio après avoir demandé qu'on ne le laissât pas dormir plus d'une heure.

Émilio s'assit de nouveau à table. Tout à coup il sursauta, terrorisé. Amélie ne respirait plus. Mme Hélène s'en était aperçue aussi. Déjà elle était debout. La malade fixait sur le mur ses yeux grands ouverts. Un instant plus tard, on entendit de nouveau son souffle. Les quatre ou cinq premières respirations parurent d'une personne saine ; Émilio et Mme Chierici se regardèrent en souriant, pleins d'espoir. Mais ce sourire, bientôt, mourut sur leurs lèvres car la respiration d'Amélie s'accélérait pour s'appesantir ensuite et, de nouveau, s'interrompre. L'arrêt, cette fois, fut si long qu'Émilio jeta un cri d'épouvante.

La respiration reprit, calme d'abord, un temps très court, puis soudain vertigineusement oppressée. Ce fut une phase très douloureuse pour Émilio. Bien qu'au bout d'une heure d'attention intense il eût pu acquérir la certitude que cet arrêt momentané de la respiration n'était pas la mort et que le souffle régulier qui suivait ne préludait pas à la santé, il retenait son souffle (telle était son angoisse) quand il ne percevait plus celui d'Amélie, s'abandonnait à une espérance folle quand il réentendait sa sœur respirer suivant un rythme paisible et souffrait jusqu'aux larmes dans sa déception de la voir revenir à son halètement.

L'aube désormais poussait sa lueur jusqu'au lit. La nuque grise de Mme Hélène qui, en bonne infirmière, se contentait d'un demi-repos, la tête inclinée sur la poitrine, paraissait d'argent. Pour Amélie, la nuit ne finirait plus. Les traits de son visage se détachaient avec précision sur l'oreiller. Ses cheveux noirs prenaient une importance qu'ils n'avaient jamais eue. Son profil semblait celui d'une femme énergique ; menton aigu, pommettes saillantes.

Émilio, les coudes sur la table, tenait son front à deux mains. L'heure à laquelle il avait maltraité Angiolina lui semblait infiniment lointaine car, de nouveau, il ne se jugeait plus capable d'une telle action ; il ne retrouvait plus en lui la force et la brutalité qui avaient été nécessaires pour l'accomplir. Il ferma les yeux et s'endormit. Il eut plus tard l'impression de ne jamais avoir cessé, même dans le sommeil, d'écouter la respiration d'Amélie ni d'éprouver tour à tour, à l'entendre, épouvante, espoir, désillusion.

Quand il se réveilla, il faisait jour. Amélie regardait fixement la fenêtre. Quel regard ! Non plus d'une fiévreuse mais d'un être fatigué à mort, qui ne dispose plus entièrement de ses propres organes et qui a besoin de faire effort pour guider ses yeux.

— Mais qu'ai-je donc, Émilio ? Je meurs !

L'intelligence était revenue et lui, oubliant ce qu'il venait d'observer

dans ce regard las, retrouva tout son espoir. Il lui dit qu'elle avait été très mal, mais que maintenant – on le voyait bien – elle guérissait. L'affection qu'il sentait dans son cœur déborda et il se mit à pleurer de consolation. Il l'embrassa, lui cria que désormais ils vivraient ensemble, unis, l'un pour l'autre. Il lui semblait que toute cette nuit tourmentée n'avait eu d'autre raison d'être que de le préparer à cette solution heureuse et inattendue. Par la suite, il ne se souvint plus sans honte de cette scène. Il eut le sentiment d'avoir voulu mettre à profit le seul éclair de raison, chez sa sœur, pour tranquilliser sa propre conscience.

Mme Hélène accourut pour le calmer et lui recommander de ne pas agiter la malade. Malheureusement Amélie ne comprenait pas. Une idée fixe l'occupait tout entière :

— Dis-moi ce qui est arrivé, je t'en prie. J'ai si peur. Je vous ai vus, toi et Victoria…

Le songe se mêlait au réel et, dans cet écheveau embrouillé, sa pauvre tête affaiblie ne se retrouvait plus.

— Cherche à te rendre compte, dit ardemment Émilio. Tu as rêvé sans interruption depuis hier. Repose-toi maintenant ; tu réfléchiras après.

Cette dernière phrase avait été ajoutée à la suite d'un nouveau geste de Mme Hélène, laquelle ainsi attira sur sa personne l'attention d'Amélie.

— Ce n'est pas Victoria, murmura la pauvre fille visiblement rassurée.

Oh ! non, cette sorte d'intelligence ne pouvait être considérée comme messagère de guérison ! Elle se manifestait par des lueurs qui tout au plus risquaient d'éclairer la souffrance et de la rendre sensible. Elle faisait autant peur à Émilio que, précédemment, le délire.

Stefano entra. Il avait entendu la voix d'Amélie et venait lui aussi, surpris de ce mieux inespéré.

— Comment allez-vous, Amélie ? demanda-t-il affectueusement.

Elle le regarda avec une expression d'incrédulité étonnée.

— Ce n'était donc pas un songe ?

Elle le considéra longuement, puis elle regarda son frère, puis de nouveau Balli, comme si elle eût voulu confronter les deux corps et chercher si, à l'un des deux, ne faisaient pas défaut les caractères de la réalité.

— Émilio… Je ne comprends pas !

— Te sachant malade, expliqua Émilio, il a voulu me tenir

compagnie cette nuit. Il a toujours été un ami fidèle de notre maison.

Elle n'entendait pas bien.

— Et Victoria ? demanda-t-elle.

— Cette femme n'est jamais entrée chez nous, dit Émilio.

— C'est son droit d'agir de la sorte. Toi aussi, reste avec eux, balbutia-t-elle et, dans ses yeux, brilla un éclair de rancune.

Puis elle oublia tout et contempla la lumière de la fenêtre.

Stefano lui dit :

— Amélie, écoutez-moi. Je n'ai jamais vu cette Victoria dont vous parlez. Je suis votre ami dévoué et je suis resté ici pour vous soigner.

Elle n'entendait rien. Elle contemplait la lumière de la fenêtre avec un visible effort pour aiguiser son regard, regard à demi éteint, mais en même temps extatique, admiratif. Elle fit une laide grimace qui ressemblait à un sourire.

— Oh ! dit-elle, quels beaux enfants !

Longuement, elle les admira. Le délire était revenu.

Mais la coupure était sensible entre les songes de la nuit et ces images lumineuses, vêtues aux couleurs de l'aurore. Elle voyait une foule d'enfants roses danser au soleil. Un délire sans paroles, ou presque. Elle désignait l'objet qu'elle voyait et rien de plus. Elle ne nomma ni Stefano, ni Victoria, ni son frère. « Que de lumière », murmurait-elle, fascinée. Elle-même s'illuminait. Sous sa peau diaphane ils virent affluer un sang rose ; les joues et le front se coloraient. Elle changeait, mais sans conscience.

Elle regardait un monde qui s'éloignait d'elle de plus en plus.

Balli proposa d'appeler le médecin.

— C'est inutile, dit Mme Hélène qui, à cette rougeur, avait compris à quel point on en était.

— Inutile ? demanda Émilio épouvanté d'entendre dire ce qu'il pensait déjà lui-même.

De fait, peu après, la bouche d'Amélie se contracta dans cet effort étrange où il semble que, pour finir, les muscles, inaptes à cette besogne, soient contraints à peiner eux aussi pour aider à la respiration. L'œil regardait encore. Elle ne dit plus aucune parole. Au souffle, bientôt se joignit le râle : un bruit qui paraissait une plainte, la plainte propre à cet être dénué de violence, au seuil de la mort ; une plainte voulue, exprimant une désolation douce, une humble protestation… Ce n'était, en réalité, que la plainte de la matière qui, abandonnée déjà et se désorganisant, émet les sons que la longue



douleur consciente au cours de la vie lui enseigna.

XIV

Quand l'image de la mort envahit une intelligence, elle suffit à l'occuper tout entière. Les efforts qu'on fait pour la rejeter ou la retenir sont titaniques, car chacune de nos fibres épouvantée d'en avoir éprouvé le voisinage en garde la mémoire tandis que chaque molécule de notre corps la repousse, dans l'acte même de conserver et de produire la vie. La pensée de la mort est comme une qualité, une maladie de l'organisme. La volonté ne l'évoque pas plus qu'elle ne l'écarte.

Longtemps Émilio vécut de cette pensée. Les mois du printemps avaient fui et il ne s'était aperçu de leur passage que pour les avoir vus fleurir sur la tombe de sa sœur. Nul remords de conscience ne troublait sa méditation. La mort était la mort ; les circonstances qui l'avaient accompagnée ne la rendaient pas plus terrible. La mort avait passé et, après ce grand méfait, ses méfaits à lui, ses propres erreurs lui semblaient plongés dans un abîme d'oubli.

Durant cette période, il vécut autant qu'il put solitaire. Il évita même Stefano qui, après s'être si bien comporté au chevet d'Amélie, ne se rappelait plus rien du bref enthousiasme qu'elle avait su lui inspirer. Émilio ne lui pardonnait pas cette inconstance. Et c'était désormais la seule chose qu'il lui reprochât.

Quand son émoi s'affaiblit, il eut l'impression d'un déséquilibre. Il courut au cimetière. La route poudreuse le fit souffrir et, indiciblement, la chaleur. Sur la tombe, il prit une pose contemplative mais sans réussir à rien contempler. Sa sensation la plus forte était la brûlure de sa peau irritée par la sueur, la poussière et le soleil. De retour chez lui, une fois lavé et le visage rafraîchi, il perdit tout souvenir de cette course. Il se sentit seul, très seul. Il sortit avec le vague projet de s'accrocher à quelqu'un mais, sur le palier où il avait trouvé un jour le secours imploré, il se rappela que là, tout près, une amie l'attendait – un être capable de lui apprendre à se souvenir : Mme Hélène. Ce n'était pas qu'il eût oublié Amélie, se disait-il en montant l'escalier ; au contraire, il pensait trop à elle ; mais il avait oublié la commotion de sa mort. Au lieu de la voir râler dans la suprême lutte, il la voyait triste et lasse, lui reprochant, d'un regard de ses yeux gris, ses abandons ; ou encore, le cœur gros de chagrin,

replaçant dans l'armoire la tasse préparée pour Stefano ; il lui arrivait enfin de faire revivre par la pensée tels gestes de sa sœur, telles paroles, tels pleurs de colère ou de désespoir. Rien que des rappels de sa propre faute ! Il fallait couvrir tout cela de cette grande ombre qu'était la mort d'Amélie. Mme Hélène évoquerait cette mort. Amélie vivante n'avait joué dans son destin qu'un rôle insignifiant. Avait-elle seulement exprimé le désir de se rapprocher de lui quand, pour se sauver d'Angiolina, il avait tenté de rendre leurs relations plus fraternelles ? Sa mort seule avait été importante pour lui ; cette mort, au moins, l'avait libéré de sa honteuse passion.

— Mme Chierici est-elle chez elle ? demanda-t-il à la servante.

Dans cette maison, on ne devait pas recevoir beaucoup de visites. La servante – une gentille petite blonde – lui barra le passage et se mit à appeler à haute voix Mme Hélène. Celle-ci surgit dans le corridor obscur par une porte latérale et s'arrêta dans le rayon de lumière qui sortait de la chambre.

« Comme j'ai bien fait de venir », pensa gaiement Émilio, ému de voir la tête grise d'Hélène briller du même reflet que le matin où sa sœur était morte.

Mme Hélène l'accueillit avec beaucoup d'amitié :

— Il y a si longtemps que j'espérais vous voir. Je suis vraiment contente…

— Je le savais, dit Émilio. (L'amitié que cette femme lui avait offerte au lit de mort de sa sœur l'émouvait au point qu'il eut un sanglot dans la voix.) Nous nous connaissons depuis peu, mais nous avons vécu ensemble une journée telle qu'elle nous lie plus étroitement que des années d'intimité.

Mme Hélène le fit entrer dans la pièce d'où elle était sortie, une pièce de mêmes dimensions que la salle à manger des Brentani au-dessus de laquelle elle était située. Le mobilier en était simple et même un peu réduit, mais tout était tenu très soigneusement et l'on ne sentait pas le besoin d'autres meubles. Seuls les murs, laissés complètement nus, donnaient l'impression d'une simplicité excessive.

La servante apporta une lampe à pétrole allumée, souhaita le bonsoir et se retira.

Mme Hélène la suivit du regard avec un bon sourire.

— Je ne peux pas lui faire perdre cette habitude un peu paysanne de dire bonsoir en apportant la lampe. Du reste ce n'est pas là un vilain usage. Giovanna est une si brave fille ! Trop naïve. Un être naïf, quelle étrangeté à notre époque ! Il vous vient des envies de la guérir de cette maladie adorable. Quand je lui cite quelque trait de nos mœurs

d'aujourd'hui, elle ouvre des yeux !

Tout en riant, Mme Hélène imitait celle dont elle parlait, écarquillant ses bons petits yeux le plus possible ; elle semblait étudier ce cas exceptionnel pour en jouir davantage.

La biographie de la bonne avait interrompu les épanchements d'Émilio. Pour éclaircir un doute qui lui vint, il raconta qu'il était allé ce jour même au cimetière. Et son doute fut en effet résolu car, sans la moindre hésitation, Mme Hélène lui répondit :

— Moi, au cimetière, je n'y vais jamais. Je n'y suis plus allée depuis la mort de votre sœur. (Elle déclara qu'elle savait désormais qu'on ne lutte pas contre la mort.) Qui est mort est mort, et la consolation ne peut venir que des vivants. (Elle ajouta sans aucune amertume :) On peut le déplorer, mais c'est ainsi.

Elle dit ensuite qu'elle avait été arrachée à la magie des souvenirs par la brève assistance qu'elle avait prêtée à Amélie. La tombe de son fils ne lui donnait plus cette émotion qui bouleverse et renouvelle. Elle exprimait exactement la pensée d'Émilio. Elle ne s'en écarta qu'en concluant par axiome de morale :

— Ce sont les vivants qui ont besoin de nous.

Elle parla de Giovanna. Cette fille, pour son bonheur, avait été frappée d'une maladie grave ; Hélène l'avait soignée et sauvée. Elles s'étaient découvertes l'une l'autre durant cette maladie. Quand Giovanna guérit, Hélène comprit que son fils revivait en elle.

— Meilleur, plus doux, plus reconnaissant. Oh ! si reconnaissant ! (Cette nouvelle maternité n'en avait pas moins son cortège de soucis, de chagrins.) Figurez-vous qu'elle était amoureuse…

Émilio ne l'écoutait plus. Il s'absorbait dans la solution d'un grand problème. En partant, il salua avec respect la servante : un être qui avait trouvé le moyen de sauver un de ses semblables du désespoir. « Bizarre ! pensa-t-il ; ce serait à croire qu'une moitié de l'humanité est sur la terre pour vivre et l'autre pour être vécue. » Aussitôt sa pensée le ramena à son cas particulier. » Angiolina n'existe peut-être qu'afin que je vive. »

Il se sentait renaître. Il marchait d'un pas tranquille dans la nuit fraîche qui avait succédé à cette journée étouffante. L'exemple de Mme Hélène lui avait promis que lui aussi pouvait encore trouver son pain quotidien, sa raison d'être. Cet espoir l'accompagna quelque temps ; il avait oublié tous les éléments dont se composait sa misérable vie et il croyait qu'il pourrait la rénover le jour où il jugerait bon.

Les premières tentatives qu'il fit échouèrent. Son art ? Impossible d'y retrouver une source d'émotion. Les femmes ?… Il essaya, mais il

ne réussit pas à leur attribuer de l'importance. « J'aime Angiolina », pensa-t-il.

Un jour Sorniani lui raconta qu'Angiolina s'était enfuie avec le caissier d'une banque. L'événement faisait scandale à Trieste.

Ce fut une surprise très douloureuse pour lui. « La vie m'échappe », se dit-il. Or, au contraire, le premier effet de la fugue d'Angiolina fut de le replonger en pleine vie, dans le plus vivace des ressentiments. Il rêva d'amour et de vengeance comme après leur première rupture.

Il se rendit chez la mère de son ancienne maîtresse, mais plus tard : sa fureur s'était atténuée. De même il avait attendu, pour revoir Hélène, que déjà le souvenir de sa sœur fût menacé par l'oubli. Cette visite lui fut imposée par un état d'âme précis : l'exigence d'une impulsion nouvelle. Exigence qui se manifesta si soudainement qu'il alla rue Fabius-Sévère à une heure où il aurait dû être au bureau : il n'aurait pas supporté de patienter, fût-ce une minute.

La vieille l'accueillit avec son amabilité habituelle et le fit passer chez sa fille. La chambre avait un peu changé d'aspect, dépouillée de toutes les babioles recueillies par Angiolina au cours de sa longue carrière. Les photographies avaient également disparu pour aller orner les parois de quelque autre chambre, sous d'autres cieux.

— Alors ? Elle s'est enfuie ? demanda Émilio d'un ton ironique et amer.

Il y goûtait le même plaisir que s'il eût parlé à Angiolina elle-même.

La vieille Zarri nia. Angiolina ne s'était pas enfuie : elle était allée demeurer à Vienne chez des parents. Émilio ne protesta pas, mais peu après, cédant à un impérieux désir, il reprit le ton de l'accusateur qu'on avait tenté de lui interdire. Il déclara qu'il avait tout prévu. Il avait tenté de corriger Angiolina et de lui montrer le droit chemin. Il n'y avait pas réussi et il en était accablé de tristesse ; mais pour Angiolina, le malheur était plus grand encore, car si elle l'avait traité d'une autre manière, il ne l'eût jamais abandonnée.

Il n'aurait pas su répéter, plus tard, les mots qu'il prononça en cette grave circonstance, mais ils durent être très efficaces car la vieille Zarri se mit à sangloter. Elle ne pleurait pas, mais de singulières convulsions la secouaient tout entière. Enfin elle tourna le dos à Émilio et quitta la chambre. Il la suivit des yeux, un peu étonné de l'effet produit. Certainement ces sanglots n'étaient pas feints ; elle tremblait au point qu'elle avait peine à marcher.

— Bonjour, monsieur Brentani ! dit en entrant la sœur d'Angiolina. (Elle fit une belle révérence et s'avança la main tendue.) Maman s'est retirée parce qu'elle ne se sentait pas bien. Si vous voulez, revenez un

autre jour.

— Non ! dit Émilio avec solennité, comme s'il se fût agi d'une rupture avec Angiolina. Je ne reviendrai plus jamais.

Il caressa les cheveux de la fillette, moins abondants que ceux de sa sœur mais d'une couleur identique. Il répéta :

— Plus jamais.

Et, avec une intense pitié, il baisa l'enfant au front.

— Pourquoi ? demanda-t-elle en lui jetant les bras autour du cou.

Stupéfait, il se laissa couvrir le visage de baisers qui n'avaient rien d'enfantin.

Quand il put se soustraire à cet embrassement, la nausée avait tué en lui toute émotion. Il n'avait plus aucune envie de prolonger cet entretien et il s'en alla, après une dernière caresse indulgente et paternelle à la petite qu'il ne voulait pas laisser affligée.

Seul dans la rue, une profonde tristesse l'envahit. Il sentait que cette caresse donnée par compassion marquait vraiment la fin de son aventure.

Elle concluait même toute une période de sa vie. Mais cela, il l'ignorait.

L'aventure terminée, il ne retrouvait plus son équilibre. Longtemps il demeura insatisfait. L'amour et la douleur avaient traversé sa vie et, privé de ces éléments, il lui semblait avoir subi une amputation cruelle. À la fin, ce vide se combla. Il retrouva l'amour de sa tranquillité et le soin qu'il prit de lui-même lui ôta tout autre désir.

Des années après, il admira cette époque de sa vie : la plus importante, la plus lumineuse. Il s'en enchanta. Il en vécut comme un vieillard du souvenir de sa jeunesse. Dans son esprit d'homme de lettres inoccupé, Angiolina subit une singulière métamorphose. Elle conserva intacte sa beauté, mais acquit en surplus toutes les vertus d'Amélie, qui mourut en elle une seconde fois. Elle devint triste, inconsolablement inerte, et son œil limpide s'éclaira d'indulgence. Il la dressa devant lui comme sur un autel, personnification de la pensée et de la douleur, et, si amour signifie admiration et désir, il l'aima toujours. Elle représentait tout ce qu'il avait, à cette époque exceptionnelle, observé et conçu de plus noble.

Cette figure devint même allégorique. Les yeux tendus vers l'horizon, elle contemplait un avenir d'où jaillissaient des lueurs rouges qui se reflétaient sur son visage rose, blanc et doré. Elle attendait ! Cette image incarnait le songe qu'il avait fait un jour à côté d'Angiolina et que la fille du peuple n'avait pas compris.

Ce haut et magnifique symbole se ranimait parfois pour redevenir une femme, une amoureuse – mais, malgré tout, une amoureuse triste et pensive. Oui ! Angiolina pense et pleure. Elle pense comme si on lui avait dévoilé le secret de l’univers et de sa propre existence ; elle pleure comme si, dans ce vaste monde, elle ne pouvait plus trouver un homme à séduire, plus même le dernier des coureurs de filles.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2018

—

— Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, ChristineN, FrançoiseS, Coolmicro.